FEB 7 1921

28e Année | No 1 | 1er Janvier 1921

GENERAL LIBRARY
FEB -8 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Lt-Colonel Jean Fabry.	*La France de 1921 et la « Nation armée »* . . .	5
Gérard d'Houville. . .	*Tant pis pour toi* (2e partie).	36
Arthur Raffalovich. . .	*La Conférence financière internationale de Bruxelles.*	79
Marcelle Tinayre. . . .	*Étienne Delécluze et Mademoiselle Justine de Liron.*	97
Pierre de Nolhac. . . .	*Souvenirs de la Bibliothèque vaticane*	113
Pierre Denis.	*Deux Ans en Argentine*.	122
Marie-Louise Pailleron	*L'Autobiographie de Mrs Asquith*.	151
Jean Giraudoux. . . .	*Suzanne et le Pacifique* (3e partie)	164
D. Pasquet.	*La Découverte de l'Angleterre au XVIIIe Siècle.* II.	204

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

NIETZSCHE, SA VIE ET SA PENSÉE

(Tome I)

par **Charles Andler.**

Ce volume, *les Précurseurs de Nietzsche*, ouvre la série des études que M. Andler consacre à Nietzsche par un essai de reconstitution des éléments empruntés de la pensée nietzschéenne. Gœthe, Kleist, Schopenhauer chez les Allemands, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Stendhal chez nous, et, parmi les contemporains, Jacob Burckhardt et Emerson, ont agi directement sur cet esprit qui avait demandé à Gœthe le secret d'apprendre. On voit que la synthèse personnelle de Nietzsche devra s'exercer sur une donnée autre et plus riche que ne le pensait Faguet, quand il y discernait seulement trois éléments : La Rochefoucauld, Gœthe et Renan. Cette synthèse, les volumes ultérieurs en montreront la force et l'originalité.

L'AÉRONAUTIQUE, HIER, DEMAIN

par le **commandant Orthlieb.**

Ce livre dégage et coordonne les enseignements des années qui viennent de s'écouler. Après des efforts et des progrès comme l'aéronautique n'en avait jamais connu, le moment était opportun pour dresser le bilan du passé et envisager l'avenir. Examinant aussi bien l'utilisation civile que les emplois militaires de l'aéronautique, étudiant les questions de matériel et de personnel en même temps que les problèmes techniques, ce livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui ont le souci de notre développement militaire et commercial.

LA SIRIS

par **Berkeley.**

(Traduction de G. Beaulavon et D. Parodi.)

On fait en ce moment en France, de louables efforts pour combler certaines lacunes dans l'édition. La Collection G. Budé pour les textes anciens a déjà été ici signalée. *Les Classiques de la Philosophie*, auxquels appartient cette traduction nouvelle de *la Siris* de Berkeley, représentent une série parallèle dont l'objet est de mettre entre les mains des lecteurs français des éditions d'ouvrages difficiles à se procurer, et qui offrent le double avantage d'un texte établi avec sûreté et sobriété, et d'un prix modique. Ainsi notre pays n'aura plus à envier, sur ce point, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne.

COMMENT S'EST DÉCLENCHÉE LA GUERRE MONDIALE

par **Karl Kautsky.**

Ce livre si important, et qui a fait tant de bruit en Allemagne, vient enfin d'être traduit, avec soin, par M. Victor Dave, le traducteur de Haeckel et de Buchner. On va donc pouvoir en France examiner les documents diplomatiques secrets, relatifs à l'origine de la guerre, et que Kautsky a trouvés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères allemand. Il n'est pas douteux que ces textes, notamment ceux que Guillaume a annotés, soit à la marge, soit en fin, produiront une impression profonde, et aideront à comprendre la criminelle psychologie des fauteurs du grand massacre.

CORRESPONDANCE DE BOSSUET

(Tome XII)

MM. Urbain et Levesque continuent leur édition critique de la correspondance de Bossuet, dans la Collection *les Grands Ecrivains de la France*. C'est ici les lettres relatives à la conclusion de l'affaire du quiétisme. Toujours, de la part des éditeurs, les mêmes soins, la même probité. Un appendice curieux est celui qui reproduit la clef de la correspondance entre Bossuet et son neveu résidant alors à Rome. L'écriture cryptographique dont ils se servaient se composait de pseudonymes, de chiffres et de lettres de l'alphabet auxquels était attachée une signification convenue. Le procédé était assez simple. Les chancelleries et états-majors ont fait en cette matière, depuis, quelques progrès.

AUTOUR DE PARIS

par **André Hallays.**

M. André Hallays a recueilli dans ce volume des articles donnés de 1900 à 1913 au *Journal des Débats* et au *Gaulois*. Si le visage de notre pays aux environs immédiats de Paris n'a pas changé, écrit-il, non sans crainte, dans sa *Préface*, peut-être ne le voyons-nous pas avec les mêmes yeux ; peut-être ces « flâneries » sembleront-elles désuètes. Que l'auteur se rassure. La grâce légère de ses anecdotes, les fines silhouettes évoquées en un décor de fête, ont un charme toujours jeune. C'est notre tradition nationale la plus distinguée qui repasse sous nos yeux, quand nous feuilletons ces belles gravures, ces vers de La Fontaine, ces souvenirs de grandes dames du XVIIIe siècle ranimées dans le parc et le château qu'elles aimèrent.

LA FRANCE DE 1921

ET LA « NATION ARMÉE »

LA VICTOIRE LIBÉRATRICE

La France, pendant quarante-quatre années, a vécu sous la menace de la plus redoutable agression ; l'Allemagne guerrière et provocante pesait d'un poids qui se faisait sans cesse plus lourd sur la barrière que nous tenions debout derrière une frontière béante. L'armée allemande disposait sur la rive gauche du Rhin d'un outillage de mobilisation chaque jour perfectionné ; tout faisait redouter une attaque massive, brutale, menée à une allure foudroyante, qui du premier élan pouvait porter sous les murs de Paris la horde germaine.

La victoire nous a libérés de cette angoisse continue ; aujourd'hui c'est la frontière allemande qui est éventrée, et nos soldats sont sur la rive droite du Rhin ; d'attaque massive et foudroyante il n'en est plus question. Si les forces allemandes s'assemblaient, ce serait dans des conditions difficiles et même délicates en présence de nos armées du Rhin ; leurs bases de concentration seraient au delà du Rhin, loin de nos frontières, plus loin encore de Paris. La menace qui hier campait sur le seuil de la France, en Lorraine, au Luxembourg, nos armées victorieuses l'ont repoussée par delà le Rhin jusqu'aux bords du Weser et de l'Elbe.

382098

Cependant l'Allemagne, dans le cœur de laquelle l'amertume de la défaite tient en éveil un belliqueux instinct, écoute d'une oreille complaisante les paroles de haine et les propos de revanche, et le danger, s'il est repoussé loin, n'est pas entièrement écarté. Mais la *nature de ce danger* est, on le montrera, profondément modifiée. La France peut le regarder en face sans aucune angoisse; elle a les moyens d'y parer.

LA FRANCE DOIT DEMEURER FORTE

Une organisation militaire demeurera nécessaire en France tant que le danger existera d'une attaque allemande. Bien entendu il n'y a pas dans le monde que la France et l'Allemagne, et la guerre peut éclater ailleurs que sur le Rhin. Cependant pour la France, et sur le continent, le danger d'une guerre est plus pressant, plus direct là que partout ailleurs ; sa situation, en face de l'Allemagne, est bien le facteur politique qui compte d'abord s'il s'agit pour elle de s'organiser militairement.

On n'imagine pas, d'ailleurs, de grande guerre à laquelle la France et l'Allemagne ne prendraient pas part, et sans doute dans des camps opposés. La guerre est devenue une affaire internationale. Les intérêts économiques et commerciaux ont établi entre les nations une solidarité politique si exigeante que la guerre de nation à nation est une formule périmée. Ce sont de grands groupements qui se dresseraient contre d'autres. Et sans doute de puissantes organisations internationales dont la Société des Nations est le premier essai, pourraient mieux que des efforts isolés conjurer ou limiter de tels conflits. Elles en demeureront d'ailleurs incapables tant qu'elles resteront désarmées.

Devant l'étendue de ces bouleversements possibles que les progrès d'une science meurtrière et impitoyable rendraient épouvantables, on se prend à souhaiter plus ardemment encore la disparition de la guerre. En même temps on se sent rempli de crainte quand on constate après la guerre chez les plus grands peuples un réveil des sentiments les plus égoïstes, et des goûts impitoyables de domination économique; lors-

qu'on voit cette humanité, que les passions les plus dangereuses agitent, chercher dans le perfectionnement des machines et dans les découvertes de la chimie, des moyens toujours plus puissants de destruction et de mort.

Désarmons, s'écrie-t-on, pour enlever toute possibilité aux hommes de se faire la guerre. Les hommes se sont battus jadis avec des pierres et des bâtons et ils se battront tant qu'on n'aura pas arraché de leur cœur la discorde et la haine.

Si les peuples désarmaient d'un commun accord sans qu'une police internationale puisse maintenir et imposer l'ordre et la paix, ce serait mettre le faible à la disposition du fort, laisser l'honnête homme à la merci du chenapan. Avec la brutalité des moyens que la science peut fournir, ce serait favoriser les crimes les plus révoltants. Le maintien de la paix, si désirable puisque la guerre risque d'être désormais une effroyable tuerie dans tout le monde, ne repose pas sur l'utopie du désarmement universel, mais sur la sagesse qui consiste à rendre impuissant le fou dangereux ou le méchant, et à armer le sage. C'est pourquoi il faut que l'Allemagne soit désarmée et la France forte.

*
* *

Ce n'est point pour son plaisir que la France restera forte. Il y a même quelque amertume à constater qu'elle seule le restera vraiment de tous ses alliés et qu'ils lui en font quelquefois le reproche. Cependant, elle aurait droit, elle qui fut la plus éprouvée, à partager avec d'autres la charge de monter la garde de la paix. Ce n'est pas non plus par ambition, car elle a donné les preuves les plus claires de son attachement à la paix ; mais elle reste encore et plus que d'autres exposée directement aux coups de la guerre. Puisque personne, pas même la Société des Nations, ne peut assurer sa sécurité, elle doit elle-même en prendre soin. Comme elle est ardemment dévouée à la paix, elle organisera ses forces, non pas dans le but de préparer la guerre, mais de l'empêcher.

C'est là une décision capitale qui orientera toute sa nouvelle organisation vers des formules économiques. La France mesurera l'effort qu'elle doit consentir pour être toujours en

état de faire exécuter le traité et d'intervenir efficacement si la paix était menacée. Il est logique que, résolue à ne pas préparer de guerre offensive, elle limite ses armements au strict nécessaire pour atteindre sûrement ces résultats ; et il est bon qu'elle pratique une politique militaire de stricte économie si elle veut accélérer son relèvement.

Pour faire cette politique, il est nécessaire que la France voie clairement l'étendue de sa victoire et sa qualité exacte, et qu'elle distingue nettement la nature du danger qu'elle peut encore courir.

Ce sont là les données principales du problème si grave de sa réorganisation militaire.

A SITUATION NOUVELLE, FORMULE NOUVELLE

Une organisation militaire correspond à une situation politique donnée et aussi à une expérience acquise des choses de la guerre. C'est pourquoi il n'existe pas en cette matière de formule définitive, mais seulement pour chaque cas particulier une formule différente. Véritablement il y a à chaque moment de l'histoire un « sens » de l'organisation à réaliser qu'inspirent la politique et la technique.

On ne pourrait donc bâtir ici pour l'éternité, et il est sage de limiter son ambition. Pendant quinze années, nous sommes certains de tenir le Rhin et de voir constamment réalisé un ensemble de conditions favorables dont il sera question plus loin. Organisons-nous donc pour ces quinze années tout d'abord ; lorsqu'elles seront sur le point d'être terminées, peut-être la situation politique et les progrès de la science rendront nécessaires de grandes ou de légères modifications.

A la situation de 1870 à 1914 s'adaptait étroitement une formule de « couverture » qui nous a constamment conduits à pousser à la frontière découverte, au-devant de l'agression allemande dont la vitesse pouvait être déconcertante, des hommes et encore des hommes, de « gros effectifs ». Ainsi en 1913 la loi de trois ans a répondu exactement à ce besoin de « couverture ».

Maintenant c'est une autre formule qu'il faut entrevoir.

Il ne s'agit pas de se « couvrir », d'être prêts à recevoir des coups, mais d'être prêts à maintenir par la force, s'il le faut, l'ordre et la paix. Le problème est bien différent.

Il l'est encore à un autre point de vue : l'armée de 1914 était une armée issue de la nation qui, dès le temps de paix, avait préparé pour elle tout le matériel nécessaire. Pousser à la frontière le plus d'hommes qu'on pouvait réunir, armés de ce matériel, était l'essentiel de la mobilisation.

Combien la conception actuelle est plus vaste ! Ce n'est plus une armée qu'il faut mettre en action, c'est la nation entière ; ce n'est plus un front qu'il faut armer, ce sont toutes les ressources de l'arrière qu'il faut appliquer à l'effort de guerre. Le rôle que jouerait dans cette formidable aventure le matériel, la « machine de guerre », vient encore, on le montrera, profondément modifier la conception de la mobilisation et son rythme. Données politiques, règles techniques, tout est modifié.

On ne peut donner ici, on s'en excuse, la vision saisissante du cadre où devrait être placé un tel effort : on a déjà dit qu'il ne pourrait rester isolé, et que la guerre serait vraiment une affaire internationale.

Peut-être faudrait-il insister sur le rôle capital que jouerait alors la mer dans le conflit. Un grand peuple qui ne disposera pas sur la mer d'une force redoutable ou d'alliés puissants pourra-t-il risquer la terrible aventure d'une guerre ?

Il faudrait aussi montrer que cette affaire internationale que serait une guerre, ne serait plus seulement affaire de gouvernements, mais affaire de peuples sans le consentement desquels la guerre pourrait bien ne plus être possible. En tout cas ce consentement serait nécessaire pour donner de la vie et de la force à l'immense organisme d'une nation armée. La volonté collective de supporter la guerre est devenue indispensable, elle serait comme elle l'a été pendant cinq ans la raison d'être de l'effort tenace et douloureux. Peut-être quelques hommes déterminés, servis par les circonstances, pourraient-ils créer chez un peuple cette résolution de guerre, mais ils ne sauraient plus s'en passer.

Ainsi se vérifie, aujourd'hui plus qu'hier, ce principe que l'organisation militaire d'un pays ne peut qu'être fonction des conditions mêmes de son existence, qu'il s'agisse de son rayonnement politique ou de son développement économique à l'extérieur et à l'intérieur.

Il faudrait alors discuter un très grand nombre de faces du problème, mais quand on a raisonné à fond sur le cas allemand, on a jeté sur l'ensemble la plus vive lueur, car là est pour la France depuis bien longtemps, là sera demain encore le point capital de la question.

FRANCE ET ALLEMAGNE

On a déjà évoqué la vision de l'Allemagne de 1914, forte d'une préparation de quarante-quatre ans, attendant en Lorraine le moment de se ruer sur la France, et celle de l'Allemagne de 1921 refoulée au delà du Rhin, meurtrie et diminuée, tenue à son tour sous la menace de nos divisions.

C'est qu'en effet cette opposition de deux situations si différentes est la base et le leitmotiv du raisonnement.

L'Allemagne désire ardemment se libérer des conséquences de sa défaite ; garde-t-elle au cœur le désir de prendre sa revanche ? C'est possible et la France doit l'admettre. Alors il faut serrer la question de près, car il s'agit pour nous de ne pas reculer devant l'effort à faire, mais aussi de calculer juste pour n'en point faire d'inutile. Nos pertes en hommes, notre situation financière et économique l'exigent.

Nous avons remporté une victoire d'une *qualité* indiscutable dont les résultats sont inscrits sur le terrain et valables pour au moins quinze ans. Les voici :

1° L'Allemagne a perdu sa frontière stratégique favorable de Lorraine et du Luxembourg.

2° Tout l'outillage offensif de mobilisation accumulé pendant quarante-quatre ans sur la rive gauche du Rhin est en notre pouvoir. Les ponts du Rhin sont occupés par nos troupes. Jamais le grand état-major de Berlin n'avait imaginé de guerre avec la France qui ne serait pas offensive, et la libre disposition des ponts du Rhin était considérée par

lui comme la condition *sine qua non* d'une guerre offensive.

3° L'Allemagne a perdu le Rhin, toutes ses ressources de la rive gauche et celles de la rive droite à proximité du fleuve.

4° Elle a perdu tous ses bateaux sur la mer, et, quand on songe au rôle que jouerait dans une guerre à venir la maîtrise de l'océan, on peut penser que l'Allemagne cherchera sur la mer un grand allié.

5° Les forces armées allemandes ne sont pas détruites mais elles sont dispersées ; les hommes du grand état-major restent, mais le grand état-major a été dissous ; les écoles militaires ont été supprimées. La loi sur l'abolition du service obligatoire est votée ; le matériel n'est pas encore entièrement livré, mais beaucoup a été détruit : au mois d'août les commissions de contrôle avaient homologué comme détruits près de 19 000 canons, 11 000 mitrailleuses, 10 000 avions et hydravions, etc. Ce sont là des chiffres certains et qui comptent. Sur 3 500 usines connues comme ayant fabriqué du matériel de guerre, les commissions de contrôle en avaient visité près de 1 600 et elles avaient donné le quitus à 1 200. Depuis le mois d'août les opérations du désarmement se poursuivent régulièrement et ces chiffres sont aujourd'hui largement dépassés.

Qu'est-ce que cela prouve? Que l'armée allemande n'existe plus ?

Non ; les chefs, les cadres, les hommes qui ont fait la guerre demeurent ; des armes et les meilleures nous ont échappé ; d'autres de modèle perfectionné ont pu être construites, et certainement en assez grande quantité.

Cependant entre cette armée et celle de 1914 quelle distance ! Et d'abord il faudrait la réunir, assembler les chefs et les hommes, et ceux-ci et le matériel. Demain le problème restera toujours aussi délicat ; le matériel aura été construit en plus grande quantité, mais il sera plus difficile à dissimuler ; les liens entre les hommes de la guerre se relâcheront ; les soldats de 1918 vieilliront ; les jeunes seront moins bien formés. L'armée allemande pourra tout posséder mais en se cachant ; et toujours il lui manquera la cohésion.

On dit cela parce que c'est la vérité et pour y voir clair. On donne à l'Allemagne ses meilleures chances quand on affirme que pour réunir ses forces elle mettrait beaucoup plus

de temps qu'en 1914; au contraire la France qui peut faire tous ses préparatifs au grand jour gagnerait du temps sur 1914. Et vraiment on pense qu'il est irréfutable que la mobilisation allemande avec les meilleures chances se ferait avec un retard très appréciable — deux à trois semaines — sur la mobilisation française.

6° Allons jusqu'au bout du raisonnement : la France ayant mobilisé plus vite, disposant du Rhin et de la mer, ayant sur le Rhin en tout temps des forces prêtes et formidablement outillées, demeurerait-elle les bras croisés, regardant l'Allemagne à sa barbe et à son nez? Quel état-major français commettrait cette erreur et quel état-major allemand commettrait la folie de songer à rassembler les forces allemandes au contact de notre armée du Rhin? Obligatoirement, si l'Allemagne mobilisait, elle mobiliserait entre Rhin et Elbe, sur le Weser, et plus sûrement même sur l'Elbe.

Voilà les conditions, dures pour elle, favorables pour nous, que notre victoire a inscrites sur le terrain. Elle nous a donné *l'espace* jusqu'au Weser-Elbe, et *le temps* d'agir avant l'Allemagne. De la Lorraine, nous passons au delà du Rhin, et renversant les rôles nous passons en même temps de la conception militaire de couverture à celle d'avant-garde ; d'une avant-garde qui surveille et qui est constamment tenue prête à entrer immédiatement en action, pour devancer toute agression de l'adversaire et l'empêcher.

L'ALLEMAGNE DEVANT CETTE SITUATION

Cependant que va faire l'Allemagne?

Elle n'ignore aucun des embarras si graves qu'on vient d'énumérer et elle sait qu'ils la placeraient au début d'une guerre en état d'infériorité stratégique certaine.

Va-t-elle se résigner? Un raisonnement qui ferait état de la prudence, de la sagesse ou de la peur que ces conditions défavorables pourraient inspirer à l'Allemagne serait imprudent. Sans doute il n'est pas impossible que ces difficultés, étant mieux connues outre-Rhin, quelques hommes réfléchissent et hésitent : et même il serait d'une propagande habile

et honnête puisqu'elle travaillerait aux fins de la paix, de répandre chez nos voisins la claire notion de ces difficultés. Il ne faut jamais oublier que plus le consentement à une guerre serait donné de mauvais cœur, plus le problème déjà si difficile deviendrait ardu pour Berlin. Aucun effort sur ce terrain de la propagande n'est à dédaigner, aucun résultat négligeable. Plus les Allemands que nous aurons amenés à considérer la guerre comme une entreprise délicate seront nombreux, plus nous aurons rendu cette entreprise difficile.

Il faut croire cependant que les hommes qui dirigent l'Allemagne seront sans cesse hantés de l'idée d'une revanche, et qu'exploitant les dures conséquences économiques de la défaite ils pourront garder leurs peuples dans cet état d'esprit. Aussi bien continuera-t-on ici à prêter à l'Allemagne une volonté de cet ordre, et à mettre dans son jeu les hances les plus grandes.

Cependant l'Allemagne, obligée de subir les conditions défavorables qu'on a dites, ne pourrait chercher à racheter l'infériorité initiale où elles la mettent par un déploiement rapide d'effectifs considérables entre Elbe et Rhin.

A ce jeu-là nous lui serons supérieurs pendant quinze ans au moins. On ne tient généralement pas assez compte d'ailleurs du fait que la France, l'Afrique du Nord et la Belgique représentent autant et plus d'hommes que l'Allemagne ramassée sur l'Elbe, privée des ressources des pays rhénans, amputée de la Pologne.

Si quelqu'un doit redouter l'entrée rapide en ligne d'effectifs supérieurs c'est l'Allemagne. Rien ne prouve qu'elle serait en mesure d'empêcher les armées du Rhin, renforcées très vite, de détruire entre Rhin et Elbe tout ce qui pourrait aider au rassemblement de forces allemandes ou permettre ultérieurement leur marche en avant.

Voilà bien d'ailleurs qui justifierait le « sens nouveau » de notre oganisation militaire d'avant-garde. Peut-être la guerre serait-elle ainsi, et pour le bonheur de l'humanité, étouffée dans l'œuf.

Et cela l'Allemagne militaire le sait encore et elle prendra pour l'empêcher des précautions particulières. Par exemple elle emploiera pour se couvrir des zones fortifiées, et fortifiées

à la dernière mode, avec nappes de gaz en place de blancs d'eau, avec barrières électrifiées en place de fils de fer.

Déjà la « machine » à tuer apparaît comme une horrible nécessité de la guerre future ; nous allons la voir s'imposer en maîtresse despotique et terrible. Puisque l'Allemagne ne peut espérer nous battre à coups d'hommes, nous devancer dans l'opération de la concentration, obligatoirement elle cherchera notre perte dans l'emploi qu'elle saura faire du matériel. Elle demandera aux avions, aux explosifs, aux gaz, aux tanks, aux lance-flammes, à d'autres ignobles mais merveilleux engins, de produire des effets de surprise et de terreur qui rétabliront l'équilibre actuellement rompu en notre faveur.

Si ce raisonnement est juste, ses conséquences doivent être immenses.

LE MATÉRIEL ET L'ALLEMAGNE

Cette conclusion n'a rien qui puisse nous étonner. La guerre a pleinement démontré l'importance nouvelle du matériel, qui vient de la puissance étonnante dont la science a pu le doter. On a cherché et peu à peu on a trouvé, d'accord avec les formules industrielles et sociales, des machines qui exigent un nombre de bras d'hommes de moins en moins élevé et cependant produisent des effets incomparablement plus puissants. Et peu à peu aussi les hommes ont été utilisés à la guerre d'une manière différente et plus économique. Ainsi la compagnie d'infanterie, qui comptait 250 hommes au début de la guerre, n'en avait plus à la fin que 180. Mais ces 180 armés de grenades, de V. B., de fusils-mitrailleurs, de canons de 37, d'obusiers, de mitrailleuses valaient bien davantage. Par ailleurs on est amené à construire ces « machines » sans cesse en plus grand nombre, et pour ce faire à garder dans les usines un plus grand nombre d'hommes. Ainsi sur le front, peu à peu, le nombre et la puissance des machines croissent et l'importance des gros bataillons diminue. Ce sont les spécialistes qui sont recherchés.

La formule de l'emploi en combinaison de l'homme et de la machine qui est depuis longtemps une des règles fondamen-

tales de la technique de la guerre est donc en voie d'évolution profonde.

Déjà des hommes sans matériel sont aussi impuissants que des marins sans bateaux, et ils sont voués à la destruction. Nous n'en sommes pas encore au moment où les machines feront la guerre presque seules pour le compte des hommes qui resteront, hélas ! toujours l'enjeu de la lutte; mais il est indiscutable qu'une nouvelle guerre verrait la machine faire une terrible et épouvantable besogne.

C'est une triste servitude de la civilisation que les plus grands progrès de la science soient en même temps les plus redoutables, et que dans la découverte admirable d'un savant il y ait aussi le germe d'une invention diabolique.

L'Allemagne, hélas ! a fait preuve sur ce point d'une ingéniosité et d'un cynisme qui rendent plus grave encore le danger dont il est nécessaire que la France voie bien la nature.

L'emploi de « machines » et « d'inventions » propres à donner la mort et à accumuler les ruines est devenu une loi de la guerre. Sait-on l'immense matériel que les armées françaises utilisaient au front à la fin de la guerre? Voici quelques chiffres arrondis : plus de 20 000 mitrailleuses d'infanterie et 18 000 mitrailleuses d'aviation ; 50 000 fusils-mitrailleurs, 10 000 canons sans compter l'artillerie sur voie ferrée ; 4 000 avions, 3 000 chars d'assaut; 80 000 camions, etc., etc. Ces chiffres représentent le matériel en service au front; le matériel existant était nécessairement beaucoup plus considérable.

L'armée allemande était tout aussi richement dotée en matériel.

La comparaison des chiffres ci-dessus avec ceux du matériel déjà détruit tels qu'on les a indiqués dans un paragraphe précédent, permet de se rendre compte de la réelle valeur de la destruction déjà opérée. On peut mesurer aussi l'étendue de l'effort clandestin que l'Allemagne devrait faire pour construire le matériel neuf d'une grande armée. Cet effort serait, d'ailleurs, d'autant plus considérable qu'on ne se contentera pas dans l'avenir de doter les différentes unités du matériel qui paraissait suffisant au moment de l'armistice, mais qu'on s'efforcera de développer toujours davantage la richesse de la dotation.

L'Allemagne est dans l'obligation de construire des machines de guerre. La loi du matériel dont on vient de dire qu'elle est une loi de la guerre est encore plus rigoureuse pour elle que pour aucune autre nation, puisque c'est par l'emploi de machines extra-puissantes, d'inventions terrifiantes, qu'elle peut espérer compenser les désavantages de sa situation actuelle.

Il est sage de penser qu'éprouvant, malgré tout son génie de l'organisation, quelque gêne à construire un matériel dont on vient d'indiquer l'importance numérique, l'Allemagne, avec ténacité, cherchera des engins d'une puissance imprévue qui, employés en petit nombre, produiront des effets insoupçonnés aujourd'hui. Même s'ils étaient construits en nombre insuffisant pour permettre l'effort énorme d'une guerre, ils pourraient utilement servir de moyens d'intimidation et de pression. Faciles à dissimuler à cause de leur petit nombre, ces engins découverts au moment où nous exigerions par la force l'exécution d'une des clauses du traité pourraient devenir entre les mains d'un gouvernement allemand une arme vraiment redoutable.

On s'est étendu sur le rôle que le matériel serait appelé à jouer à la guerre et plus particulièrement dans l'armée allemande, parce qu'on est convaincu que c'est du laboratoire et de l'usine allemands que peut venir à l'heure actuelle le seul grave danger qui puisse nous menacer.

Nous ne devons pas nous inquiéter à tort d'une mobilisation d'effectifs, possible, mais que nous avons les moyens d'empêcher ou de réduire à l'impuissance ; mais par contre nous devons être toujours préoccupés de la politique du matériel que peut faire l'Allemagne au cours des années qui viendront.

LA GUERRE DES MACHINES

Le journal de la *Royal United Service Institution* a publié, au mois d'août dernier, une étude du colonel W. D. Croft à laquelle le War Office avait reconnu de la valeur puisqu'il lui avait accordé le second prix des essais militaires pour 1919. On croirait cependant lire du Wells. Le colonel Croft décrit la guerre de tanks et d'avions dont il affirme qu'un nouveau

conflit verrait le monstrueux développement. Si l'on ne sortait pas de la guerre, si l'on n'avait pas présentes à la mémoire les foudroyantes révélations des champs de bataille, on pourrait sourire quand on lit la description d'une attaque où des tanks bolides et amphibies, pourvus d'appareils émetteurs de gaz épouvantables, montés par quelques gaillards résolus enfermés dans une chambre à l'épreuve, évoluent à travers champs, à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure. Les avions interdisent toutes les routes, ils sont eux-mêmes blindés et transportent des explosifs formidables à des vitesses fantastiques. Avions et tanks, portent des canons silencieux et sans lueurs, ils peuvent créer des nuages artificiels qui les dérobent aux vues. On croirait rêver si, hier, on n'avait pas vu un peu de toutes ces merveilleuses horreurs. On voit bien que le colonel Croft est de sang-froid quand on sait qu'en Angleterre un tank existe déjà dont la vitesse moyenne en plein champ est de 30 kilomètres à l'heure, et dont le rayon d'action est de 400 kilomètres. Ces grandes vitesses ne sont possibles qu'à l'aide d'un chemin de roulement à ressort qui, appliqué aux tracteurs industriels, rendrait l'usage des routes à peu près inutile. La pression sur le sol est si diminuée et répartie si habilement qu'un tel tracteur laisse à peine une trace dans un sol marécageux où un homme, sous l'action de son propre poids, enfoncerait jusqu'au genou. On n'a plus envie de sourire quand on voit un avion dépasser la vitesse de 300 kilomètres à l'heure.

Même on en vient à penser que si, pour notre malheur, la guerre avait duré plus longtemps, nous aurions vu quelque chose qui aurait singulièrement ressemblé à la guerre de tanks du colonel Croft.

Alors il est impossible de ne pas voir clairement la nouvelle formule technique de la guerre, qui apparaît dans l'avenir comme une effrayante usine à fabriquer des machines à tuer et à démolir. Ces machines conduites par des effectifs de moins en moins nombreux pour le même nombre de machines s'efforceront de tuer les hommes ennemis et surtout de détruire les usines de l'adversaire, le moyen le plus sûr de le frapper au cœur. Ce sera certes une équation délicate à résoudre que de répartir tous les hommes du pays ; car tous seront appelés à un poste de guerre, entre le combat et la fabrication.

LA FRANCE ET LE MATÉRIEL

Sans doute nous n'en sommes pas à cette guerre de machines, et le rapport entre l'homme et la machine dont la technique de la guerre s'efforce de combiner l'emploi est encore mieux équilibré. La machine exige toujours pour son service beaucoup d'hommes et, s'il est vrai de dire que des soldats sans matériel seraient impuissants et inutilement exposés, il est encore plus vrai que du matériel sans servants serait tout à fait inutile.

Mais ce serait nier l'évidence que de ne pas donner au matériel la place prépondérante à la guerre. On commettrait une folle imprudence si, après avoir aperçu dans le laboratoire et l'usine allemands nos véritables ennemis, on ne concluait pas que la France devra toujours posséder un matériel de guerre au moins aussi nombreux et plus perfectionné que celui de l'Allemagne.

Elle ne peut espérer arriver à un résultat si désirable qu'en suivant pour sa part une politique très étudiée du matériel, et en obligeant l'Allemagne à exécuter le traité.

Que faut-il entendre par politique du matériel?

D'abord que le matériel est un moyen de faire des économies d'hommes, dont l'efficacité tend à croître dans des proportions imprévues. On veut dire par là qu'avec un matériel perfectionné et plus puissant que le matériel en service à l'armistice, on pourrait obtenir la même force avec moins d'hommes. Ainsi, pour employer une image claire, si nous avions à l'armistice 100 divisions nécessitant l'emploi de 1 500 000 hommes, aujourd'hui un matériel neuf et plus puissant nous permettrait toujours d'armer 100 divisions représentant une force comparable à celle des premières, mais nous n'aurions plus besoin de 1 500 000 hommes; ou bien encore, si nous voulions continuer à utiliser 1 500 000 hommes, nous pourrions, avec un matériel plus nombreux, former non plus 100 divisions mais peut-être 120 ou 130.

L'une et l'autre conclusion sont extrêmement intéressantes, et montrent bien quel secours une armée moderne peut attendre d'un matériel excellent.

En temps de paix elle peut être aussi redoutable que jadis avec des effectifs moindres sous les drapeaux ; en temps de guerre elle peut décupler sa force passée si, disposant d'autant d'hommes, elle possède assez de matériel pour les armer. On touche ici du doigt une difficulté grave. La multiplication du nombre des machines de guerre crée une charge budgétaire si lourde que la France ne peut raisonnablement songer à entretenir dès le temps de paix tout le matériel qui pourrait être utilisé par la nation armée pour la guerre. Ses budgets seraient incapables de supporter un tel effort.

D'ailleurs, ce serait de pire politique, cet énorme matériel devant être alors par son prix de fabrication même condamné à la plus dangereuse stagnation. Jamais on n'oserait entreprendre de le renouveler. Or c'est une condition absolue de la préparation à la guerre moderne que de rechercher et de construire sans cesse un matériel plus perfectionné ; de découvrir et d'expérimenter sans arrêt des inventions plus terrifiantes; de rechercher toujours de nouveaux et plus efficaces moyens de protection ; et pour les Français, cette obligation est plus impérieuse que pour d'autres, puisque le danger peut venir surtout pour eux du laboratoire et de l'usine allemands.

Construire et entretenir cet immense matériel de guerre serait d'ailleurs dépenser plus qu'il n'est nécessaire et méconnaître ou mépriser les avantages indiscutables que nous a apportés la victoire et qui autorisent une conception plus économique de notre organisation militaire.

Les considérations suivantes pourraient indiquer l'importance du matériel que la Frnace devrait en tous temps entretenir.

Après avoir constaté que la situation de la France vis-à-vis de l'Allemagne est aujourd'hui privilégiée comme l'était après 1870 celle de l'Allemagne vis-à-vis de la France, on sera amené à conclure que la conception nouvelle la mieux adaptée à la situation nouvelle est celle d'une force armée de premier choc à mobilisation extra-rapide, dotée d'un matériel extra-puissant constituant un premier échelon de forces destiné :

1° D'abord à faire exécuter le traité ;

2° Ensuite à permettre, au cas où l'Allemagne essayerait de reprendre la guerre, une vigoureuse et rapide action capable

d'étouffer dans l'œuf la mobilisation et l'agression germaniques ;

3° Dans tous les cas à assurer l'inviolabilité des ponts du Rhin et du sol français pour permettre à la « Nation armée » de disposer de toutes ses ressources en hommes et de toutes ses forces économiques, de réunir ses formations de réserve et de les doter du matériel indispensable.

On indique, dès à présent, l'essentiel de cette conception qui répond à la notion « d'avant-garde » substituée à celle de « couverture » pour pouvoir définir plus complètement la politique du matériel qu'il conviendrait de faire.

Elle devrait consister à entretenir, pour la totalité de ce premier échelon de forces auquel un si grand rôle serait dévolu, un matériel sans cesse renouvelé et véritablement « tenu à jour ».

Nous partons actuellement d'une situation extrêmement favorable, puisque nous disposons d'une supériorité certaine et très considérable en matériel de guerre. Celui que l'Allemagne possédait à l'armistice est en partie détruit et elle n'a pas eu le temps de prendre en ce qui concerne le matériel neuf une avance réelle ; les difficultés que lui crée l'obligation de fabriquer et d'expérimenter en secret sont une gêne indéniable. Elle continuera à l'éprouver, et elle en éprouvera une plus grande à instruire ses jeunes hommes au maniement et à l'emploi de ce matériel neuf. Ensuite il faudra qu'elle le stocke dans des cachettes forcément nombreuses et éloignées de la zone rhénane où elles seraient trop à notre portée ; pourtant il faudrait le ramener au jour d'une mobilisation sur les bases de concentration. Telles sont les difficultés d'ordre pratique que l'Allemagne rencontrera au cours des années à venir pour faire sa politique du matériel et en régler l'emploi.

Notre politique du matériel doit précisément se proposer ce but capital : au point de vue du nombre et de la puissance du matériel, maintenir l'Allemagne dans l'état d'infériorité où elle se trouve placée en ce moment vis-à-vis de nous.

Nous n'y parviendrons qu'en étant aussi exactement que possible renseignés sur le travail obscur auquel vont se livrer les savants et les ingénieurs allemands et en demandant à nos savants et à nos ingénieurs de se montrer plus inventifs et

plus habiles. L'activité de notre service de renseignements devrait donc être toujours orientée vers la recherche de renseignements sur le matériel en construction et les expériences en cours en Allemagne.

En même temps, il faudrait doter la France d'un organe central de recherches et d'expériences, qui étudierait toutes les idées et toutes les découvertes capables de faire progresser la machine sur terre, sur mer et dans l'air, et qui expérimenterait tous les engins offensifs et tous les expédients défensifs. Car, par exemple, autant il est indispensable que l'aviation française ne se laisse pas distancer par une autre aviation dans le monde, autant il est nécessaire que la défense contre avion soit sans cesse l'objet de nos plus sérieuses préoccupations.

On aurait pu déjà signaler le rôle capital que jouerait l'aviation dans le cas d'un nouveau conflit et l'indiquer utilement lorsqu'on a évoqué « la guerre de machines »; mais l'avion est un article si important du programme du matériel qu'il était naturel de dégager d'abord la nécessité d'un bon programme.

Si vraiment l'Allemagne cherche dans l'emploi du matériel le moyen de racheter les désavantages qui sont la conséquence de sa défaite, elle orientera ses recherches vers les machines capables d'allier la vitesse d'exécution à la puissance de destruction, afin de porter des coups d'une brutalité démoralisante et de produire des effets de surprise toujours fertiles à la guerre en résultats inespérés. Quelle arme plus que l'avion semble prédisposée à ce rôle, qui peut être capital au début d'un conflit? Quelle machine peut se prêter mieux à toutes sortes de combinaisons? L'avion peut aller loin à l'arrière atteindre avec des explosifs d'une force inouïe les parties vives de l'adversaire.

Tant pis pour le pays qui n'aura pas compris que le maître de l'air disposera d'une puissance quasi illimitée. La France, si elle se laissait distancer dans les airs, rendrait inutiles les conditions si favorables que d'admirables sacrifices ont victorieusement inscrits sur le sol même de l'Allemagne.

La politique du matériel dirigée par cet organe central devrait donc consister à produire chaque année un certain nombre de machines plus perfectionnées que celles de l'année précédente, et plus perfectionnées que les machines allemandes.

Elle devrait tout prévoir, tout organiser pour que la fabrication du temps de guerre puisse être à chaque moment mise en train.

Ainsi un premier échelon de nos forces, celui dont on a dit qu'il en représenterait la partie active, mobilisable et utilisable sans délai, serait constamment armé d'un matériel au complet, composé, il est vrai, de modèles divers (c'est un inconvénient inévitable) mais dans l'ensemble « dernier cri » ; et le matériel nécessaire aux réserves de la nation armée serait toujours prêt à être mis en fabrication d'après les derniers modèles.

On s'excuse du développement donné à ce chapitre, mais on le considère comme capital et on ne retiendra jamais assez l'attention sur la complexité du problème qui est ainsi posé.

On doit encore souligner l'étendue des répercussions budgétaires de cette politique cependant obligatoire. L'exécution d'un programme du matériel sera très onéreuse. C'est une raison de plus de calculer avec la plus impartiale exactitude l'effort à demander à notre pays si éprouvé et de rechercher pour notre organisation militaire une formule qui sans rien sacrifier de la force reconnue nécessaire s'ingénie à la réaliser de la manière la plus économique possible.

Voilà pourquoi il était si nécessaire, avant d'essayer de donner une définition de cette formule, de chercher d'abord à bien voir la qualité de notre victoire et la nature du danger. Ce sont bien les meilleurs éléments du calcul à faire, comme les leçons de la guerre d'hier et la forme possible de celle qui pourrait venir sont les meilleures données de la conception à imaginer.

Une dernière considération doit être développée avant d'en venir aux conclusions de ce raisonnement : la nécessité de faire exécuter les clauses militaires du traité de paix.

L'ALLEMAGNE ET LE TRAITÉ

Il est bien évident que l'Allemagne cherchera à tourner le traité par tous les moyens en son pouvoir ; et elle le pourra facilement si les commissions de contrôle disparaissent sans que des organes nouveaux, dotés de pouvoirs réels et étendus, les remplacent.

Les alliés disposeront toujours d'après le traité d'un droit

d'investigation, mais comme il ne sera exercé que du consentement unanime, ce droit risque d'être bien peu de chose.

Si l'Allemagne exécutait loyalement le traité, c'en serait fait rapidement de toute sa puissance militaire. En particulier, les articles 173 à 179, qui règlent le recrutement et l'instruction, sont conçus de telle façon que leur application, même la plus favorable, conduirait l'Allemagne à ne donner, en douze années, l'instruction militaire qu'à 160 000 hommes et en vingt-cinq années à 320 000 hommes. Elle pourrait former, en vingt-cinq ans, 9 000 officiers au plus. Dans quinze ans, au moment où, d'après le traité, nous devrions quitter Mayence, les hommes qui ont fait la guerre et qui, actuellement, sont une grande force des deux côtés, auront vieilli ou disparu. Alors l'exécution stricte du traité aurait conduit l'Allemagne à ne plus avoir, dans quinze ans, d'effectifs instruits. Tous ses jeunes hommes seraient ignorants des choses de la guerre, qui serait rendue si difficile à faire pour l'Allemagne que nous pourrions quitter le Rhin sans inquiétude.

Cet avenir est trop beau pour se réaliser ; l'Allemagne trichera sans doute ; dans tous les cas, il faut l'admettre. Mais la grandeur du résultat entrevu ne doit-elle pas nous inciter à poursuivre sans défaillance l'exécution intégrale des clauses militaires du traité? Le sort de la paix est vraiment entre les mains de la France ; personne ne pourrait, d'ailleurs, la forcer à quitter le Rhin si le traité n'était pas exécuté.

Et le Rhin occupé, c'est la meilleure garantie de la paix conservée.

C'est encore un moyen d'arriver à une formule d'organisation plus économique, d'obliger l'Allemagne à exécuter le traité ; notre organisation militaire doit nous permettre constamment de montrer cette exigence.

LA FRANCE ET LA MER

En s'appliquant à préciser la situation nouvelle de la France vis-à-vis de l'Allemagne et la conception technique qu'on peut se faire de la guerre, on espère avoir dégagé les idées générales qui doivent aujourd'hui présider à notre réorganisation militaire.

Cependant, on n'a étudié le problème que du point de vue continental, et encore de façon incomplète. Dans le dernier conflit, l'Allemagne et la France ont été les deux grands adversaires sur le champ de bataille, et ce sont avant tout les deux armées française et allemande qui se sont mesurées.

Demain, les principaux adversaires pourraient être d'autres grandes puissances, et le Rhin n'être qu'un front de terre secondaire, lorsque les plus puissants intérêts économiques du monde s'affronteraient ailleurs.

Alors plus encore qu'on ne l'a laissé entendre, la mer apparaîtrait comme un élément du conflit dont l'importance ne saurait être évaluée. La guerre s'y déchaînerait avec une puissance et des moyens scientifiques plus étonnants peut-être. Et sa conquête par l'un ou l'autre des chefs de file déciderait sans doute du sort du monde, à moins que les progrès de l'aviation n'aient été si merveilleux et si rapidement accomplis que le maître de l'air devienne vraiment le maître du monde.

L'horizon qu'on découvre ainsi est plus vaste que la conception habituelle de la guerre ; c'est aux gouvernements responsables qui se succéderont dans ce pays d'en reculer sans cesse les limites pour éviter à la France les réveils pleins d'imprévus et les plus terribles.

Formidablement armés par la science, dévorés par la soif de posséder et par l'orgueil de dominer, les grands empires du monde l'entraîneront longtemps vers ses destinées en longeant un précipice effrayant; que les peuples soient assez sages et assez clairvoyants pour garder le souvenir des cinq années écoulées et éviter le retour de guerres qui seraient plus épouvantables que celle qu'on a ici tenté d'imaginer!

Pour la France cependant, le problème se posera d'abord sur le continent, et face à l'Allemagne ; c'est pourquoi on est à peu près sûr en l'examinant sous cet aspect de raisonner juste, mais on ne se dissimule pas que le raisonnement est imparfait.

On craint que le vaste ensemble ne nous échappe quand on voit un seul ministère étudier le problème militaire qui intéresse tous les départements ministériels ; quand on voit la guerre et la marine demeurer aussi loin que possible l'une de l'autre, refuser d'amalgamer leurs corps d'ingénieurs, l'avia-

tion faire bande à part, les inventions reléguées au fond d'une cour, etc., etc.

On regrette alors qu'aussitôt après la victoire on n'ait pas traduit la formule de la nation armée mise par la guerre en pleine lumière en créant un ministère de la Défense nationale ; car c'est bien elle qu'il faut organiser et seule une grande et unique direction peut donner à cette entreprise nationale l'unité de vues et l'ampleur des conceptions qui apparaissent indispensables.

LA CONCEPTION MILITAIRE DE LA FRANCE DE 1921

Il faut maintenant aboutir à des conclusions pratiques. On s'efforcera toutefois de garder à cet exposé le sens élevé d'une vue d'ensemble qu'on a voulu lui donner ; une polémique sur des chiffres lui ferait perdre ce caractère. Si on laisse percer quelquefois des préférences personnelles on s'en excuse à l'avance.

***

Jusqu'en 1914 et pendant quarante ans nous avons fait une politique d'effectifs, et plus précisément d'effectifs de couverture. On en a donné les raisons et les conséquences. Nous utilisions d'ailleurs « l'homme » d'autant plus intensivement que le matériel avait moins d'importance reconnue. Et même en 1913, quand il s'est agi, devant la menace qui grandissait encore, d'augmenter la solidité de notre armée, c'est vers « l'homme » qu'on s'est tourné pour obtenir un supplément de force. On a fait la loi de trois ans, qui faisait corps étroitement avec la politique d'effectifs de couverture. D'ailleurs, on peut se demander s'il n'aurait pas mieux valu faire un effort pour améliorer notre matériel de guerre. L'artillerie lourde existait cependant depuis des années.

On doit ouvrir ici une parenthèse : on dira — on a déjà dit — que cette politique de couverture et le plan offensif de 1914 ne semblaient pas en parfait accord. Qui sait si en 1912 et 1913, comme toujours depuis 1870, on n'a pas eu de la menace allemande une crainte trop grande et dans la solidité

de la résistance française une confiance trop timide? On a pensé peut-être que mieux valait aller au-devant du choc et le briser en route que recevoir de pied ferme lancée en pleine vitesse la formidable armée de l'ennemi. S'il m'est permis de dire mon sentiment parce que j'ai assisté à la conception, et vécu l'exécution du plan de 1914, je crois sincèrement qu'on a eu raison, et qu'à attendre le choc de pied ferme nous aurions couru une aventure autrement grave et définitive que Charleroi. On a encore dit : mais alors il fallait construire un front défensif armé comme celui qui s'est bâti plus tard. Oui, seulement on oublie qu'en août 1914, on manquait précisément de tout le matériel d'infanterie et d'artillerie nécessaire pour ce faire, *et cela parce qu'on n'avait jamais fait une politique du matériel avisée et sérieuse.*

Aujourd'hui, il faut la faire résolument, ce qui ne veut pas dire qu'on puisse tenir les effectifs pour quantité négligeable ; nous sommes loin de cette conclusion. Mais il faut tout de suite abandonner la vieille formule, devenue fort heureusement sans objet, des « effectifs de couverture », des hommes appelés en aussi grand nombre que possible sous les drapeaux et à la frontière.

Ce serait s'entêter aveuglément dans une conception démodée, qui nous coûterait fort cher, et fort cher inutilement, ce qui pourrait nous faire perdre de vue une fois de plus l'importance du matériel. Seulement cette fois-ci nous risquerions encore plus gros.

***

Abandonnant cette formule, allons-nous alors en adopter une autre très séduisante, celle des « effectifs de guerre uniquement fournis par les réserves »?

Il est vrai, et on l'a dit d'abord, que la nation armée trouvera sa force véritable dans l'utilisation de toutes ses réserves, qu'il s'agisse d'hommes ou d'usines ou de chemins de fer, ou de toute autre ressource. Certains proposent alors qu'elle remette uniquement à ces réserves le soin de sa défense.

On oublie que se défendre c'est parfois attaquer et que, précisément dans la situation actuelle, le moyen le plus sûr que la France aurait d'empêcher la guerre, serait de porter

en avant ses forces du Rhin pour disperser la mobilisation allemande ou accumuler les obstacles en avant du Rhin sur le passage obligé des colonnes ennemies.

On oublie surtout que ces immenses réserves ne valent qu'à condition qu'une partie d'entre elles ne soient pas de prime abord compromises ; on oublie que la nation, pour s'armer, aurait besoin de sécurité, de temps et d'espace.

Il faudrait demain qu'une partie de nos forces jouât ces deux rôles d'avant-garde agissante et d'armée de protection. A dessein on n'emploie pas le mot d'armée de couverture parce qu'il ne s'agit plus ici des forces de couverture que nous avons connues dans l'Est protégeant la mobilisation de l'armée de campagne, mais de forces de campagne organisées et manœuvrant qui protégeraient la mobilisation de la nation. Les réserves ne peuvent remplir ces deux rôles efficacement. Il faut pour cette mission des forces actives — qu'on définira tout à l'heure, car le mot « soldats de l'active » doit aussi prendre un sens nouveau — qui puissent, comme leur nom l'indique, *agir*, et *agir vite et fort*

Les réserves ne sauraient si elles agissaient vite agir fort : au début de la guerre nous avons utilisé de nombreuses formations de réserves et beaucoup de réservistes, proportionnellement à notre population, beaucoup plus des unes et des autres que l'Allemagne. C'est une erreur qu'on commet souvent de dire le contraire. A la bataille des frontières nous avions mis en ligne 20 divisions de réserve indépendantes et 20 brigades de réserve réparties dans les corps d'armée actifs, en face de 15 corps et demi de réserve allemands à 2 divisions chacun. D'autre part, dans les corps actifs français la proportion des réservistes était plus élevée que dans les corps actifs allemands. La France avait du premier coup appelé des réservistes de trente-deux ans, l'Allemagne n'en avait pas appelé qui eussent plus de vingt-huit ans et cela, parce qu'ils étaient 70 millions d'hommes contre 40 millions. Ainsi les formations de réserve allemandes étaient meilleures que les nôtres, parce que formées d'hommes plus jeunes. Nous avons donc utilisé nos réserves et même si largement que les utiliser plus intensivement eût été une conception dont les événements auraient vite montré l'imprévoyance.

Ces unités de réserve n'ont pas tardé à devenir les égales des unités actives, mais il leur a fallu quelque temps pour prendre de la cohésion. Il manquera toujours au début à une formation de réserve cette âme qu'engendre dans une unité la confiance réciproque de chefs et de soldats qui se connaissent ; et cette âme de l'unité est le secret de sa force. Il leur manquera aussi l'entraînement à se servir du matériel qui, en partie, aura été renouvelé.

On ne croit pas que jamais une unité de réserve ait, comme la possède une unité active, la qualité précieuse de pouvoir être utilisée immédiatement avec sa plus grande valeur. Précisément la France a besoin d'un certain nombre d'unités de cette sorte qui puissent comme on l'a déjà dit :

1° Faire exécuter le traité de paix ;

2° Par une action rapide empêcher peut-être les préparatifs de l'Allemagne d'aboutir, tout au moins les gêner singulièrement ;

3° Assurer l'inviolabilité des territoires de la France et celle du Rhin, afin de donner à la nation le temps et l'espace qui lui sont nécessaires pour armer ses réserves.

S'en rapporter aux seules réserves du soin de poursuivre ces buts serait singulièrement les mettre en péril, et dans tous les cas, rendre plus facile pour l'Allemagne l'exécution de sa mobilisation et le déclenchement d'une nouvelle guerre. En sorte que les hommes qui, de bonne foi, préconisent ce système pourraient bien mériter le reproche de préparer la guerre qu'ils adressent parfois aux partisans d'autres solutions.

Il faut imaginer une conception nouvelle qui ne soit plus celle d'avant 1914, et pas davantage celle de « l'emploi des seules réserves, et qui donne à la France les moyens de remplir avec certitude le programme en trois points rappelé ci-dessus.

Elle pourrait consister essentiellement :

1° A organiser une armée de premier choc (armée active), dont les unités du temps de paix formeraient le noyau et qui serait toujours dotée d'un matériel « dernier cri » ; cette force, destinée à empêcher la guerre et non à la préparer, serait constituée d'après des formules aussi économiques que possible,

en tirant parti de tous nos avantages issus de la victoire, et des enseignements de la guerre ;

2° A prévoir, dans tous ses détails, la réunion si elle était rendue nécessaire de toutes les ressources restantes en hommes, industrielles, économiques du pays.

Ce serait vraiment la formule de la nation armée et la conception de la guerre du matériel appliquées au cas particulier qui, pendant quinze ans, sera très vraisemblablement celui de la France. D'ailleurs, cette organisation, principalement celle de l'armée active, peut être rendue assez souple pour pouvoir en cas de modification profonde de la situation être, à son tour, aisément améliorée.

Ce rythme de la mobilisation en deux temps est devenu une obligation pour toute nation qui, quelle que soit sa richesse, ne peut vraiment pas s'offrir le luxe écrasant d'entretenir sans cesse tout le matériel (et le plus moderne) nécessaire pour armer tous ses effectifs ; et des effectifs sans matériel sont frappés d'impuissance.

Pour la France, tant que les conditions favorables qu'on a énumérées demeureront réalisées, ce rythme en deux temps ou plus (car le second temps peut être décomposé) sera une excellente et habile combinaison, puisqu'il est fort possible qu'un premier échelon de forces puisse suffire à lui seul à empêcher la guerre de s'étendre et de se généraliser, et qu'en tout cas la situation actuelle ne réclame pas du premier coup la mobilisation de toute la nation.

*
* *

Cette conception nouvelle, un ensemble de lois devrait la réaliser ; *lois organiques* qui traduiraient par des règles précises l'utilisation en temps de paix et pour le temps de guerre de toutes nos forces, l'emploi des hommes et la politique du matériel ; qui fixeraient la composition des armées futures, le nombre des grandes unités, leurs cadres, leurs effectifs, leur matériel ; qui réglementeraient la réquisition des ressources nationales ; enfin, qui fixeraient les conditions du service militaire obligatoirement dû par tous les Français, et celles du recrutement.

Il est intéressant de constater que dans tout ce long développement, c'est la première fois qu'apparaît le mot de recrutement qui tout de suite appelle celui de « durée du service ». C'est que cette durée du service dont l'opinion est si justement préoccupée, parce qu'elle est pour le pays la traduction la plus directe des charges militaires, est un résultat et n'est pas une donnée; elle trouve sa place logique à la fin du raisonnement.

On ne « recrute » pas des hommes pour le plaisir d'en avoir beaucoup au régiment ; on doit en recruter le nombre correspondant strictement à l'organisation du temps de paix reconnue nécessaire.

Si vraiment on a réalisé une conception économique on en recueillera alors le fruit.

Certes, il n'est pas indifférent que les jeunes gens de France fassent vingt-quatre mois, dix-huit mois ou douze mois de service. Parce qu'elle utilise tous nos jeunes hommes à un moment de leur vie où la forme de leur activité dans la nation prend corps, la loi militaire est une grande loi sociale, comme elle l'est encore par d'autres côtés. Il est donc extrêmement important pour la bonne marche de l'activité économique du pays que la charge du service militaire soit réduite dans toute la mesure acceptable et soit imposée au moment le plus opportun.

Mais encore une fois, il s'agit là d'une conséquence. L'essentiel est que nous ne nous trompions pas dans la conception générale de l'œuvre de réorganisation nouvelle qui est en cause d'abord.

***

Quand on est parvenu au point du raisonnement où nous sommes, on doit aborder le cœur du problème : *la constitution de cette armée de premier choc* à laquelle seraient confiées des missions si importantes.

Alors se posent nettement la question des effectifs du temps de paix et celle (conséquence dernière de toutes les autres) de la durée du service militaire.

On n'a pas formé le dessein de discuter ici la composition d'une grande armée moderne comme celle qu'il s'agit pour la France de réunir dans les premiers jours d'une mobilisa-

tion. Actuellement la division étant la grande unité type de guerre, cette armée comprendrait essentiellement un nombre de divisions à fixer, et en dehors des divisions un personnel et un puissant matériel à la disposition des armées.

On précise bien qu'il s'agit uniquement ici de l'armée de premier choc à laquelle l'*armée du temps de paix devrait donner naissance dans les premières heures de la guerre.* Pour diminuer autant que possible les charges militaires de la France, c'est pour la composition de l'armée du temps de paix, noyau de l'armée de premier choc, qu'il faut chercher des formules économiques.

Nous entretenions en France, en 1914, 41 divisions, alors que nous étions exposés à la plus terrible aventure et placés dans des conditions stratégiques toutes défavorables ; serait-il logique que nous fissions encore le même écrasant effort alors que nous sommes maintenant placés dans des conditions toutes favorables qu'on a pris soin de définir, et que nous sommes sur le Rhin libérés du cauchemar qui pesait sur nous? N'est-il pas logique que nous puissions poursuivre et atteindre nos nouveaux buts — faire exécuter le traité, empêcher la reprise de la guerre — avec des forces moins importantes que celles qu'exigeait la situation inquiétante d'avant la guerre?

Même si nous avions besoin d'une force comparable à celle de ces 41 divisions de 1913, il serait inutile d'avoir encore 41 divisions, car il n'est pas prouvé que 20 divisions pourvues d'un matériel très complet et très perfectionné n'en vaillent pas 40 d'avant la guerre.

Il est probable que si nous avions su en Cilicie ou au Maroc utiliser un matériel beaucoup plus nombreux et puissant, nous aurions besoin ici et là d'effectifs moins nombreux. En tout cas, les effectifs actuellement entretenus dans ces pays représenteraient une plus grande force.

Ce qui est vrai à Alep, l'est à Mayence.

Toutes ces considérations prouvent qu'une économie de grandes unités et une plus grande économie d'hommes peuvent être réalisées. Nous entretenons, aujourd'hui encore, 55 divisions et nous les entretenons, d'ailleurs, fort mal parce que nous n'avons pas les effectifs correspondant à ce chiffre de divisions. Mais ces forces considérables ne

sont plus nécessaires ; en tout cas une réorganisation complète s'impose même si on gardait les mêmes effectifs ; il vaudrait mieux avoir 30 divisions valides que 55 débilitées et squelettiques.

Ce n'est point le lieu de discuter le chiffre des divisions du temps de paix qu'il nous faut avoir ; il suffit qu'on ait montré qu'il peut être considérablement réduit et qu'il doit l'être.

L'organisation actuelle est un non-sens. Elle procède toujours de la vieille formule qui faisait résider la force de nos armées dans le nombre des hommes entretenus en temps de paix dans les corps de troupes. C'est la formule du service à long terme, qu'il nous a bien fallu subir avant la guerre, mais qui est après la victoire devenue inutile.

La situation, heureusement modifiée, n'exige plus un effort total de même grandeur, et le rendement du matériel permet encore de réduire l'effort demandé aux hommes. Et, actuellement, nous bénéficions pour ce qui est du matériel, d'une supériorité très nette sur l'Allemagne.

*
* *

Un mode nouveau d'emploi des effectifs permettrait de réaliser une nouvelle économie. Il faudrait, désormais, s'entendre sur la signification à donner à ces termes : armée active, hommes de l'armée active. Jusqu'à présent on a ainsi défini les seuls effectifs à la caserne en temps de paix. On devrait considérer que les soldats qui la quittent restent pendant deux ans au moins d'une valeur militaire absolument comparable à celle de leurs remplaçants au régiment. Ils sont physiquement aussi bien entraînés ; professionnellement ils sont aussi bien instruits ; ils connaissent aussi bien l'emploi du matériel en service. Véritablement, ils sont aussi « actifs ». La guerre l'a montré, comme elle a prouvé que c'était un jeu pour l'État-Major de rendre à leur régiment en quelques heures ces jeunes gens renvoyés dans leurs foyers. Pourquoi ne pas les considérer comme y demeurant dans une situation spéciale de disponibilité ? Ils ne seraient pas encore des réservistes, mais toujours des « actifs » ; réellement l'armée active comprendrait alors non pas seulement les effec-

tifs à la caserne, mais ceux des trois ou quatre classes les plus jeunes. Une partie de ces effectifs serait à la caserne pour y faire son instruction, monter la garde du Rhin, assurer en temps de paix une vie forte au noyau de l'armée de premier choc qui doit être réunie tout entière dans les premiers jours de la mobilisation ; l'autre partie serait dans ses foyers toujours disponible.

On voit quelle souplesse et quelle force ce système donnerait à notre organisation. Il permettrait de réelles et très sérieuses économies d'hommes. Les effectifs à la caserne pourraient être très sensiblement réduits, sans que la force de l'ensemble soit diminuée.

Cette conception est d'ailleurs pleinement justifiée par ce fait capital que, dans la situation nouvelle de la France en face de l'Allemagne, nous sommes certains de n'être pas pris de vitesse et de mobiliser avec une avance de deux ou trois semaines sur nos voisins.

On est convaincu que ce mode d'emploi des effectifs des plus jeunes classes combiné avec l'utilisation d'un matériel plus nombreux et plus puissant permettrait de réaliser une organisation militaire neuve, plus forte que celle que nous continuons à garder et beaucoup plus économique. Pratiquement, la durée du service pourrait être immédiatement et sensiblement réduite ; dans un avenir prochain elle pourrait sans doute l'être plus encore quand tout le système serait mis en place, et, en particulier, quand la politique du matériel serait vraiment acceptée, comprise et employée. *Volontairement* on s'abstient de donner ici des chiffres ; ce qui compte, on le répète, c'est l'idée générale, c'est l'esprit de la réforme, et qu'elle soit entreprise avec le sincère désir de n'imposer à ce pays aucun effort inutile.

Au sortir d'une guerre épuisante, après une victoire magnifique, à l'aurore d'une paix qui demeure malgré cette victoire incertaine, il est capital que la France ne se trompe pas, qu'elle distingue nettement son nouveau rôle, qu'elle voie la nature exacte des risques qu'elle peut courir, et qu'elle trouve pour son organisation militaire, base solide de la paix du monde, les formules les plus utiles, qui lui donnent avec le moins de charges possible la force dont elle a encore besoin.

CONCLUSION

Oui ! que la France ne se trompe pas !

Il ne suffit pas d'avoir horreur de la guerre et de n'en plus vouloir ! La France n'en veut pas, et les hommes qui l'ont faite consacreront toutes leurs forces tant qu'ils vivront à la rendre impossible ; on n'a pas ici d'autre ambition que d'y contribuer. Mais il faut être en mesure d'empêcher la guerre et de la mater. C'est une bête mauvaise qu'il faudra dompter ou subir tant que l'humanité connaîtra l'égoïsme, la passion et l'envie. On ne voit pas de force plus capable d'imposer la paix que la force de la France ; il n'y a pas, d'ailleurs, de peuple plus digne que la France d'inspirer la confiance qu'il n'abusera pas de sa force.

Des institutions militaires qu'elle va se donner dépendra avec sa sécurité propre la paix du monde. On s'est efforcé de montrer que ce problème quelque complexe qu'il soit n'a rien qui doive l'effrayer. Elle peut l'envisager avec sang-froid et en parfaite tranquillité d'esprit. Jamais sa situation militaire n'a été plus forte.

Qu'elle dépouille hardiment la vieille formule de la défaite, qu'elle utilise les avantages incontestables de sa victoire et les enseignements de la guerre, pour faire du neuf, solide mais souple, fort mais économique.

Elle va s'orienter résolument vers une réduction du temps de service militaire. Elle devra apporter tous ses soins à l'instruction de ses jeunes hommes, innover pour l'enseignement des « spécialités », des formules hardies. Elle est au premier rang pour le nombre et la perfection du matériel de guerre : qu'elle y reste. L'avenir appartiendra aux machines les plus perfectionnées si elles sont servies par des hommes de cœur.

Ce serait encore en dernier ressort le cœur de l'homme qui déciderait de la guerre, et la France devra s'appliquer à tremper solidement celui de ses enfants. Si vraiment une armée aujourd'hui ne peut pas grand'chose sans machines, elle pourrait encore moins sans des hommes courageux guidés par des chefs résolus ; et tous vaudraient peu de chose si derrière eux il n'y avait pas la masse entière du peuple décidée à

l'effort, consentante aux sacrifices, attachée à l'honneur, aimant son armée comme sa patrie.

Le plus bel édifice militaire ne vaudrait rien sans des cadres qui doivent être l'élite du pays, et ces cadres ne seront une élite que si le pays est attaché aux institutions militaires. Ils devraient d'ailleurs participer étroitement à la vie publique, se mêler à leurs concitoyens dans toutes ses manifestations. N'est-il pas honteux que les hommes qui venaient de gagner la guerre aient été empêchés de voter au lendemain de l'armistice?

La plus belle fortune qui puisse arriver aux lois militaires, c'est d'être comprises, acceptées par le peuple de France. Leur caractère social est indéniable, elles ont été un instrument puissant de rapprochement entre toutes les classes de la nation ; on leur a dû une unité morale éclatante au jour de la déclaration de guerre. Demain elles interviendront toujours dans la vie et la formation de nos jeunes hommes. Si le désaccord s'établissait entre les institutions militaires et le sentiment national, c'en serait fait de l'âme même de nos armées et nous aurions peut-être de cruels réveils.

Cela n'est pas possible. La France n'est pas militariste, mais elle aime profondément ses soldats qui sont ses enfants, et leurs chefs qui se sont montrés les premiers du monde. Qu'on veille à conserver intact ce sentiment d'amour et de confiance, et la France sera toujours capable d'assurer la plus noble mission qui soit : monter la garde de la paix.

LIEUTENANT-COLONEL JEAN FABRY,
Député de Paris.

TANT PIS POUR TOI[1]

IX

Marinette avait très bien entendu Remy gratter à la porte ; car elle était réveillée à l'aube, c'est-à-dire dès patron-minette, ou plus exactement dès patron-Marinette. Elle vit tout de suite le petit billet tirer une langue blanche sous la porte, une vraie langue de grande maladie, sur le tapis d'un rouge fiévreux. Elle entendit aussi l'auto gronder, renâcler, s'ébrouer, pétarader, piaffer, partir et disparaître dans un bruit devenu si vite fuyant, lointain, immatériel. Elle prêta longtemps l'oreille au glissement sifflant et ténu, et ensuite au silence. Tout était accompli. Marinette se sentit seule et envie de pleurer.

Pour secouer cette indigne faiblesse, elle sortit du lit, ramassa le billet doux, le déchira en plusieurs morceaux et les jeta par la fenêtre. Après cette exécution, d'un cœur plus ferme, elle arrangea ses cheveux et vint s'asseoir auprès d'Adolphe.

— Adolphe, j'ai du chagrin.

Et Adolphe, bien que mort, eut une expression de sollicitude compatissante en ses yeux de verre et sur le bout de son nez verni.

— Je souffre, Adolphe. C'est donc ça, l'amour! Eh bien! je n'en veux plus. Quelle sale blague. Je ne savais pas, vois-tu. Je suis à peine majeure. Oui ; très petite encore ; et pour moi, l'amour et le bonheur se confondaient. Je croyais que tous ces tra la la et tous ces deri déra désespérés,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1920.

n'existaient pas, sinon dans les livres ou dans l'imagination des auteurs tourmentés par leurs idées et qui voient les choses en noir. J'ai mal, Adolphe ; j'ai très mal. Cela va-t-il durer longtemps ? Adolphe, mon vieil Adolphe, j'ai peur.

La touffe blanc nacré, dont s'enorgueillissait l'admirable panache postérieur du renard argenté, s'ébouriffa de consternation.

— Je ne le supporterai pas longtemps, — poursuivit Marinette qui, soulevant son pied droit dans ses mains réunies, lui donna, se donna plutôt, un tendre et triste baiser parce qu'elle avait trop envie de sentir des lèvres sur sa peau, un souffle chaud près de sa misère. — Cher Adolphe, je ne veux plus souffrir. C'est affreux. C'est trop grand pour moi. Je ne veux plus subir ce mélange intolérable de colère, de ressentiment, de regret, de douleur, d'espoirs insensés et de désespérance, de dépit, d'étonnement, d'effroi. Mon corps me torture, car on m'a extirpé mon amour, comme un nouveau-né arraché avec barbarie, et, ensuite emporté, volé... Quoi ! Remy a pu me quitter, moi, son trésor, sa déesse, sa bête adorée, sa chérie... Voilà ses piètres sentiments ? Il ne ressemblait pas à l'homme que chérissait mon cœur. Mon amour et lui, ça faisait deux. Horreur ! J'aimerais presque mieux qu'il fût mort...

Et Marinette enfouit son nez dilaté de courroux dans la chaude toison du confident fidèle.

— Mort ! Oui, mort ! Ou plutôt qu'il ne soit jamais né. Pour moi du moins. Oh ! ne l'avoir jamais connu ! Respirer encore paisible comme une rose, dans son beau jardin au soleil ! Ne pas savoir que tout est si compliqué, si maussade et si ridicule et que l'homme est si laid ! Vivre pour soi. Se sentir libre. Et attendre tendrement, dans une ignorance gourmande, que surgissent les événements délectables. N'aimer personne... et pouvoir, qui sait, en aimer un autre.

A ce moment, son regard sombre s'éclaira d'une paillette d'or et elle rit.

— Te souviens-tu, cher vieil Adolphe, de cette chanson que Remy me défendait de chanter? Parce qu'un de mes petits amis l'avait irrespectueusement composée, paroles et musique,

exprès pour moi? Eh bien ! on va la chanter nous deux, pour nous distraire, et tu es bien prié, s'il te plaît, d'aller en mesure.

Un vieil astrologue une nuit
Ayant trop contemplé les nues,
Retomba dans le fond du puits
Et m'y rencontra, toute nue.
Il me dit : « Belle Vérité,
Soyez ma femme non jalouse... »
Et moi qui ai toujours été
Trop nature pour une épouse,
Je n'attendis plus qu'un amant,
Comme la Belle au bois dormant.

J'ai l'âme de la Biche au bois
Et du petit Chaperon rouge ;
Je lis « Il était une fois... »
Auprès de mon grand feu qui bouge
Souvent, le soir, le Chat botté
Vient et m'apporte quelques roses,
Dans mon vieux manoir enchanté
Où j'attends qu'arrivent des choses...
Je suis la Belle au bois dormant,
Voulez-vous être mon amant?

Chaque gâteau m'est un trésor ;
J'ai Peau d'âne pour patissière ;
Et le baudet qui fait de l'or
Paye parfois ma couturière.
Citrouillarde fut mon auto
Peinte encore de couleur sève ;
Et je ne me lève pas tôt
Car ma marraine vient en rêve...
Je suis la Belle au bois dormant,
Voulez-vous être mon amant?

Pour poudrer mon mignon museau
J'appelle Riquet à la Houppe ;
Et je ne bois ni vin, ni eau,
Mais bien magie à pleine coupe.
J'ai pour groom le petit Poucet
Et l'Ogre pour femme de chambre,
Qui sait dévorer en cinq sept
Tous les raseurs dans l'antichambre...
Je suis la Belle au bois dormant,
Voulez-vous être mon amant?

A la porte de mon manoir
Heurta l'ami de Blanche Chatte
Perdu dans la forêt du soir ;
Mais ce n'est pas lui qui m'épate.
Quelqu'un ne me plaisant qu'un peu
Ne fera pas tourner ma tête ;
Je plumerai bien l'Oiseau bleu,
Étant la Belle et non la Bête.
Je suis la Belle au bois dormant,
Il me faut un amant charmant.

Je ne veux pas qu'il soit malin
Plus qu'une femme ou que moi-même,
Ou bien que l'enchanteur Merlin ;
Je veux qu'il aime que je l'aime.
Aussi beau que la nuit d'été,
Qu'il entre, amour, parfum, mystère,
Dans mon vieux castel enchanté,
Où tout fait semblant de se taire...
Je suis la Belle au bois dormant,
Voulez-vous être mon amant?

Marinette reprit haleine. Puis :

— Remy ne voulait pas que je chante cette pauvre chanson, ensuite à cause des paroles et d'abord parce que l'auteur avait ajouté entre le refrain et la signature : « Avec le plus grand plaisir ; je ne demande que ça. » Après tout, il n'y a pas qu'un seul homme dans le vaste monde et Remy n'est pas irremplaçable. Mais n'empêche qu'en attendant, avec un vieux mari dans la lune et un amant dans les nébuleux principes, je suis bien seule sur la planète terre. Hélas ! Viens autour de mon cou.

Elle s'enroula câlinement dans le renard souple.

— Un homme ne me tiendrait certes pas aussi chaud. Adolphe, tu es mon animal préféré.

Elle ouvrit la fenêtre, et, sur le balcon, fit quelques pas. Les morceaux déchirés de la lettre y gisaient sur la terrasse et la balustrade. Marinette les ramassa avec précaution, d'une main aussi sournoise que si elle s'emparait de papillons prêts à reprendre leur vol. Elle rentra dans la chambre et sur le buvard de l'hôtel essaya de reconstituer la lettre.

— Cette chanson ! songea-t-elle encore. A cause d'elle je

suis venue ici, car elle me donna l'idée de m'occuper de l'enchanteur Merlin, dont je ne connaissais pas les aventures aussi bien que celles de la Chatte blanche ou du Chat botté. De là le voyage à Dinard; de là l'horrible abandon, la conduite inqualifiable de Remy. Les plus petites choses en font naître de grandes. Et tout est bien effrayant.

Il manquait des morceaux au billet déchiré et malgré l'ingéniosité du puzzle on n'y comprenait plus rien. Marinette avec impatience, rendit au vent ce qui n'appartenait plus qu'au vent. Ce Remy! Il n'était même pas capable d'écrire des choses assez claires pour qu'on puisse les entendre à mots perdus. Quelle idée de lui avoir gribouillé une lettre sur du papier si facile à déchirer et en phrases si difficiles à entendre. Une lettre en morceaux ! Eh bien, Marinette ne la lirait pas, voilà tout. Et encore tant pis! Cet homme ne présentait d'ailleurs aucun intérêt, et Marinette ne lui devait plus que du dédain, de l'indifférence, et, si possible, ô joie, ô soulagement, ô ivresse, ô délivrance, de l'oubli.

Et elle se plongea dans son bain, comme dans l'eau du Léthé.

Hélas ! Elle en sortit, je le crois bien, en larmes; si ces gouttes rondes qui glissaient, abondantes, sur ses joues et ses narines et jusqu'à la fossette de son menton, n'étaient pas que des gouttes d'eau ; plus personne ne se trouvait là, pour les étancher et les boire, et me confier si vraiment elles étaient amères et salées.

Elle les essuya dans la manche spongieuse du peignoir et s'assit, d'un air privé de dessert, sur l'extrême bout de la chaise longue. Avec un coin de serviette trempé dans un extrait ambré, elle frottait ses talons, les doigts de ses pieds, gentils et frais et, comme ceux d'un enfant, si innocemment écartés qu'ils semblaient n'avoir jamais conduit Marinette que vers des jeux et des goûters, ou des jardins puérilement verts, ou le giron de sa nourrice, ou le fauteuil de sa grand'mère. Le polissoir fit des orteils des miroirs roses. Puis elle mit soigneusement ses bas trop fins : une maille, voyez-vous, est si vite partie ! Enfin, d'un bond, hors du peignoir, debout et nue, grâce au gant de crin rigoureux et parfumé, elle sentit renaître un peu de vigueur en son corps et en son âme.

— Adolphe, écoute-moi.

Elle le prit par les oreilles et le haussa jusqu'à son ventre. Touffu, lustré, sombre, magnifique, le renard ondoyait, semblait vivre et s'allongeait encore, fastueux, sur le tapis.

Que n'es-tu cygne, Adolphe, et n'est-elle Léda...

— Écoute-moi. Je ne suis pas une de ces créatures inconstantes qui, ayant découvert dans l'homme qui les déçoit un être nouveau, un mâle inconnu, s'obstinent à l'aimer malgré tout, et demeurent ainsi infidèles à leur premier amour et à leur idéal sentimental. Puisque Remy un, n'est pas Remy deux, je me sentirais déloyale envers le premier, si je m'acharnais à le retrouver dans le second. Mieux vaut chercher ailleurs le reflet de cette image de la passion, toujours la même, que je porte invariablement en moi. Mieux vaut changer d'amant que de changer d'amour... C'est au moins un vers de Corneille. Oui, Adolphe, vous m'approuvez et jugez cela plus honnête. Alors, allons à l'aventure et que le destin décide. Tu veux bien? Déjeunons et ensuite quittons cet endroit affreux. Où irons-nous?

Elle lâcha les oreilles d'Adolphe qui tomba de travers et, s'écroulant, heurta mollement sur le coin de la table un livre entre-bâillé : ce n'était autre que cet ouvrage savant : Merlin, par Robert de Boron, mis en nouveau langage par M. Paulin Paris, père de Gaston.

X

Marinette déjeuna vite et tristement dans la grande salle à manger de plus en plus vide. Le jeune homme attardé pourtant la regardait et ne demandait qu'à la consoler de son isolement ; et aussi un gros monsieur très bien et un Argentin et un Anglais, dont les regards accompagnaient le service et les mets et semblaient dire : « Me prendrez-vous? ou ne voudrez-vous pas? N'aimez-vous donc pas la viande rouge, ni les plats exotiques? » La musique horripilante jouait la mort d'Yseult et Werther. Marinette savait bien qu'elle pouvait, si elle voulait, le soir au Casino se laisser présenter dix personnes par un de ces « n'importe qui », toujours rencontrés, et souper, danser comme une folle et se trouver nantie le lendemain d'une série de flirts

empressés à lui plaire. Mais les devoirs de la civilisation l'avaient en même temps dégoûtée de ses plaisirs, et comme une petite bête en vérité blessée, elle aimait mieux s'en aller se lécher la patte au fond des bois, dans un endroit sauvage où ne vont pas les méchants hommes, et où, peut-être, elle guérirait grâce aux soins touchants d'un ermite, d'une bûcheronne, ou d'un enchanteur.

O Remy! tu as emporté la joie, la confiance, la sécurité, l'appétit. Marinette s'imagine être une vieille dame, veuve de plusieurs maris, tant elle a de peine, bien trop pour un seul. Vite un coup d'œil à sa petite glace pour voir si le chagrin lui sied. Non. On fardera cette douleur-là ; un peu de rouge « fera plus gai », comme disait je ne sais plus quelle dame mûre, biblique et enluminée, surnommée « Fardochée » jadis.

Café, cigarette, solitude. Oh ! ce premier dîner si gentil, dans la chambre blanche... N'y pense plus, femme trop faible. Dis-toi que le temps n'existe pas et que, donc il y a peut-être cent mille ans que tu n'as pas dîné avec Remy, ce personnage fantomatique, cette ombre, ce rêve. Vas-tu pleurer, parce que, par exemple, tu ne dînes plus jamais avec Alfred de Musset, et son ami Tattet, non moins Alfred, gens si charmants; vas-tu gémir parce que tu ne fais plus de pique-nique entre ce raseur de Socrate et le séduisant Phèdre au bord de l'Ilyssus; tu te consoles de ne plus avoir comme hôtes. Sesostris, Salomon, Borgia, lord Byron, Stendhal ou saint Augustin, tous gens du meilleur esprit et d'un excellent monde, devenu l'autre monde, et que rien ne t'empêche d'avoir connus dans de successives existences antérieures. Te meurs-tu de ne plus souper avec Pic de la Mirandole? et de ne pas trouver, le soir, don Juan, jeune, dans ton lit? Les mérites de Remy, en science et en amour, dépassent-ils ceux de ces deux derniers? Tu vas me répondre : Remy est vivant... Plate excuse. Il n'est pas là ; et quand un homme n'est pas là jugez-le aussi absent qu'Ulysse ou Ménélas. Donc aussi mort, et depuis autant de temps. Le deuil en soit passé !

Marinette paye sa note et commande une automobile.

— Madame s'en va? Déjà ! Aussi?

— Pour quelques jours seulement. Je vous laisse ma malle. Gardez-la-moi. Je reviendrai la prendre...

— Entendu.

Que ferait-elle en vérité de cette malle et de ces toilettes dans une chambrette exiguë à l'auberge des Forges, si l'on en juge par l'aspect de la maison minuscule et de la porte et de l'escalier...

Avant de remonter fermer ses sacs, elle s'en va, à pied, jusqu'à la poste, où elle retire une dépêche et un laconique billet de son vieux mari astronome. Encore une stupidité à laquelle le sens des convenances, particulier à Remy, l'obligea, puisqu'elle n'a pas donné son vrai nom à l'hôtel Impérial. Oh ! ce Remy ! quel empoté ! quel cachottier, quelle tourte ! Est-ce qu'il ne se croirait pas perdu si, par miracle, des traits phosphorescents inscrivaient sur son front : « Sachez, sachez bien tous, que j'aime Marinette... » Tandis que Marinette, elle, quand elle l'aimait, aurait bien volontiers fait tatouer « J'adore Remy » en ultra violet sur les parties secrètes ou apparentes de sa personne... bien entendu pourvu que cette révélation s'accordât avec un sens, même barbare, de l'esthétique spéciale aux dames.

Elle expédia à son mari ce télégramme désabusé : « Rien n'est bien. Tout raté. Vais aux Forges par Paimpont. Grand dégoût de la terre. Combien avez raison préférer autres planètes. Tendresses. Isocèle. » Cette signature était un petit terme mathématique, que le vieil époux lui donnait parfois comme nom d'amitié et auquel elle ripostait en le coiffant, tel un bonnet pointu, de celui, astronomique, d'Azimut. Puis, ce devoir rempli, elle regagna l'hôtel Impérial et, pourvue d'Adolphe, de sa cape beige, de son manteau en ragondin — c'est froid les forêts... et si on hiverne... — d'une valise et d'un nécessaire, elle s'installa dans une automobile, discrètement fermée cette fois-ci. Personne ne la verra. Ni les Bavardin ni les Potinetti. Et la voilà repartie, seule et triste, pour la forêt sans arbres, la Brocéliande désenchantée, pour le petit village endormi et verdâtre que, sans se l'avouer, elle a envie de revoir, parce que, au bord de l'étang, au bruit de la fontaine, à l'ombre du grand hêtre, elle a laissé son cœur meurtri par son ami.

Elle ne reconnut même pas le chemin. Elle avait oublié l'itinéraire. La première fois c'était tout simplement la route où elle voyageait avec son amour, avec sa tristesse, avec son désappointement. Les étapes s'appelaient : Remygrogne, Remycrie; rencontre intempestive; désillusion; chagrin; jalousie; désespérance; et pour finir (joli nom breton) : amour-mort. Hélas, oui ! amour mort dans sa verte joie, son insouciance, son enfance sacrée. Il ne vit plus encore en elle que par la révolte et la douleur.

Aujourd'hui, elle apprend les noms vrais, les vieux noms tranquilles des localités qu'elle traverse; elle sait qu'après Dinan c'est Le Hinglé et puis Baulnes et puis Saint-Méen, qui fut hier Saint-Méchant, et Gaël; et cette fois-ci on lui fait faire un petit détour pour passer devant le château de Comper, masure ruineuse au bord de mornes marécages. Elle a vu dans son livre qu'il s'élevait tout près, ce château, de la fontaine de Barenton. Ira-t-elle à la recherche de la fontaine? A quoi bon? Le chauffeur l'ignore. Nul ne se plaît plus dans l'évocation des vieilles magies et peut-être bien est-elle seule dans toute cette région bretonnante à en rechercher les légendes et à en ressentir le charme. Ah ! ce même chemin, le voilà regagné. Voilà la large sente et bientôt les prairies; et les petites maisons couleur lune. Hélas ! oui, c'est bien là ! C'est bien là que Remy a achevé de devenir un autre et de s'éloigner d'elle et a commencé à lui annoncer, péremptoire, au nom des obligations et des devoirs, ses décisions; ses décisions d'homme qui ne peuvent pas céder devant le caprice des femmes. Fi, le monstre ! Comment ose-t-elle encore songer à lui?

Elle paie le chauffeur.

— Quoi ! je m'en retourne? Vous restez là, ma petite dame? Et comment diable reviendrez-vous?

— Le téléphone ou le télégraphe existent bien à Paimpont. Donnez-moi votre adresse. Je vous préviendrai et vous reviendrez me chercher.

Royal pourboire; marché conclu. La voiture gronde, tourne, vire, regronde et part. Vas-tu changer d'avis, Marinette? As-tu peur? Mais une vieille femme, toute courbée et qui file au rouet au pied de l'escalier, dans l'auberge, l'appelle

tout doucement, par la porte ouverte, sans se déranger.

— Vous venez loger ici, ma belle? Vous ne serez pas splendidement ; mais j'ai une chambre, au premier. Dame, la chère non plus ne vous paraîtra point succulente. On n'a du pain frais que tous les huit jours et les poules sont paresseuses pour pondre. Enfin, avec du gibier et du poisson de l'étang vous ne périrez pas de faim. Mais qui vous amène? Ce n'est point gai, ce village. Les châteaux sont fermés; les habitants partis, et déjà vient l'automne. Je vous ferai bon feu, ma mie ; les branches coupées ne manquent pas. Vous avez de beaux yeux bien tendres; attendez-vous votre galant? Oh! vous pourriez bien me le dire! A mon âge, on sait tant de choses! J'ai, ma foi, tantôt neuf cents ans, si ce n'est plus.

— Neuf cents ans! — et Marinette s'égayait. — Vous ne les paraissez pas, bonne mère. Dites? vous m'apprendrez à filer au rouet? C'est si joli, fuseau, quenouille... et je ferai bien attention de ne pas me percer la main comme dans les contes.

La vieille toute édentée, sourit ; et ses yeux encore vifs, encore verts, lancèrent à Marinette un regard singulier, qui semblait venir d'aussi loin que le feu d'un astre.

— Holà! Guyomar! — appela-t-elle, — que fais-tu? Viens porter les bagages de la demoiselle jusqu'à sa chambre. Fais-lui bon feu; car les nuits sont fraîches. Suivez-le, mon enfant. Pour moi, je vais préparer le souper.

Guyomar, petit morveux d'environ douze ou treize ans, accourut, en sabots, et la culotte mal attachée. Marinette s'amusa de le voir apparaître sous le nom du chevalier fameux et ensuite s'inquiéta de n'avoir que lui en guise de caméristé. Ayant ôté ses sabots au pied de l'escalier, il le grimpait lestement, valise d'une main, sac de l'autre, et il sentait la sueur, l'herbe et le lait. Marinette le suivit jusqu'à une étroite chambre peinte à la chaux, meublée d'un lit aux gros draps séchés sur les prés, d'une table avec une cuvette et d'un âtre très vaste où le feu, certes, serait beau. Elle s'installa sans ennui ; le ragondin ferait un couvre-pied superbe et, sur une autre petite table de bois blanc, elle étendit un napperon fin, disposa cahin-caha ses objets de toilette, réclama un broc, de l'eau chaude et un baquet qui servirait de tub; et se vit bientôt

en possession de ces objets rustiques mais propres, auprès d'un feu forestier qui embellissait toutes choses. Guyomar, timide, revint encore apporter, galamment, dans une cruche en grés, un bouquet rude et beau d'ajoncs et de bruyères. Et une profonde odeur de feuillages remplissait l'atmosphère, pénétrait par la fenêtre ouverte, comme si les arbres vivants, en nombre immense, composaient encore la forêt.

La chambre était vraiment un peu exiguë pour Marinette et Adolphe; elle descendit et trouva dans une cuisine campagnarde l'étrange vieille de neuf cents ans. Elle tournait une soupe au lard, tranchait un pâté de lièvre et préparait des assiettes à fleurs sur une table longue et cirée, non loin de la cheminée où, dans l'or et la pourpre des flammes, bouillonnait la marmite sorcière.

— Eh bien, la belle?

— Je voudrais une seconde chambre, si cela se peut.

— Bien sûr. Vous n'avez qu'à ouvrir la porte de la vôtre et vous trouverez la jumelle à côté. Tout est à votre disposition sinon à votre gré. Il n'y a personne ici, que vous.

— Que je vais avoir peur cette nuit, ici, toute seule ! — frissonna Marinette en remontant l'escalier et en sentant passer tout à coup en elle le regret imprévu de l'hôtel Impérial et Transparent.

Mais cela ne dura pas. Elle installa son renard dans la chambre voisine; l'immense feu ne les chaufferait que trop toutes les deux : il faisait si lourd ! Et, en attendant l'heure de la soupe au lard, Marinette s'en fut promener sa tristesse dépaysée, sa rêverie et ses regrets, pleins d'un ressentiment où sanglotait encore quelque chose de tendre.

Les nuages, qui depuis quelques jours pesaient bas, tristes et gris, subitement dissipés et chassés par un vent très doux, avaient délivré le ciel. Un ravissant couchant, couleur de rose jaune, mélangeait ses tons d'or, d'orange et de safran, ses citrons pâles, ses ocres vifs, et défaillait déjà de son épanouissement. Sur l'herbe épaisse des prairies, le soleil ayant étendu sa lumière semblait s'y reposer comme un voyageur dans son manteau. L'heure était rayonnante et déclinante à la fois et le bel étang en reflétait tous les prestiges. Derrière les fenêtres à croisillons des maisonnettes vertes, des ombres passaient, et, au bord

des toits, dans leurs chenaux, les petits pots de fleurs en boules et d'herbes en touffes, prenaient l'aspect de nains bizarres en conciliabules, joignant et frottant leurs grosses têtes.

— Ici, songea Marinette, j'ai compris et senti la souffrance d'amour et j'ai tenté de la désaltérer à cette fontaine.

De nouveau elle y but dans ses mains jointes et, entre ses doigts, l'eau s'en allait, comme le frais bonheur et sa limpide certitude qui, pendant que l'on s'en abreuve, déjà s'écoule, se perd, nous fuit...

Alors, au bord sablonneux de l'étang elle alla chercher les vestiges des mots qu'hier elle y traça. Avait-on marché sur ces rives? Et, à défaut de pluie, le vent les avait-il effacés? Non pas. Elle voit déja d'ici les arabesques de la phrase... mais ces lettres n'ont pas été formées par elle... elle ne les reconnaît pas ; une autre écriture, plus grande et plus ornée, plus haute et plus ferme aussi, répond nettement à son immobile message :

« Marinette est attendue par Merlin. »

XI

Le souper parut bon à la jeune femme intriguée par ses rêves et elle ne trouva pas la soirée triste ; elle bavarda avec sa vieille hôtesse. Mais, une fois en sa chambre, auprès du feu, dans ce petit gîte de légende, qu'en arrivant à Dinard elle avait évoqué, désiré, pour se sentir plus près de Remy, la détresse crispa son cœur. Elle comprit amèrement l'ironie de ce que l'on réalise trop tard quand on avait formé son souhait dans un bonheur déjà fini. Et elle se sentit toute seule et toute égarée; elle recommença à souffrir de sa rancune amoureuse et, si elle se refusa par fierté le luxe des larmes, c'est qu'il n'y avait auprès d'elle, vraiment personne pour la consoler. Ah ! si un gentil ami lui avait tout à coup ouvert les bras, comme elle s'y serait jetée et comme elle aurait sangloté magnifiquement sur son épaule secourable, laissant ses pleurs emporter tous ses chagrins vers ce vaste oubli, où se mêlent en mêmes flots, depuis que la mer est salée, toutes les larmes des femmes.

Marinette, perdue au fond des bois, tout comme une autre, dans ces vieux contes dont ta cervelle enfantine reste hantée, ne va-t-il rien t'arriver? Bah! le prince se met peut-être en route et l'enchanteur approche... Qui donc, pour te faire farce, a écrit sur le sable de la berge que Merlin attendait Marinette? Sinon Merlin, à coup sûr quelqu'un, et quelqu'un qui sait écrire. Demeure-t-il en une des maisons aux fenêtres d'aigue-marine? Habite-t-il le château fermé, et parfois vient-il s'étendre dans le vert si dru des herbes épaisses sur l'autre bord de cet étang qui parfois est d'argent et parfois d'émeraude? Qui? Saura-t-elle jamais qui?

Le feu si beau, partout, jette de vagues ombres ; car Marinette n'alluma ni sa lampe ni ses chandelles. Allons, Marinette, couche-toi ! Guyomar a rapporté de l'eau fumante ; n'attends pas qu'elle ait refroidi pour faire ta toilette du soir. Les draps rudes et bis sont d'aspect engageant et fleurent les herbes aromatiques.

Se coucher? Non. Oh! non ! Si triste et sans amour !

Marinette veut rêver encore.

Le reflet des flammes ondoie au plafond. Quand elle était petite cela l'apeurait, et elle demandait à sa nourrice : « Qui donc, ô ma nourrice, vient me voir par en haut? » Et sa nounou lui répondait : « Dors! dors! ce n'est rien de méchant, vois-tu ; c'est la femme du diable qui danse. » Et voilà que cette nuit, comme dans son enfance, au chant de la résine et des sèves suintant des rameaux rougeoyants, de nouveau elle voit la flamme qui fait onduler au plafond, en souplesses voluptueuses, l'ombre, l'ombre de Perséphone...

Dormir?

Non. Elle ne pourra pas dormir. Elle s'est adoucie et par conséquent a rompu l'équilibre et l'énergie de sa colère. Elle n'est que douleur ; et cette douleur elle ne veut plus la supporter. Eh quoi ! Marinette, pour si peu de chose? Mais oui ; ce peu pour elle, fut immense. Elle n'a pas été préférée... Alors, dites, que serait son sort, aux côtés d'un homme irréductiblement borné, qui la sacrifierait, un jour à ceci, un soir à cela, à son travail, à sa famille, à ses amis, à ses idées, à ses devoirs, à ses habitudes, à ses sagesses, à ses lubies, enfin à la vie? Vie horrible, réalité dérisoire qui te substitue à un

si doux songe, Marinette ne veut plus de toi ! Elle sait, elle devine, elle pressent que tu n'es que le masque du monde ; parfois, par les fentes ou les déchirures de ce masque on aperçoit les regards de l'illusion et l'arabesque de son sourire. Illusion, imagination, magie, enchantements, sorcelleries, sortilèges, Marinette se livre à vous. Comme on se jette dans la mort elle se réfugie dans les songes et dans cette autre vérité que les ignorants et les prudents ont appelée mensongère parce que peut-être elle est redoutable.

— Adolphe, viens, partons ! L'hôtesse séculaire a dit qu'il y aurait, tard, clair de lune et qu'il luirait si beau, tout près, dans la forêt, au carrefour du grand sycomore.

— A droite, ô belle, — a-t-elle dit, — vous trouverez très vaste « arbroie ». La lande cesse... vous verrez.

Dans sa robe chaude et velue, couleur lapin, la cape papillon sur ses épaules et Adolphe autour de son cou, voilà Marinette partie, sur ses beaux petits souliers fauves, sans oublier son sac à main.

XII

— Adolphe, as-tu peur?

Et Marinette le presse contre sa poitrine et son cœur qui bat un peu fort. C'est bien imprudent ce qu'elle fait là. Elle ne connaît pas le chemin, va s'en aller Dieu sait où, à l'aventure et, si elle en a envie, ne pourra certes jamais retrouver le village et l'auberge... Ah ! si Remy savait ! S'il savait, le nigaud, l'imprévoyant, à quoi il expose Marinette en la laissant ainsi toute seule. En avant ; ça lui apprendra ! Et quoi, s'il vous plaît? à abandonner Marinette à ses propres inspirations? ou ça lui apprendra, plus tard, les aventures singulières qui ne vont pas manquer de lui arriver? Ma foi, je n'en sais trop rien ; mais, ça lui apprendra.

En quittant l'auberge pour s'enfoncer à droite dans le chemin qui va vers le carrefour indiqué, Marinette le regarde ce village qui sommeille, encore plus petit sous le naissant clair de lune ; l'étang a l'air de cligner comme un œil très grand, très long et très endormi. L'ombre laiteuse, vague, douce, se déplace comme une clarté. Il ne fait pas froid par

cette nuit de septembre où l'été semble revenir pour réchauffer dans ses bras le frileux automne. Entre les plantes, dans les touffes, sous les basses ramures, on perçoit des glissements de choses vivantes, des bonds ouatés, des fuites molles d'animaux qui rêvent.

Il n'y a plus de sentier tracé ; ou bien Marinette l'a perdu, car elle a surtout suivi au hasard les endroits où le clair de lune, diffus et suave, l'invitait. Elle n'a pas encore vu le carrefour, qui ne s'étoile qu'après la vaste « arbroie ». Or, de place en place, elle rencontre bien quelques grands arbres qui paraissent, graves, mystérieux, hautains, tenir un conseil nocturne et dicter dans le vent de végétales lois, au-dessus des taillis et des landes, des tout petits arbrisseaux naissants pas plus grands que pour Noël, et des pierres moussues ou livides qui se groupent et s'espacent selon les lieux ; mais un vrai bois, puissant et sombre, assez touffu pour paraître infini, elle ne s'y est pas encore enfoncée. Et pourtant elle a dû marcher longtemps ; elle est en sueur, elle est fatiguée et aucune crainte ne l'oppresse plus. Elle sent qu'elle est une bête des nuits, la sœur de toutes celles, invisibles, qui peuplent le fond des fossés, les troncs creux et les branches, le dessous des rochers, l'épaisseur des herbes, tous les terriers, gîtes et abris fournis par la nature. A elle non plus cette nature ne refusera pas un sommeil profond d'où la peine sera bannie, un sommeil comme celui des biches et des écureuils où ne passent que des songes tachetés de soleil et de feuillages; un sommeil comme celui des arbres assoupis qui rêvent de vent et de pluie et d'ailes et de ramages. Et, sans plus hésiter, lasse, brisée, tranquille, se roulant étroitement dans sa cape et se servant d'Adolphe comme oreiller, elle se couche à une place choisie, sous un bel arbre bien plus grand, bien plus vieux, que tous ceux-là qu'elle a rencontrés dans sa course. Il étend comme un dais sa frondaison large : « Dors, mon enfant, dit la respiration de son feuillage ; dors ; je te protégerai. » Et Marinette sent qu'elle va dormir, moins malheureuse et rassurée. Elle n'a plus l'amour ; mais elle a toute la nuit, apaisante nourrice au lait de clair de lune ; elle n'a plus l'amour, mais elle a la protection de l'arbre, son ami ; elle a, sous la mousse et l'herbe, la force puissante de la

terre qui plus tard possédera son corps ainsi que nul amant ne le possédera jamais. Dans la pénombre moelleuse, sur le sol dur, Marinette s'est endormie, oubliant les chagrins humains, toute apaisée et ténébreuse comme le ciel et la forêt.

Elle s'éveille à l'aube avec de la rosée sur les cheveux et un petit frisson le long de son corps refroidi. Où donc est-elle? Où, la chambre de l'hôtel Impérial et Transparent et les voisins bruyants desquels elle souhaitait sauvagement la mort : « N'oubliez pas, Seigneur, ni ceux-là « d'à côté », ni ceux-ci « d'au-dessus. » Un pépiement d'oiseaux remplace les bavardages et le bruit des pas ; chansons encore faibles, menus cris de politesse matinale : « As-tu bien dormi, Marinette? as-tu bien dormi? »

— Très bien ; et j'ai dormi sous le grand sycomore...

Car dans l'air du matin il apparaît, géant, et paré par un précoce automne du rose délicat et rougissant des fleurs. Il semble habillé pour une fête ; sur la terre, ses feuilles tombées palmées, corallines et vernies forment un lit de brocart froissé par Marinette. A genoux, elle fait une bien petite toilette, une toilette de chat, toute autre lui étant impossible; elle passe son doigt mouillé sur ses sourcils et ses paupières, elle frotte le coin de ses yeux; se mouche dans un mouchoir, essuie son visage d'un autre linon et de sa houppette, et discipline ses cheveux. Alors, levant son miroir étroit pour s'y mieux contempler, elle y voit luire un cor d'argent qui, suspendu à une des plus basses branches, y balance sa fleur bizarre, tige enroulée, corolle béante.

Un cor d'argent !

Elle s'est lentement redressée, et, debout, constate qu'il lui suffit de lever le bras pour s'en emparer.

Le cor des légendes; le cor dangereux et magique. Y soufflera-t-elle l'appel de la gentille dame vers le monde enchanté?

Vous ne voulez pas qu'elle résiste à une tentation pareille. Elle a cueilli le cor d'argent :

— O vieil enchanteur, — dit-elle, — toi que je vais peut-être importuner par mon imprudent appel, recueille-moi, entends-moi ; je suis une petite vivante toute triste et qu'a déçue le plus cher humain ; je me confie à ta magie, et je suis, telle en un vieux conte, je suis en quête de Merlin !

Alors, elle applique sa bouche ronde à l'embouchure épanouie, et, comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie, elle sonne un air triomphant, un air qu'elle ne savait pas, en sons si puissants que tout son jeune corps tremble et qui, retentissant, semble se propager jusqu'au fond des temps pour y réveiller les morts, jusqu'au fond de l'aube pour y réveiller le soleil. Mais, lorsque à bout de souffle elle laisse, haletante, retomber le cor tout humide de son haleine, elle sent, ainsi qu'il fut dit maintes fois : « trembler le sol sous ses pieds ». Elle n'a que le temps d'entourer de ses bras une branche de sycomore et de grimper et de se hisser et de se trouver, effarée, assise à la fourche d'un rameau avec Adolphe à côté d'elle. Épouvantée, elle assiste à quelque chose de terrible. Une épaisse nuée fond sur la lande avec un frémissement qui ressemble à celui de millions de feuillages, cependant que du sol fendu, crevassé, torturé avec, en haut, des clameurs de tonnerre, en bas des cris souterrains d'enfantements géants, les arbres, les arbres, les arbres s'élancent pesamment du sol ou pleuvent sur la terre ; au fond des sillons démesurés, Marinette voit se tordre un enchevêtrement d'êtres énormes qui se délivrent dans le tourment : chênes et hêtres, sapins, mélèzes, platanes, ormes de mille années à la fois vénérables et renaissants, ils jaillissent monstrueusement de la terre aux entrailles déchirées. Tandis que les enfants du vent, peupliers et bouleaux, trembles, saules, érables, pins musicaux, charmes légers, tombent en frissonnant orage, en pluie bruissante et dorée sur le sol retrouvé où s'enfoncent leurs pieds errants. Marinette a fermé les yeux, croyant disparaître dans le cataclysme. Mais le sycomore, que rien n'atteint ni n'ébranle, l'abrite en lui comme un oiseau, et lorsqu'elle ose lever les paupières elle voit : elle voit, l'antique Briosque, la Brocéliande fabuleuse, immense, infinie, étendre tout autour d'elle le peuple revenu de ses arbres sacrés. Ils sont si vieux qu'ils n'ont pas attendu l'automne pour en reprendre les couleurs ; l'or, la rose, la pourpre, l'orange et l'incarnat les teintent, comme si d'avoir tant souffert pour renaître leur avait donné droit aux couleurs du sang. L'aurore aussi s'y est trempée. Tout est vermeil. Le soleil est né. Un concert d'oiseaux divers célèbre les nouveaux feuillages.

Et Marinette, éblouie, sent s'élever de son cœur, un chant qui s'achève en prière, vers ta splendeur et tes puissances, ô forêt, ô vieille forêt!

Elle ose descendre de l'arbre en se laissant glisser peureusement le long du tronc. A son extrême surprise, Adolphe descend de son côté sans lui demander permission ; elle le retrouve assis au pied du sycomore, bien vivant, l'œil vif, le nez chaud; il se gratte le flanc d'une patte dégourdie, regarde d'un air futé et farceur Marinette dont la stupéfaction semble le divertir beaucoup. Et, au moment où elle pensait se reposer encore dans la forêt magique, y rêver, en surprendre les voix et les secrets, pffft, voilà ce renard qui fuit, le voilà qui court, le voilà qui file, avec un petit mouvement de la queue qui veut sans doute signifier : « Qui m'aime me suive... »

— Adolphe, Adolphe, es-tu fou? As-tu perdu la tête au lieu de l'avoir retrouvée? Adolphe, fais attention ! N'abîme pas tes poils. N'oublie pas que tu vaux douze mille francs. Adolphe ! attends-moi un peu, je viens; j'arrive. Ah! dans ces fourrés, dans ces ajoncs, dans ces ronces, tu vas te déchirer, stupide animal... Quelle aventure, mon Dieu! Quelle aventure!

Et Marinette, se lançant à la poursuite de son renard ressuscité, court à travers la forêt, bondissante et fauve sous le couvert d'or empourpré. Les branches lui laissent le chemin libre ; les rayons dansent sur les sentiers ; parfois une feuille légère, déjà détachée, frôle son nez ou son épaule. O fleurs sauvages, en passant ; ô papillons, petite abeille ! Mais il ne s'agit pas de perdre la trace du renard agile. Courons, courons, courons, courons ! derrière ce farceur d'Adolphe tout aussi fuyard qu'un garçon.

XIII

Marinette ne rejoignit Adolphe qu'au bord d'un très grand lac tranquille. Au centre de ce lac, dans une île riante, un château sans aucun style et qui, à toute époque, avait dû être vieux, donc un château couleur de rose desséchée, se reflèchissait, stagnait, si sage, qu'il avait l'air purement aquatique ainsi que certains végétaux. Son image,

dans l'eau, moins vague que lui-même, semblait renvoyer à l'atmosphère miroitante, le reflet de son reflet. Marinette croyait également revoir cette apparence en sa mémoire. Demeure enchantée, elle te connaît ! Ne t'a-t-elle pas habitée ? Mais elle ne sait encore où, ni quand; et pour l'instant, essoufflée par sa course et par tant d'émotions bizarres, elle se laisse tomber sur l'herbe, le cœur battant, auprès d'Adolphe qui, assis, impérieusement impassible, a l'air d'attendre le passeur.

— Ouf ! — dit Marinette. — Misérable ! M'as-tu fait assez trotter ! Je n'en peux plus. Et je regrette tant de n'avoir pu, par ta faute, rester plus longuement dans la profondeur de la forêt. Avoir assisté à quelque chose d'aussi merveilleux, d'aussi invraisemblable et, à cause de toi, n'en pouvoir profiter, n'en pouvoir jouir ! Tu es odieux, quand tu vis. Je sais bien que cette forêt nous entoure ; que ce lac est un des étangs qui la constellent. Mais, quand même ; je n'aime pas me presser, et si tu recommences, Adolphe, eh bien ! tant pis, je te perds. Et tu seras bien attrapé de ne pas être rattrapé. Car si tu redeviens jamais fourrure où retrouveras-tu une femme qui soit autant que Marinette, aux petits soins pour son renard?

Adolphe baisse un museau poli qui approuve, et agite en manière d'excuse son panache blanc qui, tel celui de Henri IV, venait d'être un signe de ralliement. D'ailleurs son attention, comme celle de la dame, est vite occupée par l'apparition d'une barque qui, sans voile et sans rameurs, se dirige fort directement vers eux ; dès que cette barque est assez proche, Adolphe y saute et, ma foi, puisqu'il la guide, Marinette y saute aussi. Et les voilà qui naviguent de façon molle et agréable sur les eaux d'apparence immobiles et dont pourtant un courant secret les emporte vers l'autre rive. La femme et la bête débarquent et se dirigent vers le château. Personne. Personne. Personne. La torpeur d'un midi d'été seule pèse comme une présence. Marinette voudrait bien prendre un bain et déjeuner. On désire toujours la même chose ; qu'on sorte d'un laid chemin de fer ou bien d'une nacelle enchantée. Mais Adolphe, au lieu de l'inviter tout de suite à pénétrer dans la maison, la conduit d'abord voir les jardins. Les arbres y déro-

bent la vue de l'eau et le soleil avive le parfum des parterres. Oh, qu'est ceci? Mais le grand catalpa sous lequel elle jouait enfant ; ce sont les fleurs et les massifs, les fleurs que préférait grand'mère : héliotropes, résédas, belles de nuit, soleils, gaillardes, roses-trémières, amaranthes, qu'elle nommait « queues de renard », comme si elle avait pressenti le rôle d'un renard dans son destin ; rosiers jaunes, rosiers grimpants, et vous, si gentiment odorant, bouquet de la mariée; et vous, clématite et jasmin, qui entriez par les fenêtres ! Ah ! elle savait bien qu'elle avait connu ce manoir. Elle l'a habité jadis, au temps de la féerique enfance, à l'âge où elle changeait tous les jours comme par enchantement et devenait peu à peu, ô mystère, une femme. A l'âge où tout l'amour est contenu dans le cœur comme l'odeur dans une rose et où il se répand, généreux, ingénu, sur tout ce qui l'environne, grand parfum qui n'est pas encore un sentiment. Ici, elle vivait à l'âge où elle n'avait pas souffert et n'espérait que l'impossible, bercée de fables et de chansons, petite larve attendant ses ailes et ne pouvant par conséquent s'imaginer que des miracles. Jardin, jardin, charmant jardin de nourrice et de mère-grand ! Non loin de la bèche et de l'arrosoir et de la brouette, près du potager, au coin des citrouilles, ne va-t-elle pas retrouver la trace, dans l'allée un peu herbeuse, de leurs chers vieux pas incertains? O doux château d'adolescence, ses yeux se mouillent de vous revoir, et comme dans le lac, voilà que vous vous reflétez dans ses larmes. Est-ce vous pour de bon au moins et pour toujours? Mais Adolphe, joujou vivant, entraîne Marinette dans le vestibule et, de là, dans la salle à manger où un copieux repas est servi. Entre les volets d'un rouge pompéien, comme ceux d'autrefois, un rayon passe, s'élargit en harpe, vibre et danse, et dans ce rayon lumineux tourne une guêpe au vol lourd. Voilà bien les assiettes à fleurs bleues que l'on ne savait pas précieuses et que l'on cassait tous les jours ; et les jattes où les beaux fruits s'échafaudent et s'écroulent sur la nappe aux dessins anciens. Exquis pâtés de venaison, poissons froids, volailles en gelées, salades de toutes les couleurs, délicates pâtisseries, crème, pêches et abricots, lourdes grappes de raisin d'ambre, poires jaunes et muscats bleus, près du vin rutilant dans les

cristaux taillés : charmant déjeuner froid. Personne pour servir, sinon le doux passé qui sans bruit rôde autour de la table. Marinette, à cette table ronde, assise dans un majestueux fauteuil, écoute dans la chaleur le bourdonnement de la guêpe ; ce sont des rumeurs d'autrefois qui la bercent avec le vrombissement doré. Elle ne voit pas, qu'au coin de sa serviette dépliée, des lettres ornées brodent ce nom : Merlin. Elle ne voit pas qu'Adolphe assis en face d'elle, chose étrange, attaque de bon appétit le pâté de gibier. Elle n'a plus faim ; elle songe ; elle s'endort ; elle écoute d'anciennes choses. Elle ne sait plus qu'elle a vécu une autre vie, celle de la jeunesse et de l'ardeur, après son adolescence enfuie ; cette adolescente elle la redevient sans s'en douter. Remy n'existe plus. Remy est oublié. O délice, apaisement, candeur enfantine ! Son cœur est aussi transparent que ce verre de cristal vide en attente d'un vin versé ; et l'âme inocemment ouverte, fleur sur laquelle encore nul vol ne s'est posé, elle attend l'arrivée de son premier rêve, et l'ensorcellement de l'amour.

XIV

Elle se réveille aussi fraîche que si elle avait, sans vieillir, dormi cent ans. Non plus dans la salle à manger de son enfance, mais dans une chambre à coucher qui lui plaît mystérieusement ; les tentures d'un vert frais sièent à la jeunesse, le feu brille ; une lumière douce remplace la clarté du jour et on ne sait d'où elle vient. Les rideaux sont tirés sur les hautes fenêtres comme des arbres créés tout exprès pour la nuit. Marinette est étendue sur un lit de fourrure et de soie ; des coussins de brocart, de damas, de lampas, la soutiennent de tous côtés; Marinette n'a plus sa robe de voyage mais une longue robe aux modes d'on ne sait quand, d'on ne sait où, et elle se sent baignée, détendue et innocente comme après un complet baptême ; d'ailleurs, par une porte ouverte elle voit se creuser la baignoire encore embaumée ; sur une table de toilette s'alignent boîtes et flacons ; dans un grand bahut tout ouvert elle admire maintes belles futilités : robes de nuit

et de gala ; chemises fines et manteaux fourrés, pelissons, chaussures et coiffures.

Elle se lève pour aller se voir au miroir : jolie et bien coiffée, vraiment, oui, c'est elle. Sur la table, elle prend un à un, petits pots, coffrets et fioles; poudres, fards, crèmes odorantes, opiats inconnus, lotions sans doute magiques, parfums à la rose et au garingal, tout la séduit, tout l'émerveille. Mais qui donc la reçoit dans ce château charmant? Aucun bruit ; ni portes, ni pas, et elle qui aime tant le silence commence à le sentir peser. Adolphe a disparu. Les hôtes restent-ils invisibles et leur pouvoir n'est-il pas assez fort pour qu'elle puisse les connaître jamais? Et, avec un frisson vivant, elle se dit : « Serais-je chez des ombres? »

Mais, tiens, la porte s'ouvre... Et une table toute couverte de mets, arrive toute seule, et si bien élevée, qu'elle s'incline en entrant pour un salut, sans compromettre l'équilibre d'aucune porcelaine. Polie, Marinette à son tour fait une révérence. Si ce n'est la table, après tout, on peut bien saluer cet appétissant dîner. Y aura-t-il autre convive? Point. La porte se referme et voilà que la chambre change de couleur et devient d'un doux orangé qui s'apparie aux vins jaunes et aux fruits mûrs, à la vaisselle de vermeil, aux croûtes des gâteaux et des pains, aux plats caramélés, crémeux, ornementés, dressés.

Marinette, intriguée, prend son petit repas, après quoi, la porte s'ouvre derechef et la table s'en va, bien stylée, et non sans un nouveau salut.

— Bonsoir, — dit Marinette, — le dîner était parfait.

Car on ne saurait rester si longtemps, n'est-ce pas, sans prononcer une parole.

Maintenant, la chambre se fonce, d'un rouge velouté et fait songer à une fleur qui va se fermer pour la nuit, à moins qu'une pudeur prophétique déjà ne l'empourpre. En soupirant, Marinette se déshabille ; le lit aux coussins fastueux se trouve également transformé sous ses toiles fines, ses guipures et ses jours tirés ; et la femme de chambre invisible y a préparé, vigilante, deux oreillers bien doux, bien blancs. Marinette s'en étonne un peu; mais à quoi bon ? Tout peut changer encore.

La voilà prête à s'endormir dans sa longue robe nocturne d'un rose qui lui va très bien.

— Bonne nuit, bonne nuit, ma chère ; — fait-elle à son miroir qui, elle l'espère, l'aime un peu, étant tout seul et si intime avec elle. — Et beaux rêves, si l'on rêve ici.

Mais elle n'a pas le temps de s'étendre dans le grand lit. La fenêtre, d'un seul coup ouverte, le feu s'éteint et toute la lumière meurt dans un souffle. Du balcon tentant, que les fleurs enjambent, on contemple un jardin inconnu, une nuit constellée ; nuit de plein été, à la fois violette et bleue. Le clair de lune sert ce soir évidemment en d'autres lieux ; d'ailleurs, Marinette l'a oublié ; et puis qui sait? le temps peut-être a déjà tourné jusqu'à la saison prochaine. Étoiles. Étoiles sans nombre; brise tiède ; parfums si doux! Vite un manteau d'argent sur la chemise rose et contemplons la nuit, la sans pareille nuit, comme Marinette n'en a plus jamais senti en elle fondre l'ombre, depuis ses seize ans accomplis. Et sans doute y a-t-il dans le cœur de toute femme, même la plus espiègle, un opéra qui sommeille, car voilà Marinette, l'âme toute en romance, amoureuse de la nuit d'été, en attendant mieux, et les bras tendus vers le duo.

Sombres odeurs, ravissantes ténèbres, nuit sournoise où guette le désir! Astres fervents, palpitez tous pour Marinette, car son cœur multiplié vous dédie ses battements et, comme s'il ouvrait ses ailes, il voudrait monter jusqu'à vous.

Suave nuit! Jamais, jamais, quand on n'a plus seize ans, la nuit n'est aussi belle. Seuls les jeunes cœurs et les jeunes fleurs connaissent, goûtent, boivent la nuit ; l'ombre leur verse tous ses baumes, tous ses espoirs, tous ses mystères... et il n'en reste plus pour personne. En retour, que de flamme et d'amour rend à ces nuits la jeunesse enivrée. Que de tendres élans vers les bonheurs invisibles, les promesses obscures et scintillantes, les joies qui ne sont déjà que des songes, les véhémences encore au repos, les passions qui paraissent lointaines autant que ces cieux étoilés, alors que l'on se meurt de ne pas les atteindre. Que de baisers errant et qui seraient veloutés et frais comme les parfums « dans le noir ». Que de douces mains tendues vers ton essor nocturne : ne te poseras-tu pas, Amour?

Marinette, au balcon, se penche. Elle pleure. Elle pleure le désir qu'elle sent venir et qui bientôt ne sera plus qu'un

plaisir passé. Mais elle ne le sait pas ; ou du moins elle ne le sait plus ; elle ignore que l'attente est déjà lourde de futurs regrets. Elle pleure parce que la nuit est trop vaste, trop profonde et trop odorante pour elle seule ; elle voudrait sortir de ce château, errer dans ce jardin, écraser sur sa bouche des fleurs humides et, tout contre son corps, presser un jeune arbre inconnu.

Un air de luth, là-bas, frémit.

Il frémit, s'éteint, se ranime et se renforce... Marinette a l'oreille au guet. Car un luth ne chante pas tout seul. Pourtant dans cet endroit magique, tout se peut. Eh bien ! si ce luth chantait tout seul ou si, idée saugrenue, il résonnait ainsi entre les pattes d'Adolphe, ce serait une déception beaucoup plus qu'un étonnement

La chanson se hausse et grandit, s'étend, se rapproche, avance ; elle est là, tout près, dans le jasmin qui sent trop bon et qui grimpe par la fenêtre... Il n'y a pas que lui. Une légère échelle est lancée et Marinette s'étonne parce que le luth se tait ; les cordes de ces échelons tremblants ne sont donc pas vibrantes aussi comme celles de l'instrument qui, un bref nstant, de sa voix grêle a rempli l'ombre? Mais, sur cette corde tressée, qui va monter, qui va venir? Marinette tout à coup se sent atteinte d'une terreur enfantine. Et elle a beau être invitée dans un château bizarre où elle ne voit personne et où rien ne lui appartient, son cœur est tout apeuré à la subite idée, que voilà peut-être un voleur, un voleur, un voleur !

Elle rentre précipitamment dans la chambre, qui résignée sans doute à l'événement proche, ne rougit plus, mais a pris la couleur de la nuit, toute bleuâtre et violette. Marinette. met les mains sur ses yeux. Que va-t-il arriver? Qui grimpe là ténébreusement, en écrasant le jasmin et en effeuillant les roses? Oh ! *Il* a sauté sur le balcon. *Il* est entré dans la chambre. *Il* a pris Marinette dans ses bras. *Il* n'a pas prononcé une parole et la jeune femme n'a pas résisté. La nuit s'est faite chair : la nuit s'est faite homme. Les yeux toujours clos, mais les mains appuyées aux épaules de l'étranger, Marinette, non pour le repousser, mais bien pour sentir s'il n'est pas un rêve, Marinette entr'ouvre sa bouche rouge et ronde et reçoit, sagement, longuement, puis passionnément et violem-

ment le baiser le plus profond et le plus délicieux, le plus enivrant, le plus romanesque. Elle le subit, elle l'accepte ; elle le partage ; elle le rend ; elle le provoque et le prolonge. Et ses beaux yeux sont toujours clos et son corps souple, peu à peu, accepte la forme et le contour de l'autre corps qui l'attire, la retient, la presse. Couple étroitement enlacé, ils commencent à fléchir sous le baiser furieux, car ils sont encore là, debout dans l'ombre...

Hélas ! Hélas ! L'auriez-vous cru ?

Ainsi font maintes amoureuses...

XV

Ah! madame ! Ce Merlin...

Certes, vous vous attendez, je le vois bien, à ce qu'il soit peu ordinaire. Eh bien ! C'est vrai. Il est étonnant. Il possède toutes les qualités : force et douceur, patience et violence, infatigabilité et tendresse, véhémence et pourtant aussi un côté berceur... enfin les vertus les plus rares que nous n'avons connues à un égal degré que chez un « moins que rien » que l'on nommait Remy.

Mais ne prononçons pas ce nom, car Marinette, du fond de son lit et de sa volupté, a fini par ouvrir les yeux. Mais en vain ; nulle lueur dans la nuit tendre. L'homme mystérieux qui la presse dans ses bras et la comble d'amour, elle n'a pas vu son visage. Cela ne lui manque pas beaucoup, et elle ne s'étonne encore de rien. Elle se livre à lui comme le sommeil la donne au songe, sans en éprouver plus d'effroi, plus d'appréhension, ou plus de remords. Et pourtant quoi de plus terrible que le sommeil et que le songe? Cet amant inconnu l'épouse aussi totalement, dans son corps et dans sa pensée, après avoir, toujours comme eux, aboli toute souvenance. Il semble aussi naturel à Marinette d'être par lui profondément ou subtilement caressée, que par le soleil, ou par l'eau, la fraîcheur, la chaleur, le vent. Ce plaisir, que muet et sombre, il verse dans ce corps féminin, innocent et couché, ce plaisir doit-il être ressenti plus coupablement que la joie des prairies sous l'orage, ou que le frémissement résigné des faiblesses végétales sous la puissance de l'ouragan? Une grande force, à la

fois naturelle et enchantée, s'est emparée de Marinette imprudente. Il faut bien qu'elle la subisse. Et c'est ce qu'elle fait; très honnêtement.

Force du désir ! O songe, ô magie, merveilleux oubli de tout ce qui n'est pas toi... Mais n'avons-nous pas, déjà plus haut, lu les mêmes mots au commencement d'un petit chapitre? Ah! quel radoteur que l'amour !

Nul déduit ne fut plus fervent ; les vrais amoureux aiment l'ombre. Marinette avait toutes les grâces, même dans l'obscurité, et en plus, des hardiesses. C'est pourquoi elle se crut autorisée, en se réveillant après un de ces doux sommeils qui ne peuvent manquer de couper les « nuits d'amour », à parler enfin, et à dire de sa voix gamine et tendre :

— N'est-il pas temps que l'on fasse les présentations? Je m'appelle Marinette.

Et comme l'autre se taisait toujours, elle l'encouragea :

— Et vous? N'êtes-vous pas Merlin? Enchanteur, mais pas vieil?

— Oui. Je suis Merlin, Marinette, et il y a bien longtemps que je pense à toi.

Il a une bonne voix, ce Merlin. Et à cette voix nouvelle Marinette a tressailli.

— Vous me connaissez?

— Très bien. Ne m'as-tu pas maintes fois évoqué au cours de tes lectures, de tes promenades, de tes fantaisies? Ce que l'on évoque fortement finit toujours par nous apparaître et souvent par nous posséder.

— Me trouves-tu jolie?

— Charmante en réalité ; ce mot « réalité » est magique pour moi... Vraie comme une femme. Chatte comme une fée...

— Et toi? comment es-tu?

— Petite fille, il ne faut pas le savoir encore

— Et pourquoi donc? as-tu l'air si vieux? alors dans quelque temps ce ne sera que pire.

— Les magiciens, ô simple femme, sont soumis à de bizarres lois. Il faut que tu m'aimes pendant sept nuits sans jamais voir mon visage.

— C'est bien long! Car, voyez-vous, j'aime aussi ce que ma nourrice appelait le cher péché des yeux.

— Sans voir mon visage, ô Marinette, et sans prononcer certaines paroles.

— Lesquelles?

— Mais je ne dois pas te les dire, ô curieuse. Pendant une semaine, petite Marinette, tu n'auras ma visite que la nuit et tu passeras seule tes journées, mais si, après ce temps d'épreuve, qui m'est imposé...

— Par qui? pourquoi? comment?

— Tais-toi, tais-toi ! Ne me fais jamais de questions.

— Jamais? Mais alors à quoi bon tenir un magicien dans ses bras. Ce n'est pas la peine d'avoir quitté les ennuis du monde. Quoi ! toujours des épreuves, des attentes, des complications, des conditions, et des réticences !

— Chut! chut! chut ! Ne te fâche pas ! Sois-moi douce. Pendant sept jours, sept jours si vite passés ! Et après, tout à ton aise, tu pourras me voir, m'interroger, m'accompagner, me suivre...

— Au pays des contes?

— J'en ai un peu assez; si tu veux, nous retournerons dans la vie, mais nous en ferons une vie enchantée. Tu me fais déjà trop parler. O Marinette, promets-moi que tu vas me tenir parole et que tu ne me demanderas rien.

— Non rien ; seulement quelques petites choses.

— Tu m'épouvantes.

— Seulement la couleur de tes yeux?

— Comment les aimes-tu?

Je ne sais quoi passa dans la mémoire de Marinette, onde vague et pareille à un remous dans l'eau.

— Bleus, — dit-elle, — des yeux de beau temps.

Elle passa ses doigts dans la chevelure masculine.

— Tes cheveux sont bruns. Ta peau est ambrée. Tes lèvres sont un peu gourmandes; ton nez est impérieux et ton menton bénévole, avec une rondeur d'enfant.

Elle se blottit contre lui, soudain silencieuse et triste.

— J'avais tant de choses à te demander, Merlin l'enchanteur. Si j'attends une semaine, je vais les oublier.

Mais comme elle parlait trop, le prudent Merlin ferma sa petite bouche bavarde, ainsi que l'on a toujours fermé la bouche des femmes, enchanteurs et simples mortels, depuis

que le monde est monde, avec des baisers savants et longs.

Et, sous ce baiser, Marinette pensait, pensait; elle n'avait jamais tant pensé de sa vie. Que pouvaient bien vouloir dire tous ces mystères? Eh quoi! sept jours de solitude! Déjeuner et dîner tout le temps seule! Ne voir changer que les décors! Le pays des rêves serait-il aussi décevant que le pays du vrai? Et, dans ce pays du vrai, qui donc a-t-elle connu déjà, qui lui expliquait d'ennuyeuses choses? Un homme... Un vilain homme ingrat dont elle a oublié le nom...

Mais Merlin, sentant quelque danger, rassemblait tous ses sortilèges, un peu affaiblis par les siècles; et cessant de parler un pauvre langage, il reprit silencieusement son beau rôle de nuit d'été.

XVI

Marinette passa sa deuxième journée dans un malaise singulier. A son réveil, de nouveau seule dans sa chambre, alors rose comme l'aurore, son chocolat et ses tartines lui descendirent, du ciel de lit, sur le nez, dans un plateau invisiblement suspendu. Par la fenêtre ouverte, elle vit un matin de fin mars, des arbres en bourgeons; dans la terre noire et remuée des plates-bandes, dans les herbes neuves d'un gazon si ras qu'il faisait songer à un petit agneau vert, des fleurs droites et régulièrement plantées semblaient peintes; les nuages, le ciel et le fond du paysage lui parurent minutieux comme les miniatures des vieux missels; c'était un mois de mars chaussé à la poulaine qui se promenait ce matin-là et, de la pointe enluminée de son soulier fin comme pinceau, coloriait toutes les choses. Marinette s'ennuya. Toilettes, bains, parfums, fards, costumes variés. Déjeuner succulent dans une petite pièce en forme de tulipe : d'un rose strié comme la corolle, au vitrail bleu comme son cœur. Rien ne parvint à la distraire; elle essaya bien de sortir du château, mais toutes les portes restaient sévèrement closes, et sans doute jusqu'au septième jour n'avait-elle pas non plus le droit de se promener.

— Ma parole, — soupira-t-elle, — c'est pire que pour se

faire armer chevalier... Et pourquoi agit-il ainsi Merlin? Pourquoi m'impose-t-il cette épreuve? Qu'y aura-t-il au bout de tout cela? Déjà, parmi ces prestiges, je trouve tout banal, et je sens en moi le regret d'un souvenir dont je ne précise pas la douleur. Je suis dorénavant sans souffrance et sans rêve, puisque j'habite dans l'illusion ; eh bien, je ne m'amuse pas beaucoup. Merlin veut-il par là m'obliger à désirer plus fort et la nuit et lui-même? La nuit passée fut évidemment charmante. Mais en vivre encore six, ainsi, avant de pouvoir dire tout ce qui me passe par la tête, avant de me sentir libre d'aller où bon me semble et d'agir à ma guise, six nuits, c'est éternel ! Eh ! oui, le décor change, ma chambre à présent bleuit comme la jacinthe et les soirs d'avant printemps, et le pays n'apparaît jamais pareil, et la saison non plus. Mais, avant tout, je suis curieuse des êtres et de leurs cœurs et de leur esprit et de leurs aventures. Avoir pu arriver chez Merlin, chose inouïe, après une course insensée ; après avoir failli périr dans la renaissance de la forêt, avoir perdu Adolphe, avoir revu la maison de ma jeunesse, retrouvé ma plus belle nuit d'été, puis, cette nuit, l'avoir passée dans les bras de l'enchanteur lui-même et ne pas pouvoir lui parler ! Ne rien savoir ; ne rien oser ; ne rien lui demander avant six jours ! C'est à en perdre la langue ! Vivre ici, solitairement, dans l'attente, la résignation, l'obéissance ! Toujours, toutours, où que l'on aille, se résoudre aux concessions et aux mortifications ! A quoi bon vivre chez les fées? Je me sens cloîtrée plus que nonnain. Si au moins la nuit venait vite...

Pour se distraire elle essaya maintes coiffures et maintes robes ; et enfin elle gémit tant, de curiosité insatisfaite et de révolte contre les lois du moment, que Merlin s'en émut du fond du mystère où il se devait tenir. Et il lui envoya pour son goûter une table ronde couverte de pâtisseries, vins sucrés, sorbets et confitures, et apportée cette fois par une viole et une mandore, lesquelles pourvues de fort jolies jambes et de petites mains dont l'une tenait un archet, se mirent à danser un pas tout en se frottant et pinçant sans pudeur l'estomac et le ventre, de sorte que leur danse se trouvait mélodieusement soutenue et accompagnée par de ravissantes petites musiques.

Marinette s'en divertit un bon moment mais bientôt trouva

cette bizarrerie plus fastidieuse qu'agréable. Aussitôt, la viole et la mandore disparurent, emportant la table du goûter, avec une discrétion et une compréhension que devraient toujours posséder des visiteurs ordinaires.

Et que faire jusqu'à la nuit?

Écrire ses mémoires? Mais les souvenirs de Marinette étaient en grande partie abolis... Et puis il n'y avait là ni encre ni papier. Évidemment Merlin craignait les indiscrétions. Un grand coussin rond de velours noir, aux glands verts, sans se donner aucune peine, devint un très beau chat à queue de chrysoprase ; d'une patte experte il se mit à feuilleter un autre coussin, oblong et plat, qui, sous sa reliure d'arabesques, cachait de très belles images. Puis il s'en alla, vexé de ne pas avoir réussi à amuser la dame ; il rouvrit la porte indiscrètement et lui lança une balle représentant la tête d'un causeur illustre, qui ne fit pas meilleur effet. La bouilloire, à son tour, au coin du feu, se mit à radoter une histoire sans aucun intérêt. Les chinois d'or d'un meuble noir, en vain s'animèrent et jouèrent la comédie ; le faune et la nymphe d'un groupe galant s'aimèrent ainsi qu'au fond des bois. Les fleurs du tapis vécurent, s'épanouirent, devinrent des bouquets, puis des oiseaux multicolores, volant, pépiant; puis s'effeuillèrent. Alors, comme Marinette s'ennuyait toujours, une vieille pie arriva, coiffée d'un bonnet et les yeux brillant sous des bésicles ; la vieille pie se percha sur un métier qui attendait dans le coin de la chambre et, perforant la fine toile tendue d'une multitude de coups de bec, elle donna à Marinette une excellente leçon de cet art de la broderie qui consiste à consteller de trous une belle étoffe intacte et ensuite à se faire pardonner ce désastre, en l'agrémentant et enjolivant tant bien que mal ; art essentiellement féminin qui commence par détruire.

Et ainsi le temps passa, à peu près comme chez les hommes.

Puis ce fut le dîner, seule encore, mais dans une salle à manger qui semblait tendue et en vérité était abritée par des verdures vivantes. Des branches ombrageaient la table et, dans l'assiette de Marinette, il tombait du fond des feuillages de tapisserie un oiseau rôti, une aile de faisan, un œuf frais pondu ; des feuilles inconnues pleuvaient dans le saladier et

y devenaient salade bien et dûment vinaigrée ; et au dessert on n'avait qu'à tendre la main pour y recevoir, mûr à point, un beau fruit, de n'importe quel climat. Un écureuil invisible cassait galamment, de là-haut, noix, amandes et noisettes et les précipitait ensuite tout épluchées dans un bol d'argent. Marinette trouva pour commencer ce repas assez comique; mais bientôt elle déclara à toutes ces choses saugrenues :

— J'aimerais mieux dîner tranquille...

Et enfin la voilà de retour dans sa chambre ; sa chambre blanche et verte ainsi qu'une touffe de muguets. Toilette de nuit, lumières soufflées... C'est déjà bien moins émouvant qu'hier. Elle sait que Merlin va venir et elle lui en veut de s'être fait tout le jour attendre.

— Hommes ou magiciens, pense-t-elle, si pour les femmes, en amour, vous ne pouvez pas l'impossible, eh bien ! résignez-vous à n'être ni aimés ni amoureux. Oser dire à la bien-aimée : il faut attendre... dans quelques jours... je ne peux rien te dire... cela ne se peut; ce sont phrases de piètre sire et qui ne méritent pas bien longtemps de retenir notre attention. Mais les jours d'ici seraient-ils longs comme des siècles et, en me demandant de patienter une semaine, Merlin veut-il s'assurer que je le supporterais au moins ce temps ?

Fenêtre sur la nuit. Oui, la longue journée t'a menée ce soir, Marinette, jusqu'en mai. Le rossignol chante dans un jeune amandier ; l'odeur des acacias et des syringas sirupeux enivre l'ombre printanière; tout est si jeune, si frais, si intact encore dans la nature que parmi tous ces parfums qui se mélangent on sent que la plupart d'entre eux sont exhalés par de blanches floraisons Les étoiles aussi sont blanches et le rossignol chante si bien que l'on se passerait volontiers d'un autre enchanteur. Les trois premières notes de ce chant, si hautes, si perçantes, si pures, vont peut-être déchirer en Marinette le voile qui lui dérobe sa vie passée? Mais non. Et, en les écoutant, elle souffre encore de ce je ne sais quoi d'inconsolé qui, goutte à goutte, pleure au plus profond des femmes, qu'elles souffrent de leurs douleurs, ou qu'elles les aient oubliées, ou qu'elles les pressentent, futures, ou bien qu'elles se croient même heureuses.

Mais, avec l'approche de Merlin, de nouveau s'avive la magie, et c'est d'un cœur troublé que Marinette attend.

Amants ! si vous aimez, ne laissez jamais longtemps sans vous la belle ondoyante ! Arriver au bon moment, voilà le secret du sorcier. L'absence trouble les mirages; l'envoûtement ne sait que tuer; et je crois la fameuse théorie de M. Stendhal sur la « cristallisation » plus exacte pour les hommes, que judicieuse pour les femmes.

Merlin ayant réussi la veille au soir son petit effet à la don Juan, entre aujourd'hui tout bonnement par la porte. Sans bruit, dans le noir, il s'approche, surprend sa mie à son balcon écoutant le rossignol et humant le printemps de toutes ses narines. Il la prend par la taille, et lui donne un baiser sur la nuque, comme un homme en retard qui veut par une surprise aimable faire oublier l'impatience qu'il causa.

— Marinette ! ô Marinette ! Qu'as-tu fait toute la journée? As-tu été bien sage? Combien le temps m'a paru long sans toi.

— Et à moi, — dit-elle, — plus encore...

Il l'emporte au fond de la chambre obscure ; il la tient dans ses bras comme une petite fille ; elle se suspend à son cou.

— Je m'ennuie, vieux Merlin, dans ta prison changeante ; jamais je n'y passerai ainsi six jours. Merlin, si dans la journée je ne peux pas te voir, toi, eh bien ! je veux voir du monde !

— Tu veux voir du monde ! — Et Merlin consterné enfouit son visage dans les oreillers du doux lit d'amour. — Êtes-vous donc toutes les mêmes ! Est-il impossible à une femme de ne vivre pendant une semaine que pour son amant, dans le souvenir, l'espoir, le rêve, l'attente et la joie de son amour?

— Mais non; si son ami est là.

— Et s'il n'est pas là?

— S'il n'est pas là? Eh bien, je te le dis, elle s'excède; elle se sent le désir d'autres choses, et même d'autres gens. Elle se dit : cet amant est après tout peu gentil de ne pas me tenir compagnie ; peu malin de ne pas chercher à me distraire ; cet amour est en vérité bien petit, puisqu'il ne suffit pas à dissiper la solitude ; ses enchantements sont bien mesquins, bien imparfaits, bien éventés...

— Oh ! Marinette, que tu es cruelle. Je t'en supplie, attends encore cinq nuits ; et je ne te quitterai plus si tu le désires et par ta confiance et ton obéissance tu m'auras rendu toute ma force première, tu m'auras...

Il se tait brusquement, et Marinette, avide et curieuse, se mord la langue avec déception.

— Ne me fais pas parler, — dit-il, — tu ne sais à quoi tu m'exposes.

Et Marinette se rit dans l'ombre, car elle a en horreur les hommes pondérés.

— O Merlin, — ne peut-elle s'empêcher de dire, — je suis venue vers toi parce que, justement, tu me séduisis par ta générosité, ta passion, ton imprudence...

— Chut ! chut ! Tais-toi, tais-toi ! Je fus ainsi à un fatal tournant de mon histoire. Ne prononce plus un mot à ce sujet. Je suis dorénavant forcé à beaucoup de circonspection.

— Pouah ! — fait-elle.

— Chérie ! chérie ! chérie ! Tais-toi ; tais-toi ! La nuit est divine. Fais silence pour que nous puissions encore entendre ce charmant petit rossignol. Tais-toi, tais-toi, bien-aimée, si tu veux mériter le parfait bonheur.

— Mériter... — ô têtue, ne te tairas-tu jamais ? — Mériter ! Verbe horrible ! Ce qu'il est doux de posséder, vois-tu, on ne l'a pas mérité, jamais. Et, quant au bonheur, il ne nous paraît précieux que par son injustice.

— Je te promets de te montrer demain une fête ; tous les héros que tu aimes seront là sous tes fenêtres et tu pourras te divertir à les voir goûter et danser. Seulement tu ne pourras pas leur parler... Cela t'amusera ?

— Oh oui ! Et verrai-je aussi Viviane?... Où donc est-elle en ce temps-ci?

La voix de Merlin s'étrangle et se voile.

— Ce sujet, ce sujet, Marinette, je me vois forcé de te l'interdire ab so lu ment. Comprends-tu ? Ab so lu ment.

— Tu passes sans doute auprès d'elle, tout ce long jour pendant lequel je me morfonds sans toi.

— Détrompe-toi. Nous nous voyons très peu. Ne sois pas jalouse. Si tu savais combien il n'y a pas de quoi ! Et puis tais-toi, enfant chérie. Donne-moi ta bouche et tais-toi.

Et sans doute eut-il recours à des procédés puissamment magiques, car Marinette n'en dit pas plus long cette nuit-là, et consentit encore à s'anéantir et disparaître dans l'oublieux néant des noires voluptés.

XVII

Au réveil, Marinette se dit : « Plus que cinq jours. » Elle compta et recompta sur ses doigts futés et, pour finir, en mit un dans sa bouche et prit un air très sage.

— Merlin, — dit-elle tout haut, car n'entendre aucune voix devient vraiment trop triste, — Merlin n'a plus aucune imagination. Il est temps que, ainsi que jadis à Viviane, il me passe tous ses secrets dont je ferai un usage fantaisiste, pratique et excellent. En dehors de l'amour, sa platitude est déplorable. Qu'a-t-il trouvé pour m'amuser? De malheureuses petites farces pour livres d'étrennes, sans aucun sel, sans aucun intérêt. Quelques siècles plus tôt il eut peut-être du talent Mais à présent je le juge sénile et enfantin, et quant à sa conversation elle se réduit à peu de phrases. : « Tais-toi, tais-toi, ma douce amie ! Chut ! chut ! Tais-toi ; ce sujet est interdit ! Attends cinq jours. Sois patiente... » Pas variés, les virelais... Et puis qui m'assure de sa beauté et de sa jeunesse? Il est vrai, — et Marinette ne pouvant rougir se passa sur les joues une houppe rosée, — il est vrai que je connais sa force et qu'il sent aussi bon que la forêt du matin... Oubliera-t-il la fête qu'il m'a promise?

Mais Merlin n'eut garde de l'oublier; il devinait sans doute en Marinette une parente des plus redoutables fées : aux désirs hardis, à l'imagination sorcière et dont la féminité puissante sait se rire du pauvre mâle, même lorsqu'il se pare du titre d'enchanteur.

Accoudée au balcon elle vit ce qu'elle avait souhaité voir. Dans un verger en floraison, tout en petits arbres blancs et roses, se détachant sur un ciel bleu, du bleu naïf des paradis, sur une herbe bien verte et bien émaillée par de simplettes et minuscules corolles, elle vit les rois, les chevaliers et les barons, les reines, les dames, les pucelles, dans leurs vêtements épanouis, de teintes si vives et si diverses qu'ils formaient de changeants parterres, aux groupes chatoyants, aux nuances tour à tour séparées ou appariées, et qu'ils avaient tout l'air d'être les hautes fleurs de ce paysage menu. Ils dansaient et chantaient en même temps, ces « caroles » déjà ordonnées par

Merlin, jadis pour Viviane. Et Marinette crut reconnaître tous les chevaliers et leurs gentilles mies. Étaient là Uter Pendragon et la reine Ygierne, et leur fils le roi Artus; le duc de Tintagel regardait Ygierne, qui fut son épouse, avec indulgence et sérénité; le bon roi Artus contemplait avec attendrissement sa femme, la reine Genièvre et Lancelot du Lac se baiser sur la bouche ainsi qu'ils sont forcés de le faire depuis des siècles, dès qu'ils vont dans le monde. On ne voyait ni vieux ni laids; toutes ces ombres paraissaient demeurer à l'état accompli des perfections mortelles; et sans doute une gloire égale et sans fin abolissait-elle en ce milieu légendaire les ressentiments humains. Il y avait Gauvain, Sagremor, Gabeliand, Léodagan de Carmelide, Dodivaux le Sauvage, et le Bel Inconnu, Mordret et Aguisel, Escaus de Cambenic, et le roi d'Orcanie et Urien de Gorre et Clarion et Belinan de Sorgalles accompagné de la belle Aiglante et le beau Guyomar cajolant sa Morgain; et Agravadain, dont la fille, si jolie, amoureuse et printanière, faisait reverdir tous les cœurs. Marinette reconnut Keu, le sénéchal ridicule, qui exécutait maints pas gauches et fous, et donnait dans la quintaine de grands maladroits coups de lance; elle vit le charmant Galaor, Méliadus le noir près de Gracien le blond; Agravain, Gaheriet et Yvonet « l'avoutre », les rois Ban et Bohor et Pharien de Benoyc... J'en passe et des plus beaux : les uns tout revêtus de brocarts chatoyants, les autres de brillantes armures; pour s'amuser, après les danses ils, joutaient et « behourdaient » les beaux damoiseaux, et moult joueurs de théorbe et de luth, assis au pied des petits arbres, chantaient des refrains guerriers ou galants, parmi lesquels, bien souvent, celui-ci revenait, plaintif comme un rappel de la vie vraie :

Voirement commence amor
En joie, et finist en dolor.

Mais aucun de ces personnages ne semblait attacher nul sens à ce mélancolique avis.

Ah ! que Marinette aurait donc voulu pouvoir se mêler à ces jeux ! Qu'ils étaient beaux ces jeunes hommes et majestueux ces rois, et altières ou joyeuses leurs belles amies ! Elle se sentait tout aussi belle, et, grâce aux coffres de Merlin, tout

aussi bien vêtue. Ah ! comme les petits varlets passaient de larges hanaps qui paraissaient remplis de boissons sans pareilles... Marinette n'y tient plus ; elle a besoin qu'une main galante lui offre à boire. Elle se penche un peu plus et dit d'une voix timide, mais qui lui paraît tout à coup, après les sons de ces voix d'ombre, si perçante, si violente, si vibrante, une voix enfin de femme en force et en jeunesse :

— Galaor, est-ce que je pourrais boire aussi?

Galaor, qui passait sous la fenêtre, leva la tête et la regarda :

— Elle vit ! — s'écria-t-il. — Voyez ! Elle est vivante !

Et dans une effroyable ruée, une bousculade, une folie, tous les rois, chevaliers, barons, varlets, chanteurs, abandonnant les dames de jadis, se jetèrent avec une même et démente convoitise à l'assaut de ce balcon où souriait une créature encore humaine. Marinette épouvantée se réfugia dans sa chambre. Et quand elle osa remettre le nez à la fenêtre tout et tous avaient disparu.

Le soir elle remercia Merlin de lui avoir offert un si charmant spectacle, hélas ! trop vite fini. Mais Merlin la gronda. Elle n'avait pas tenu ses promesses. Elle avait parlé. Elle aurait pu faire arriver des cataclysmes.

— C'est donc bien dangereux, la féerie?

— Ah! Marinette! tu ne te fais qu'une faible idée de toutes les responsabilités qui incombent à un enchanteur digne de ce nom !

— Où diable, songea Marinette, ai-je entendu déjà quelque chose d'à peu près pareil...

Mais elle dit :

— On n'est donc plus jaloux quand on est immortel? Artus semblait heureux de voir s'aimer Lancelot et Genièvre.

— On n'est plus jaloux ; on a l'air de s'aimer, mais on ne connaît plus l'amour ; on a l'air de vivre et on ne vit plus. Il n'y a rien de vrai que ce qui change et passe...

Et la voix du pauvre devin s'emplissait d'une séculaire mélancolie.

— Et Viviane? Elle n'est donc pas venue aujourd'hui?

— Viviane voyage.

— Et tu en profites pour la tromper avec moi ! Mais c'est

très mal. C'est déloyal, fourbe, horrible! Après tout ce qu'elle a fait pour toi...

— Comment! tout ce... Mais tais-toi; tais-toi donc, douce amie! Sujet défendu. Chut! chut! chut! Ah! tais-toi.

— Eh bien! pourquoi ne me fais-tu pas taire si tu es un enchanteur digne de ce nom? Pourquoi ne m'ensorcelles-tu pas de façon à ce que je ne pense plus à te questionner?

— Hélas! je ne le puis. Nul dans l'univers, dieu, diable ou magicien n'a trouvé le moyen d'imposer vraiment silence à une femme.

— Hé! hé! Assez flatteur.

— L'emploi de certains maléfices m'est interdit... Et d'ailleurs, les femmes, — dit Merlin respectueux, — les femmes les plus ignorantes sont aussi retorses que les mages. On ne le sait pas assez dans le monde où tu vis.

Et Merlin semblait avoir peur.

Le lendemain, quatrième jour, fut un jour de neige. Tout se fit blanc; ciel bas, sol ouaté; les arbres au fusain achevèrent un charmant paysage à la gouache au fond duquel des patineurs fantômes traçaient sur la glace des signes étranges et faisaient des gestes d'exilés. La chambre en velours pâle et en laque sombre se réchauffa sous les toisons également blanches et noires; et les feux immenses de nouveau brillèrent dans les âtres; auprès d'eux, Marinette, assise « à cropetons », y rechercha et y évoqua, bien qu'elle fût au pays des enchantements, encore bien d'autres féeries.

Elle eut permission de visiter un étage de cette maison vide. Dans une enfilade de pièces et de salles toutes pleines de costumes, de ceintures de chasteté et d'armures, — ah! que d'armures! — elle salua au passage les illustres épées : Marmiadoise et Escalibur; elle vit des cornes de licornes, et des chaussures mystérieuses, et des instruments de musique en des chambres de tous les styles et de tous les temps, car Merlin n'en était pas resté aux anciens âges. Puis elle parvint dans une petite bibliothèque ronde. Les livres en tapissaient de leurs reliures fauves les rayons circulaires. Reliures, boiseries, cuirs des fauteuils, bois mordoré des tables, tout avait un ton desséché, assez apaisant, et on se pouvait croire au centre d'une nèfle ou de l'automnale cervelle d'un savant bibliophile.

Marinette se promena, grimpa à l'échelle pour lire les titres du plus haut rayon; ouvrit quelques incunables, in-folio et manuscrits, et conclut que toute cette bibliothèque était entièrement consacrée à Merlin ; poèmes, proses et romans sur Merlin où dans lesquels on le citait ou parlait de lui ; copies ou originaux de manuscrits célèbres ; enfin ouvrages, même assez récents, que les auteurs dits modernes, avaient consacrés à leur tour à ces anciens auteurs, à leurs rimes et à leurs vieux livres. La Vita Merlini de Gauffrey de Monmouth et le Perceval de Chrétien de Troyes; et, de Robert de Boron; Merlin, roman du Saint-Graal, Joseph d'Arimathie. Elle vit en passant l'Évangile de Nicodème; je ne sais plus quoi d'Hildebert de Lavardin, les Prophéties de Merlin et Guiron le Courtois et le Lancelot, et le roman de la Charrette et le Renart (ici elle eut une larme en souvenir d'Adolphe); la Mort Arthur, la Queste du Graal, toutes sortes de versions anglaises, allemandes, italiennes : Tavola Ritonda et autres; enfin, à côté de cet ouvrage espagnol qui contient la traduction de deux chapitres du Conte du Brait, El Baladro del Sabio Merlin sus profecias, elle vit le manuscrit français, taché, déchiré, précieux, sur un parchemin maculé qui semblait couvert de feuilles mortes. Le Conte du Brait, par maître Hélie ! Qui donc, il y a au moins mille ans, lui a révélé que la version française du Brait n'existait plus? Eh bien ! ce précieux manuscrit, tout bonnement, Merlin l'avait confisqué, ne se souciant peut-être pas que l'on connût dans l'univers toute la vérité sur son « enserrement » ; sur son « entombement », depuis lequel, emprisonné par les sortilèges de Viviane, il avait certes bien perdu de ses merveilleuses qualités. Marinette, distraite, prit entre ses mains profanes le Conte du Brait; elle ne le remit pas dans la bibliothèque mais le posa sur la cheminée. Elle lut encore, d'ici, de là, les titres des œuvres des deux Paris, de Philippot, La Borderie, Edgar Quinet, de la Villemarqué, et les poésies de Tennyson et de maints autres, moins illustres, et puis elle cessa ces investigations qui la fatiguaient.

Ce Merlin! Tout ce qui se rapporte à lui l'intéresse : articles, romans, traités, dissertations, histoires, revues, poésies, journaux, petits et gros bouquins; la table bien en ordre est couverte de fiches, de numéros, de paperasses diverses,

soit dans des classeurs étiquetés, soit pressées sous des pierres des landes. Au bas d'un feuillet, elle lit cette note désabusée : « Ma vogue a beaucoup diminué ; depuis quelque trente ans on s'occupe moins de moi et de ma légende... » Marinette éclata de rire et, comme il y avait grand feu, resserrant sur ses jambes les plis de sa robe par les pans rejoints de son pelisson, ayant ainsi bien tendu l'étoffe sur une des plus appétissantes parties de sa personne, avec à la fois de la prudence et de l'impudence, elle offrit aux caresses du feu cette croupe rebondie qui, par sa fermeté, sa forme et ce ne je sais quoi de rondement tentateur, évoque la pomme de la mère Ève.

— Ce Merlin, — dit-elle, — mais lui aussi, c'est un vil historien!

Et elle rêva. Un vil historien. N'avait-elle pas connu dans une vie antérieure quelqu'un... quelqu'un qui adorait les vieux papiers? Eh bien! si jamais elle retourne à cette autre vie, elle lui apportera, souvenir de voyage, ce Conte du Brait... joli cadeau à faire à un chartiste. Et quant à Merlin... c'est un enchanteur... s'il ne veut pas qu'elle le vole, il n'a qu'à l'en empêcher.

La nuit, une musique douce remplit tout le château mystérieux. Merlin arriva en traîneau diamanté, dans la neige et sous le clair de lune. Marinette, emmitouflée, le vit, du balcon, descendre au seuil, dans toute une fantasmagorie de torches, de gel et de givre, de grelots et de chevaux piaffants. Il semblait venir à un bal, dont Marinette, de sa chambre, entendait les mélodies dansantes et assourdies. Dans l'ombre amoureuse elle écoutait résonner les harpes et frémir les violes, dont les voix réunies s'étouffaient dans les tentures et, au dehors pleuraient, sur la neige étendue comme une danseuse morte, en sa robe de nacre et d'argent. Où donc, avait-elle déjà, dans une chambre blanche, tenu dans ses bras un homme singulier, au son d'une musique lointaine qui jouait d'autres airs de danse? Et, brusquement, elle pensa à la douceur des choses humaines. Elle regretta les voisins bruyants, les bons serviteurs, les pas, les voix, le froid, le chaud et les ennuis familiers. Et se souvenant de l'élan que les beaux chevaliers d'hier avaient eu vers sa forme vivante, elle comprit que pour tous ces pauvres héros, immor-

tellement exilés dans leur fable, le pays des légendes, le pays merveilleux, c'est celui de la vie coutumière, le pays, qu'imprudente, elle avait quitté.

Alors Merlin qu'inquiétait son silence, se mit à lui raconter, pendant que chantait la fête invisible, des histoires de son enfance, histoires qu'il jugeait de tout repos. Il se montra parlant en naissant, devinant les pensées, révélant les dangers et les crimes, disant à chacun son fait, enfin le type même de l'enfant insupportable et terrible ; et pendant qu'il se complaisait dans le récit de ses puériles et extravagantes capacités, évidemment disparues, il ne savait pas que Marinette songeait à un petit enfant bien vagissant, bien mal élevé, bien pareil à tous les autres, pas prodige pour un sou, et que seule elle aurait jugé incomparable, un petit enfant aux yeux bleus, à la peau d'ambre, à la chevelure sombre, au petit bout de nez impérieux, qu'elle aurait tant aimé tenir entre ses bras et duquel elle aurait dit tout bonnement : « Comme il ressemble à son père... »

XVIII

Le lendemain fut un jour d'automne... Avec les feuilles d'or, dans les lointains roux, tournoyaient les rêves...

— Cinq, — compta sur ses doigts Marinette au réveil. — Plus que deux jours et je saurai toutes les histoires, tous les secrets, tous les prodiges ! Plus que deux jours et on va bien s'amuser. S'amuser, — reprit-elle alors, moins affirmativement; et elle se dirigea vers son miroir, ayant pris l'habitude de bavarder avec sa propre image, forme assez répandue de la méditation chez les femmes. — S'amuser? Voir Merlin tout le jour? Je n'y tiens plus beaucoup. Mais revoir d'autres gens. Quitter cette maison de campagne et les plates transformations de ce paysage insipide. Les secrets de Merlin que j'attends si patiemment le seront peut-être aussi... Ah ! je voudrais partir... Mais, avouons-le, Marinette, partir seule... avec Adolphe. Ah ! retrouver Adolphe, si gentil et si spirituel et qui, ne sachant pas parler, disait toujours ce qu'il fallait dire ! Revoir la forêt merveilleuse, créée à si grand'peine et de laquelle je n'ai même pas pu profiter ! Là, dans une hutte, vivre bien

tranquille au bord d'un étang ; une hutte ou une petite auberge... une auberge verte... Là peut-être celui que j'attends passera, celui que j'aime, que mon cœur aime... Celui... Eh bien, oui ! Merlin est un raseur ! Je te le confesse, ma chère. En vérité, Merlin est, comme la plupart des hommes, un raseur, un raseur ! Ses enchantements ne sont pas en lui ; il ne transforme que les apparences. Le seul véritable enchanteur, ô chérie, celui-là qui nous fait métamorphoser sentiments, sensations, idées, souvenirs, créatures et choses, celui-là c'est l'amour.

Et Marinette, se rapprochant de plus en plus de son miroir, donna à son reflet d'automne, tout vêtu d'or et d'orangé, un baiser très triste et très doux.

La chambre, blonde au matin, tout le jour, fut couleur des feuillages, ocre, carmin, brun pourri, cramoisie... Ah ! ce Merlin, qu'il agaçait Marinette aux sens drus, avec ces affectations artistiques ! Enfin, la nuit vint et Merlin avec l'ombre. Marinette ne se souciait plus du tout de savoir quelle tête il avait ; une tête que l'on vous fait attendre aussi longtemps perd tous les jours en intérêt et, à la fin, on pourrait l'enlever en se couchant et la poser sur une console sans s'exposer à aucune récrimination. Merlin avait commandé un beau concert de cors de chasse et de rafales d'équinoxe :

— Hou ! hou ! hou ! et taratata... — parodia l'irrespectueuse.

— Ah ! — dit Merlin imprudent, — Marinette, dans deux jours ! Dans deux jours...

— Dans deux jours tu me diras tout ce que je veux savoir, et tu feras tout ce que je te demanderai?

— Oui.

— Étrange ! Maintenant, ces deux jours sont peut-être des siècles. Dans deux jours tu m'apprendras tes belles sorcelleries? Comme Viviane, je saurai faire ruisseler subitement une grande rivière, s'élever une belle maison?

— Oui ! oui ! oui ! Mais tais-toi, tais-toi...

— Ce sera joliment commode en ces temps difficiles où on ne trouve plus d'appartements... Ne manque pas de me l'apprendre.

— Oui ! oui ! oui ! Chut ! chut ! chut ! Patience, ô ma belle amie !

— Nous irons tous les deux au bord de la fontaine, sous

la lune d'avril et le grand aubépin. Ce sera clair, ce sera doux; tu me prendras pour Viviane.

— Non! non! non! Mais, je t'en supplie; si tu m'aimes, tais-toi, tais-toi!

— Je connais une vieille chanson: « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie... » Je te la chanterai si tu veux. Mais je ne te dis rien qui puisse t'inquiéter; je ne te demande pas de rester jusqu'à l'aurore ni d'allumer cette lumière du soir qui, dans ta maison succède naturellement au jour. Je veux simplement, mon cher petit Merlin, apprendre de toi...

Il lui mit la main sur la bouche. Rieuse, elle se dégagea et dit:

— Tu l'as bien appris à Viviane; pourquoi ne me le dirais-tu pas à mon tour? Je suis venue jusqu'ici pour le savoir, ô vieux Myrdhin! Si ça t'ennuie, eh bien! tant pis pour toi...

— Ah! — gémit Merlin, — veux-tu ma mort? Sinon, silence.

— Il ne s'agit pas de ta mort. Je veux savoir...

— Je ne pourrai rien te dire. — Et il se tordait comme martyr sur le gril. — Attends deux jours! Attends!

— Es-tu, oui ou non, l'enchanteur Merlin? Pourquoi ces craintes, ces réticences?

— Depuis que je suis prisonnier de Viviane, mes pouvoirs sont restreints; — avoua Merlin humble. — Je peux certaines choses et pas d'autres.

— Tu parles comme un homme.

Assise au bord du lit ténébreux, Marinette le méprisa. Elle caressait son sein gauche dont on ne voyait point la forme et les couleurs et elle pensa avec dédain, à la fois contente et blessée:

— Il ne saura jamais quelle gentille Marinette je suis. Puisque ses pouvoirs sont restreints il ne doit pas, plus que je ne le vois, me contempler dans la nuit.

— Mais, Marinette, — dit la voix nocturne, — même en mon meilleur temps, celui de ma plus haute science et de mes plus grandes réussites, il me fallait faire attention à maintes circonstances. Pour moi aussi il y avait le possible dans l'impossible...

— Je te plains, — dit-elle, — je te plains bien. Mais sûrement tu n'as pas oublié le secret que je te demande. Apprends-moi, mon ami Merlin, apprends-moi, mon biau doux ami, comment on ensorcelle un homme et le tient prisonnier dans un lieu dont plus jamais il ne peut sortir...

Voilà bien la question fatale qui, depuis l'irrémédiable curiosité de Viviane, condamne l'enchanteur à la captivité !

Alors Merlin, qui se démenait dans le lit obscur, tel que s'il souffrait des douleurs de diable, Merlin poussa un cri, un cri prolongé, hurleur, désespéré, fantastique, un cri qui aurait fait s'évanouir toute autre femme que Marinette.

Mais elle se boucha simplement les oreilles et constata :

— Le Brait ! C'est bien cela. Qu'ai-je fait? Que va-t-il arriver?

Elle se leva, courut à la fenêtre, tira les rideaux sur le petit jour. Elle se retourna. Merlin gisait encore au fond du lit en désordre et Marinette étonnée, n'ayant pas perdu l'occasion de le regarder au visage, vit qu'il ressemblait à Remy : mais oui, qu'il avait un très réel air de famille avec notre Remy, notre pauvre Remy...

Et Merlin gémissait :

— C'en est fait ! Une fois de plus je suis perdu, je suis joué, je suis moqué, je suis « enserré », je suis « entombé ».

Il poussa encore un retentissant, un assourdissant, un lamentable, un effroyable cri de jugement dernier et, sur ce dernier « brait », s'évanouit en fumée.

Cependant que Marinette, dont le cœur et l'esprit, de nouveau se souvenaient, Marinette toute penaude, murmura un doigt entre les dents, et les yeux tout grands de stupeur :

— O mon Remy, je t'ai trompé ! Mais est-on, pour de bon cocu, quand on l'est fait « par négromance »?

(A suivre.)

GÉRARD D'HOUVILLE

LA

CONFÉRENCE FINANCIÈRE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Suivant les pays, suivant les conditions, la classe à laquelle nous appartenons, nous éprouvons plus ou moins fortement la rigueur de la crise universelle, conséquence de la guerre.

Cette crise ne se manifeste pas d'une façon uniforme. Elle atteint avec une intensité variable les pays et les individus. Il en est d'infiniment plus malheureux que d'autres, il en est qui souffrent de la faim et du froid, du manque de vêtements et de chaussures, de médicaments et d'articles de ménage. Partout la vie a renchéri, partout l'on se plaint. Les relations commerciales sont devenues difficiles, non pas seulement à cause des restrictions, des prohibitions, de l'aggravation des droits de douane, mais encore par suite de la difficulté extrême de payer les articles dont on a besoin et qu'il faut importer du dehors, par d'autres marchandises, des services ou même par un appoint d'espèces ou à l'aide d'ouvertures de crédits.

Au cours de la guerre, alors que l'activité des grandes nations belligérantes était concentrée tout entière sur la poursuite des hostilités, l'entretien des armées en présence et de la population civile, la fabrication de munitions, d'armes, d'engins de destruction, alors que la production nationale

donnait surtout des articles d'une consommation immédiate et improductive, on a bien vu naître et grandir les maux dont l'immensité nous est apparue surtout après l'armistice [1].

La guerre si prolongée, au cours de laquelle les belligérants ont vécu de leur propre substance, dévorant épargnes accumulées, hypothéquant richesses cristallisées ou en formation, n'a démenti que tant qu'elle a duré les prévisions pessimistes de ceux qui se refusaient à croire que l'on pût subir sans épuisement prématuré ces sacrifices dont l'esprit ne peut concevoir l'énormité.

La guerre est terminée. Les ruines sont évidentes. Nous rencontrons moins de solidarité chez nos alliés. Se détournant un peu trop de ceux qui ont combattu à leurs côtés, ils réservent davantage de considérations et d'empressement pour les anciens ennemis. L'unité de front financier, constituée en février 1915, n'a guère survécu à l'armistice du 11 novembre 1918 ; elle a cessé en mars 1919. Il n'en reste pas moins acquis que la crise est universelle et que seul le degré d'intensité varie.

Le monde civilisé a paru se diviser en deux groupes, celui des nations qui ont peu souffert de la guerre, qui sont restées en dehors du théâtre des opérations ou confinées dans leur neutralité, celui des nations atteintes plus ou moins profondément soit au cours des hostilités, soit par l'effrondrement qui a suivi la défaite.

Beaucoup de gens se sont figuré que, de même que pendant la guerre, les alliés mieux pourvus, plus riches avaient aidé les autres, cette assistance devrait se continuer au moins pendant une période de transition. Ayant combattu un ennemi commun, pour une cause commune, il leur semblait naturel qu'il en fût ainsi.

On avait tellement abusé des allocations, du recours à l'État, que cette mentalité n'a eu rien de surprenant. Nous subissons les effets d'un esprit de paupérisation, de démoralisation sociale, qui marque un affaiblissement sérieux du sentiment de responsabilité des individus et des nations.

1. Alors qu'au cours de la guerre, la livre sterling n'a pas dépassé le prix de 29 francs, on l'a vue bien au-dessus de 60 depuis l'armistice et après être retombée au-dessous de 50, nous la trouvons en fin novembre à 58.

Cette mentalité a été encouragée par des promesses électorales, comme en a faites surtout M. Lloyd George. Ces promesses ont été éludées. Elles ont eu le grave défaut d'entretenir des illusions. Au fur et à mesure que les difficultés financières et économiques s'accumulaient, qu'elles mettaient à la torture les ministres des finances, les États-Unis et la Grande-Bretagne se dérobaient à la continuation de la solidarité financière, telle qu'elle avait été pratiquée si largement au cours des trois ou quatre dernières années. On n'en persistait pas moins dans beaucoup d'endroits, où l'on eût dû être mieux informé, à compter sur les États-Unis : leur richesse n'avait-elle pas prodigieusement augmenté depuis 1915? On vit par exemple Sir George Paish demander pour ravitailler l'Europe, au nom du Comité de la famine, un montant formidable de milliards. Une série de missions officielles ou officieuses se succédaient à Washington. Elles furent reçues avec beaucoup de politesse, mais le secrétaire du Trésor déclina de jouer plus longtemps le rôle de pourvoyeur; il les engagea à s'adresser aux banques et aux banquiers privés, auprès desquels elles n'eurent pas grand succès. Notre confrère M. Lechartier, dans ses lettres de New-York au *Journal des Débats*, a eu le mérite de démêler rapidement le peu de chances de succès que présentaient ces sollicitations et d'en expliquer les raisons d'ordre politique, financier et même psychologique. Il se rencontrait dans son scepticisme avec des gens habitués à juger les situations conformément à la réalité, sans compter sur la bonne volonté d'autrui.

A côté des fanatiques et des illuminés qui s'obstinaient à faire appel aux États riches, toute une catégorie d'hommes compétents, banquiers, négociants, hommes politiques, économistes furent convaincus de la nécessité d'une coopération internationale. M. Vissering, président de la Banque Néerlandaise, prit l'initiative de convoquer à Amsterdam, en novembre 1919, une réunion de banquiers et d'économistes où les problèmes financiers d'après-guerre furent discutés et où l'on arrêta le programme d'une action commune, comportant la présentation, aux gouvernements des divers pays intéressés, d'un programme qui indiquait les remèdes à

employer pour améliorer la situation. Ils y ajoutèrent une condition préalable, celle d'exiger des pays assistés l'obligation de faire acte de virilité, de restaurer leurs finances et de ne pas user des sommes éventuellement prêtées pour équilibrer leurs budgets. Une des causes principales de la misère des changes, du renchérissement général étant l'inflation, les experts réunis à Amsterdam attirèrent naturellement l'attention sur la nécessité de comprimer la circulation des signes monétaires, d'arrêter les émissions nouvelles.

Les différents gouvernements reçurent communication du mémoire élaboré à Amsterdam et qui concluait à la convocation d'une conférence internationale. M. Austen Chamberlain, tout en reconnaissant la justesse des principes énoncés en vue de la reconstitution financière, refusa de prendre l'initiative de convoquer une conférence internationale : celle-ci lui semblait appartenir de droit aux États-Unis. A défaut de ceux-ci, obéissant à l'instigation dont le mérite appartient à M. Vissering et à ses amis, le Conseil de la Société des Nations décida en février 1920 de convoquer une conférence internationale, en vue d'étudier la crise financière et de rechercher les moyens d'en conjurer et d'en atténuer les conséquences dangereuses. Vingt-cinq États, considérés comme les plus intéressés, furent invités d'envoyer trois délégués, choisis parmi les personnes les plus compétentes en matière de banque, de finances publiques et en matière d'économie générale. Les autres États membres de la Société des Nations seraient invités à soumettre au Conseil de celle-ci les propositions qu'ils désireraient voir discuter. Il serait adressé aux États-Unis la prière de se faire représenter et de prendre part aux travaux et aux discussions. Les promoteurs de la conférence auraient voulu la réunir en mai ; elle fut ajournée au 24 septembre. Dans l'intervalle, dès le mois de mars 1920, le Conseil suprême des Alliés lança sa fameuse homélie, qui constitue un document de premier ordre. On y trouve l'exposé du problème constitué par la désorganisation économique du monde qui se manifeste par la hausse des prix, on y rencontre l'analyse des causes multiples de ce phénomène, telles que l'inflation des signes monétaires et du crédit, l'insuffisance de la production, le déséquilibre des budgets, la des-

truction des capitaux, la disparition de la Russie comme l'un des grands centres de ravitaillement de l'Europe en céréales, en produits de la ferme, œufs, beurre, en matières premières, enfin surtout l'absence de paix réelle et d'apaisement dans le monde. Le Conseil suprême faisait les recommandations qui lui semblaient de nature à diminuer les difficultés actuelles de l'Europe, notamment le rétablissement de relations économiques normales avec l'Europe Orientale, la limitation, aussi prompte que le permettrait la sécurité nationale, des dépenses militaires et navales, la libre circulation des marchandises dans les États nouveaux et agrandis [1], la fin de la crise de paresse, un appel à l'économie publique et privée, la restauration de l'équilibre budgétaire et l'assainissement de la circulation fiduciaire par l'établissement de fortes et saines finances, assurées au moyen de l'impôt, par la cessation des émissions de signes monétaires. C'était là de la thérapeutique rationnelle, appuyée par quelques opérations chirurgicales comme l'extirpation du gaspillage. Venant à des propositions positives et concrètes, les auteurs du mémorandum économique des alliés déclaraient qu'en vue d'assurer l'approvisionnement en matières premières indispensables au relèvement économique des nations en détresse, il faudrait leur procurer les moyens d'obtenir des crédits commerciaux. La condition préalable était celle posée par M. Vissering : la mise en train sincère des réformes fiscales et monétaires. La fin du mémorandum économique parle de la restauration des régions dévastées, notamment de celle du nord de la France. L'urgence de financer (*sic*) ces vastes opérations est proclamée. On reconnaît qu'il serait légitime de faire appel dans ce dessein au crédit, en gageant les emprunts éventuels sur les payements des réparations prévues par le traité de Versailles, et l'on excepte ces emprunts spéciaux de la condamnation prononcée plus haut. On déclare désirable la fixation du total des sommes à payer par l'Allemagne, à titre de réparation, à une date rapprochée, en étendant le délai accordé à l'Allemagne par le protocole additionnel au traité de Versailles.

1. On visait l'échange illimité, c'est-à-dire l'absence de barrières artificielles à l'intérieur par exemple de l'ancienne monarchie autrichienne, non pas l'importation en franchise de droits.

Nous nous sommes étendu sur le mémorandum économique, parce qu'il contient l'essence même des délibérations prises à la Conférence de Bruxelles et aussi parce qu'il laisse deviner des tendances divergentes, au sein même du Conseil suprême. L'Europe a appris à ses dépens quel esprit brillant, quel charmeur séduisant était le premier ministre anglais, les tergiversations, les détours de sa politique et aussi l'obstination avec laquelle il faisait revivre certaines de ses combinaisons auxquelles on se figurait qu'il avait renoncé. Si peu d'accord que l'on puisse être avec le professeur Keynes dans ses jugements sur le traité de Versailles, on le sera dans son appréciation de la versatilité de M. Lloyd George. En relisant l'homélie économique de Londres, on pourrait presque à coup sûr montrer les passages qui résultent de compromis entre les signataires. Une autre constatation s'impose aussi, c'est que cette belle démonstration est demeurée toute platonique. Quelques pays comme la France ont énergiquement et individuellement poursuivi leur travail de reconstitution. D'autres ont continué de geindre et de chercher à apitoyer le monde sur des difficultés réelles, qui sont une juste rétribution d'avoir déchaîné la guerre de 1914. Les États continuent de sentir peser sur eux toute la lourdeur de la liquidation de guerre. L'apaisement social ne s'est pas fait : la continuation de l'inflation a maintenu les prix élevés ou tout au moins le coût élevé de la vie, qui est une des causes majeures de la fermentation ouvrière. De la Russie soviétique on n'a rien tiré pour le ravitaillement de l'Europe. L'Italie a reçu quelques milliers de tonnes de céréales avariées, l'Angleterre des pierres précieuses, de l'or, des perles, des titres volés, la Scandinavie du bois et du lin appartenant à des Anglais.

Dans le domaine de l'entr'aide internationale, on ne saurait dire qu'il ait été rien entrepris en dehors de transactions financières et commerciales, nées de l'initiative même de participants et qui ne se sont pas écartées beaucoup des formes habituelles.

Cependant de mars à septembre, la situation s'est modifiée. A deux reprises, au printemps et en automne, sous le coup de restrictions de crédit, de relèvement du taux de l'intérêt,

les prix ont fléchi pour un certain nombre de marchandises, notamment dans le commerce de gros. Il y a eu des difficultés financières au Japon, en Amérique, à Cuba, en Hollande, en Norvège, par suite de la dépréciation des stocks. En général, dans le monde entier, les producteurs se plaignent de la réserve et de la timidité des consommateurs, alors que les exigences de la main-d'œuvre ne diminuent pas.

Ce n'est donc pas dans une ambiance meilleure que la Conférence financière internationale s'est réunie à Bruxelles. Elle y a siégé du 24 septembre au 8 octobre 1920, sous la présidence de M. Ador, ancien président de la Confédération helvétique, assisté de quatre présidents dont M. Célier (France); Vissering (Hollande), désignés tous les cinq par la Société des Nations.

En dehors des vingt-huit membres actuels de la Société des Nations, on y trouve un représentant des États-Unis, à titre plutôt officieux, des délégués de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Bulgarie, de la Hongrie. C'était une innovation que de réunir vainqueurs, neutres et vaincus. On s'est rendu compte qu'il n'était pas possible de procéder à une enquête sérieuse sur la crise et sur les moyens d'y remédier sans la présence de l'Allemagne. La Finlande, le Luxembourg, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie furent invités à suivre les débats. Il y eut même une délégation arménienne. Il n'y manqua qu'un pays qui comptait 150 millions d'habitants avant la guerre. S'il était impossible décemment et utilement de convoquer les bolcheviki, on aurait facilement trouvé en Russie libérée ou en Europe des Russes compétents, en mesure d'apporter le concours de leurs lumières et de leur expérience.

La Conférence internationale de Bruxelles se trouva en présence de rapports et de documents que lui avait préparés un comité d'organisation, chargé par la Société des Nations de cette besogne, sous la présidence de M. Monnet (France) [1].

Le comité élabora un questionnaire, en vue de réunir les

1. En dehors de M. Monnet, il a compris M. Avenol (France), Brand et Ward (Grande-Bretagne), Gonzalès (Espagne), Ter Meulen (Hollande), Beneduce (Italie).

éléments qui permissent de dégager un tableau d'ensemble [1]. Quelques gouvernements seulement répondirent au questionnaire. Mais, grâce au zèle des membres du comité d'organisation, à la bonne volonté de ceux qui furent sollicités d'envoyer des rapports ou des documents, on put présenter à l'ouverture de la Conférence une masse considérable de papier.

Le programme se divisa en trois parties :

1° Obtenir un tableau de la situation générale ; par la comparaison des différents pays, se rendre compte de l'importance et de la difficulté des problèmes, y compris les obligations contractées par les belligérants envers l'étranger ;

2° Par un échange de vues, faciliter à chaque pays l'adoption de la politique la plus rationnelle pour sortir des difficultés révélées par l'enquête et veiller à ce que les politiques rationnelles ne se heurtent pas ;

3° Discuter et établir un projet ou des projets pour faire face à ces difficultés, lorsque l'action nationale doit être complétée par un accord international.

Il était difficile, après avoir pris connaissance de ce programme, de ne pas être convaincu de l'aboutissement tout platonique de la Conférence. Ce n'est pas par excès de modestie qu'ont péché les membres du comité d'organisation auxquels le Conseil de la Société des Nations avait confié le soin de préparer les travaux. Tout au moins, ils ont réuni une véritable bibliothèque, contenant des statistiques de toute sorte, les réglementations diverses du marché des changes, l'analyse de différents projets d'assainissement monétaire, de monnaie internationale, d'institution internationale d'émission. En dehors de ces documents officiels et des analyses, le comité s'adressa à quelques économistes qui lui semblèrent avoir une notoriété internationale, MM. Bruins (Hollande), Cassel (Suède), Gide (France), Pantaleoni (Italie), Pigou (Grande-Bretagne). Si l'on joint à tout cela les exposés faits par les délégués des trente-neuf pays représentés, les comptes

1. On se heurta à une difficulté initiale, au sens différent qui s'attache aux termes usités en matière de finances publiques. Il est regrettable qu'on ait saboté la langue française, comme lorsqu'on traduit *commodities*, marchandises, par commodités et qu'on ait introduit le terme de *monétaire* comme substantif.

rendus des discussions, on voit la masse énorme de feuilles imprimées, l'amoncellement des informations.

Si l'on commence par détacher de ce trésor la déclaration signée par les cinq professeurs, on doit reconnaître qu'elle a le mérite, en un petit nombre de paragraphes, de poser les termes du problème et d'esquisser les solutions. Tout d'abord, elle proclame que le besoin principal de l'Europe est la reprise du travail et de la production. Les recommandations qui suivent sont subordonnées à cette conception, de même que la reprise du travail et de la production est liée à leur mise en œuvre.

Pour cela, il faut s'attaquer à l'inflation du crédit et des signes monétaires, réduire les dépenses gouvernementales, supprimer les entreprises de l'État qui travaillent à perte, faire cesser les subventions gouvernementales, comprimer les dépenses militaires et navales, rétablir l'équilibre budgétaire, cesser de couvrir par l'emprunt les dépenses ordinaires, consolider les dettes flottantes.

Nous trouvons ensuite une recommandation qui a été contestée, bien qu'elle eût l'appui des hommes compétents en Angleterre, aux États-Unis d'une façon à peu près unanime, et de beaucoup de banquiers et d'économistes sur le continent, c'est celle d'éviter de maintenir artificiellement un taux d'escompte peu élevé, celui-ci n'étant pas en conformité avec la rareté réelle des capitaux et que rend possible seule la création de nouveaux signes monétaires.

Pour améliorer les changes, il faudrait consolider les dettes flottantes qui se trouvent à l'étranger sous forme de billets, — c'est le cas pour les marks allemands, — et rétablir l'échange commercial normal entre les différents pays.

En vue des crédits qui pourraient être ouverts sous une forme ou sous une autre en faveur des pays appauvris par la guerre ou nés de la guerre, il faudrait trouver moyen d'accorder aux prêteurs des droits de priorité sur d'autres créances. Les sommes provenant de ces crédits seront employées uniquement à des objets rémunérateurs, y compris le ravitaillement de la population ouvrière. Les pays emprunteurs sont tenus de faire leur possible pour collaborer à l'œuvre de la restauration de la vie économique. Pour que les pays appauvris

rencontrent des prêteurs disposés à leur faire des ouvertures de crédit ou des avances, il faut qu'une paix réelle règne dans le monde, avec des conditions normales de commerce international.

Les neuf points contenus dans la déclaration des cinq professeurs ne contenaient rien de nouveau, sauf une allusion à une idée du professeur suédois Cassel, relative à la valeur interne des différentes monnaies, sauf la demande de rapatrier le plus tôt possible les billets circulant à l'étranger exportés faute de marchandises ou par des capitalistes cherchant à emporter leur fortune. Ces billets dépréciés, dans les mains de spéculateurs, sont un obstacle de plus au rétablissement d'un change stable. Sous une forme ou sous une autre, les neuf points ont été formulés et par les ministres des finances, et par les membres des parlements, et par les hommes de la vie pratique, et par les hommes de science. Ils constituent théoriquement une partie des règles de la reconstitution économique et financière du monde[1].

A quoi ont abouti les travaux de la Conférence financière internationale de Bruxelles? Nous le verrons tout à l'heure. Mais tout d'abord nous devons signaler que très prudemment, étant donnée la présence de délégués allemands, on avait eu soin de délimiter soigneusement le terrain de la discussion, de borner la compétence à l'étude de la crise financière et à la recherche des moyens d'y remédier, à l'exclusion des questions faisant l'objet de négociations entre les alliés et l'Allemagne. Le question des *réparations* devenait chasse gardée. En outre, on n'a cessé de rappeler aux 86 délégués désignés par leurs gouvernements respectifs, en dehors du président et des quatre vice-présidents nommés par la Société des Nations, qu'ils étaient là uniquement à titre d'experts techniques, non pas comme porte-parole d'une politique officielle, avec mandat impératif, ni comme susceptibles d'engager leurs mandants même *ad referendum*.

1. Le mémoire du professeur Cassel provoqua des objections et des réserves de la part d'Yves Guyot, d'André Liesse, d'Hartley Withers, de la nôtre relativement à l'usage abusif du mot de stabilisation. Ce n'est pas l'instabilité des prix des changes qui constitue l'état pathologique actuel, mais, les causes profondes qui exagèrent l'amplitude des variations.

Tout cela a donné quelque chose d'irréel, de conventionnel à cette manifestation de la Société des Nations sur le terrain économique et financier. Un de nos confrères a eu l'impression d'assister à un conflit de doctrine dans un auditoire de Sorbonne. Un autre a parlé d'une classe de philosophie dont le professeur invite les élèves à traiter un sujet de dissertation. Un troisième a comparé les délégués financiers, venant exposer la situation de leur pays, à une série de ténors italiens défilant devant le trou du souffleur et cherchant à éveiller la commisération du directeur et des commanditaires.

Il serait injuste de tourner en ridicule la Conférence financière internationale de Bruxelles. Nous sommes pleins de respect pour la Société des Nations, pleins de déférence pour les personnalités qui la représentent, mais nous croyons que le terrain monétaire, comme le terrain financier, se prête peu à des actions internationales, lorsque celles-ci ne résultent pas du libre jeu des activités individuelles. Les réunions monétaires ont été une source d'embarras : nous pourrions citer bien d'autres avortements, ne serait-ce que l'échec de la Conférence convoquée à Bruxelles en 1893 par les États-Unis pour fixer le rapport entre l'or et l'argent.

Voyons ce qui a obtenu à Bruxelles l'unanimité des délégués de trente-neuf pays, formant 75 p. 100 de la population du monde. Qui a fréquenté les réunions de ce genre sait que cette unanimité s'obtient au prix de concessions, de compromis entre des vues divergentes.

Un rapport, élaboré par le Comité d'organisation, a été présenté à la séance de clôture du 8 octobre 1920. Il commence par traiter de la situation et il ne nous apprend rien de nouveau.

Universalité des phénomènes, communauté des malaises financiers, dont l'intensité est variable ; incapacité pour certains pays belligérants d'Europe de couvrir leurs dépenses de guerre par des recettes ordinaires ; alourdissements du bilan par les dettes intérieures et extérieures [1] ; accroissement

1. La dette extérieure de l'Allemagne encore indéterminée. Évaluée en dollars au pair, la dette intérieure des belligérants est de 155 milliards de dollars contre 17 milliards en 1913. Il est dû 11 milliards de dollars aux États-Unis, 1 750 000 de liv. st. à la Grande-Bretagne.

des dépenses des pays belligérants, qui arrivent à absorber 20 à 40 p. 100 du total du revenu national ; la France qui comprend dans son budget une très forte contribution à la restauration des régions dévastées a le pourcentage le plus élevé ; efforts universels pour le rétablissement de l'équilibre par la création de nouveaux impôts, principalement d'impôts directs ; en général, égalité obtenue entre les recettes et les dépenses ordinaires, mais écarts entre la totalité des recettes et celle des dépenses ; émission considérable de papier-monnaie, qui a réduit la proportion de la couverture-or des billets ; réduction de l'inflation en Angleterre, arrêt en France, excédent énorme des importations au cours de la guerre et après l'armistice ; reprise des exportations, aperçu du change pendant la guerre, après l'armistice, après la paix ; stérilité des mesures de contrôle du change, démontrée par ce qui s'est passé après leur abolition ; dépréciation de la monnaie dans les États nouvellement créés. Énormité des dépenses, due aux allocations, aux armements, à la persistance de l'état de guerre qui opposent des difficultés presque insurmontables au rétablissement de l'équilibre, émission de papier-monnaie, seule issue dans certains États. Importance d'une bonne récolte comme remède souverain à la misère des pays agricoles. Difficultés financières sérieuses des États demeurés neutres; origine de ces difficultés, dues au renchérissement général et aux efforts de l'État de les atténuer par l'octroi de subsides. Embarras particuliers de la Suède et de la Suisse, provenant de l'inflation, de la hausse des prix durant la guerre, par suite des grosses entrées d'or et des grandes exportations ; épuisement des stocks, nécessité de les reconstituer, fortes importations, moindres ventes au dehors par suite de la fermeté du change. Situation généralement favorable des pays hors d'Europe, qui ont pu rembourser une partie de leur dette extérieure, avoir des changes faisant prime, consentir des avances à leurs anciens créanciers. Hausse du change rendant plus difficile l'exportation d'Amérique. Nécessité de ménager la clientèle européenne. Diminution à peu près universelle de la monnaie nationale, augmentation du coût de la vie.

Cet exposé que nous avons résumé à l'instar d'une table

des matières, se termine par cette phrase : *La moitié du monde produit moins qu'elle ne consomme ; les exportations sont insuffisantes pour payer les importations ; des crédits seuls peuvent combler la lacune ; la cause même qui les fait nécessaires les rend difficiles.*

Nous sommes édifiés ensuite par un morceau où l'on rappelle aux délégués que leurs pouvoirs et leur compétence personnelle les limitaient au domaine financier, que les finances ne sont qu'un aspect de la vie économique, que la richesse du monde consiste dans les produits du travail de l'homme. « Créer des conditions favorables à la production, telle est la limite de l'action des gouvernements ou de tout autre organisme. » Or les plus importantes de ces conditions, la paix, sa restauration, la certitude de son maintien, échappent à la finance.

Le fait que pour la première fois depuis 1914, anciens belligérants et neutres ont délibéré en commun constitue un présage heureux d'avenir[1]. « A côté du rétablissement de la paix internationale, l'apaisement des troubles sociaux à l'intérieur de chaque pays, le désir et la volonté de travailler sont également nécessaires. » Pour développer la production, un système financier s'impose qui permettra de faciliter les échanges et la distribution équitable des produits entre les peuples. C'est là le problème spécial qui a fait l'objet des travaux de la Conférence.

On s'est mépris, à notre avis, sur le sens des phrases où il est question de faciliter les échanges. Il faut accepter cette formule dans un sens nébuleux et vague. Cela ne constitue pas, d'après notre interprétation, une invitation à doter le monde de la liberté du commerce comme le souhaitent les banquiers anglais et hollandais, mais d'écarter les entraves qui gênent la circulation des marchandises par suite de lois restrictives, par suite de la difficulté d'en payer l'achat.

Les questions examinées par la Conférence avaient été

1. Les délégués allemands ont observé une attitude modeste et déférente. Ils n'ont pas témoigné la truculence incorrigible que l'on rencontre par exemple dans la lettre ouverte adressée au Cobden-Club, à l'occasion de la conférence tenue sous ses auspices à Londres par le professeur Arendt. Mais rentrés chez eux, ils ont exprimé leur scepticisme sur les résultats tangibles et pratiques de la défunte conférence.

partagées entre quatre commissions spéciales (finances publiques, circulation monétaire et change, commerce international, crédits). Leurs recommandations ont été approuvées à l'unanimité.

En dehors d'un appel à l'opinion publique des différents pays pour exercer une pression suffisante sur les gouvernements afin de les faire entrer et de les maintenir dans la voie rigoureuse et pénible des saines finances et de la bonne monnaie, en dehors d'un appel aux particuliers de se restreindre le plus possible dans leurs dépenses, en dehors de la fixation des principes à observer pour remettre de l'ordre dans la maison, de quelques phrases vagues sur l'organisation de l'industrie, nous trouvons des éléments plus positifs dans la condamnation de l'inflation, dans l'adhésion à l'étalon d'or, dans le rejet de la monnaie internationale et même de la monnaie de compte international. Pareil ostracisme est d'autant plus méritoire qu'il atteint les projets d'une institution internationale d'émission de M. Delacroix, premier ministre belge, et celui relatif à une monnaie de compte de M. Vissering. La condamnation de toute mesure tendant à stabiliser la valeur de l'or, le refus de s'engager dans les brumes où le professeur Cassel a voulu entraîner les États, l'anathème prononcé contre la réglementation du change, ne peuvent que provoquer la gratitude. Si l'on entre dans le domaine des propositions fermes, concrètes, on rencontrera tout un lot de vieilles connaissances comme l'unification de la législation sur les lettres de change et les connaissements, comme la création d'un *clearing house* international, comme une législation uniforme sur les titres perdus, détruits ou volés, comme l'organisation d'une protection des porteurs de coupons en souffrance et de titres impayés. Nouveaux sont le projet d'unifier la législation concernant l'exercice de l'industrie de la banque par des institutions indigènes et les succursales étrangères (revendication rendue nécessaire par le traitement différentiel des unes et des autres aux États-Unis), celui d'introduire un système de ducroire, d'assurance sur les crédits à l'exportation.

Une formule concrète a été proposée pour organiser le crédit international. Elle se trouve annexée au rapport pré-

senté par M. Celier, vice-président de la Conférence de Bruxelles, au nom de la commission du crédit international qu'il dirigeait. Ce rapport fait le plus grand honneur à M. Celier, digne continuateur des grandes traditions de l'Inspection des finances françaises. Fermeté de doctrine, indépendance de jugement le caractérisent. Il n'indique pas de panacée. Ce sera une déception pour les médicastres et les marchands d'orviétan monétaire. Il demande le retour à la circulation saine. Il montre qu'on a besoin de crédits pour les réparations, le développement des moyens de production, pour de nouveaux travaux. Il se sépare de la doctrine anglo-saxonne de la cherté du loyer des capitaux comme nécessaire pour surmonter les difficultés actuelles et il regrette de la voir adopter par les pays relativement les plus riches en capitaux disponibles. Le sont-ils réellement ? Nous avouons ne pas nous rallier sur ce point aux vues de M. Celier.

La Conférence a adopté l'idée mise en avant par M. Te Meulen, associé de la vieille maison de banque Hope et Cie, d'Amsterdam, relative à la création d'un institut qui serait mis à la disposition des États désirant recourir au crédit pour le payement de leurs importations essentielles. L'élaboration d'un projet complet a été renvoyé à une commission spéciale. Il se trouve expliqué à la suite du rapport de M. Celier.

Le mécanisme est à peu près le suivant : un importateur désirant acheter des marchandises à un exportateur dans un pays étranger aurait à s'adresser à la commission centrale, afin d'obtenir son autorisation d'importer contre remise d'obligations gagées sur nantissement fourni par lui et garanties par l'État dont il ressort. Ces obligations, après exécution du contrat intervenu entre l'importateur et l'exportatateur, reviendraient à l'importateur qui les rendrait à son gouvernement et celui-ci pourrait les utiliser pour de nouvelles opérations.

Très simple en apparence sur le papier, ce plan est d'une application très compliquée et soulève des problèmes beaucoup plus ardus qu'on ne l'imagine.

Ce projet satisfait en tout cas ceux qui ont voulu avoir l'air de faire quelque chose. L'avenir nous apprendra si les sceptiques ont eu tort. La Conférence financière internatio-

nale a été louée outre mesure, critiquée peut-être plus qu'il n'était équitable. Un correspondant hollandais de la *Nation*, de Londres, M. Van Oss, n'a pas eu grand mérite d'annoncer qu'il ne fallait s'attendre à rien d'extraordinaire, ni à un emprunt mondial ni à des mesures générales contre la dépréciation des monnaies. L'atmosphère morale de la Conférence qui, par une heureuse dérogation, a tenu des séances publiques, lui a paru plutôt empreinte de pessimisme et d'irréalité. M. Hartley Withers, rédacteur en chef de l'*Economist* anglais, arrivait à la conclusion que les difficultés venant se dresser contre une action internationale pratique et efficace étaient énormes et insurmontables. Tout le bien qu'il en attendait, c'était de faire sentir à chacun des États représentés la nécessité de mettre financièrement sa maison en ordre, de libérer l'entreprise privée et l'activité individuelle des contrôles, restrictions, impôts vexatoires et excessifs. Dans cet ordre d'idées la Conférence financière internationale a répondu à ce qu'on attendait d'elle. Elle a signalé les dangers et les moyens rationnels de les prévenir. Elle a échappé elle-même au péril d'indiquer des palliatifs et de laisser croire qu'il existe des panacées.

M. Ador, dans sa vigoureuse vieillesse, a présidé avec tact et compétence. Il a fait la distinction nécessaire entre les mesures intérieures dont les gouvernements dans chaque pays ont l'initiative et la responsabilité d'une part et la coopération internationale de l'autre. Haut dignitaire de la Société des Nations, il était destiné à insister sur l'espoir d'une amélioration due à des efforts communs et le caractère international du problème envisagé.

Heureusement, comme nous l'indiquions plus haut, la vie économique marche sans attendre les résultats de consultations comme celle de Bruxelles. En dépit des difficultés diverses d'approvisionnement en combustible, en dépit de l'insécurité résultant des grèves, le commerce extérieur de certains pays qui ont beaucoup souffert de la guerre se relève, et le solde visible du bilan commercial s'améliore. Aux Etats-Unis, qui souffrent comme l'Europe de l'exagération des dépenses, du déficit, du classement médiocre des emprunts de guerre, on observe plus d'intérêt se portant sur les emprunts

de guerre britanniques. Il ne faut rien exagérer en bien ni en mal, mais il faut surtout ne jamais désespérer. Beaucoup de phénomènes économiques douloureux portent en eux-mêmes leur correctif.

La Conférence financière internationale a été une œuvre officielle des gouvernements et de la Société des Nations. Presque en même temps a siégé à Londres une conférence internationale due à l'initiative privée. Sous les auspices du Cobden Club, sur l'invitation des associations libre échangistes britanniques, il s'est réuni pendant trois jours à Caxton Hall un groupe d'Anglais et d'étrangers attachés au principe de la liberté du commerce. Nous y avons vu les vétérans anglais, Lord Sheffield, Sir H. Bell, Lord Beauchamp, M. Greening, des Français, des Belges, des Hollandais, des Suisses, des coloniaux anglais, des hommes de toute profession. Les six questions à l'ordre du jour ressemblaient à quelques-unes de celles qui ont été débattues à Bruxelles. A Caxton Hall, on a examiné la situation critique présente, le renchérissement de la vie, la stabilité financière dans leurs rapports avec la liberté commerciale. Personne n'a représenté le libre échange comme susceptible de faire disparaître tous les maux dont nous souffrons, mais on a été d'accord pour reconnaître qu'il était de nature à procurer un soulagement rapide et efficace. On a traité aussi de la porte ouverte dans les colonies comme étant une condition essentielle de leur développement. M. Hirst, qui a précédé Hartley Withers dans la direction de l'*Economist* anglais, a parlé des conditions actuelles et des dangers qui menacent le libre échange en Angleterre. Il a fait surtout le procès du gouvernement anglais; il a appelé la réprobation universelle sur la politique imaginée par le Cabinet de Lloyd George et qui, renversant la formule du dumping, consiste à vendre 100 p. 100 plus cher le charbon exporté que le charbon consommé en Angleterre, et cela au profit du Trésor et des mineurs. Il ne nous a pas semblé que l'Angleterre se dispose à renoncer au libre échange. Un délégué des sociétés coopératives qui représentent de 15 à 20 millions de consommateurs, a rappelé que jamais depuis cinquante ans dans les grands congrès des coopérateurs, il n'a entendu une voix d'opposition lorsqu'on y votait la ferme adhésion des

coopérateurs à la politique de Cobden et de Bright. Un ancien charpentier, qui a été candidat du Labour Party, a développé la thèse que le protectionnisme exerce une influence corruptrice sur la vie publique. Il a protesté contre l'idée de mettre jamais des droits sur des machines perfectionnées. Celles-ci représentent les dernières formes du progrès et il est criminel d'en enlever le bénéfice aux industriels.

On nous a raconté qu'un des grands négociants de la City, interrogé pour savoir si la City était plus favorable à l'impérialisme et à la protection qu'avant la guerre, avait répondu : nous sommes dégoûtés de l'impérialisme à cause de la dépense et de la taxation qu'il implique. Quant à la protection, l'expérience que la City a faite de ce que signifie le contrôle gouvernemental l'a rendue plus attachée que jamais à la politique du libre échange.

On ne saurait certainement comparer la mentalité britannique à la mentalité continentale en matière de politique commerciale. Mais je ne crains pas d'affirmer que l'heure n'est pas propice à des relèvements de droits ni à une politique de protection.

ARTHUR RAFFALOVICH

ÉTIENNE DELÉCLUZE

ET

MADEMOISELLE JUSTINE DE LIRON [1]

I

Quand Étienne-Jean Delécluze vint au monde, en 1781, trois fées rassemblées pour son baptême eurent l'idée d'en faire un artiste. « Tu seras peintre ! » dit la première. « Tu seras écrivain ! » dit la seconde. « Tu verras, dit la troisième, des événements et des personnages extraordinaires. » Mais la Fantaisie, qui n'était pas invitée, cria du dehors et sans entrer dans la maison : « Tu seras un bourgeois bourgeoisant et nous n'aurons jamais rien de commun, toi et moi. » Ainsi furent irrévocablement fixés, dès cet instant, le caractère et la destinée d'Étienne Delécluze.

Un bourgeois ! Tel il nous apparaît à travers les souvenirs de ses contemporains. Stendhal et Sainte-Beuve s'accordent pour reconnaître en lui ce type bien parisien qui tient un peu de Chrysale et un peu de Joseph Prudhomme. Mais Chrysale n'est pas lettré et Joseph Prudhomme a une terreur pudibonde des artistes. Delécluze, plein de solennité

1. Une réédition de *Mademoiselle Justine de Liron* doit paraître prochainement dans la *Collection des Chefs-d'œuvre méconnus* des ÉDITIONS BOSSARD.

et de bonhomie, honnête et prudent, ennemi des nouveautés, ayant la vue courte et le sens rassis, tout pénétré de l'esprit scolaire, bon élève promu au rang de magister, aima sincèrement la peinture et la littérature. Il leur consacra sa vie, par la volonté des fées, mais, comme la Fantaisie lui manqua toujours, il n'eut jamais ni la faculté créatrice, ni la puissante et délicate intelligence critique, ni le sentiment passionné du Beau. Stendhal, qui fréquentait chez lui, le décrit, dans les *Souvenirs d'égotisme*, sous le transparent pseudonyme de M. de l'Étang : « C'est, dit-il, un caractère dans le genre du bon vicaire de Wakefield. Il faudrait, pour en donner une idée, toutes les demi-teintes de Goldsmith ou d'Addison... D'abord, il est fort laid ; il a surtout, chose rare à Paris, le front ignoble et bas ; il est bien fait et assez grand... Il a toutes les petitesses d'un bourgeois. S'il achète pour trente-six francs une douzaine de mouchoirs chez le marchand du coin, deux heures après, il croit que ses mouchoirs sont une rareté et que pour aucun prix on n'en pourrait trouver de semblables à Paris. »

Sainte-Beuve, sous des formes courtoises et doucereuses, est plus sévère encore pour celui qu'il appelle « un béotien émoustillé, mais toujours béotien ». Et cependant ce béotien qui ne comprit ni Delacroix, ni Victor Hugo, qui écrivait le nom de Géricault comme celui de la ville qui tomba au bruit des trompettes, est admirateur de madame Tastu et de Casimir Delavigne ; ce vieux garçon, raisonnable et raisonneur, ayant l'âme trop tiède pour être religieux et les sens trop calmes pour être libertin, en homme du « juste milieu », eut du talent quelquefois, par mégarde et presque à son insu, quand il écrivit certaines pages de ses mémoires et ce petit roman intime *Mademoiselle Justine de Liron*.

II

Un octogénaire contait...

On écoute encore, non sans plaisir, ces confidences d'Étienne Delécluze, qui se raconta lui-même avec complaisance et souvent avec naïveté. Il avait tout près de quatre-vingts ans quand il publia son livre sur *Louis David, son école et son*

temps et ses *Souvenirs de soixante années*. Nous le trouvons dans ces deux ouvrages, peint au naturel, et nous y pouvons saisir ses qualités véritables, — d'ailleurs tout à fait différentes de celles qu'il s'attribuait. Il se posait en classique de grand style ; il rêvait de transporter dans son œuvre littéraire la manière froide et pompeuse de Louis David, et il se montrait, dans ses critiques artistiques, une sorte de pompier enragé, « ennemi déclaré du gothique », assez bienveillant pour les personnes, sans quartier sur les principes. Quarante ans, au *Moniteur* puis aux *Débats*, il fut la terreur des jeunes artistes ; quarante ans il représenta le Doctrinaire, le censeur à perruque, et pour tout dire, le cuistre !... Et cependant, il appartenait à cette race qui a produit les petits maîtres hollandais ; il était de ceux qui ne savent pas exprimer les fortes passions qu'ils n'éprouvent point, qui ne savent pas mettre, dans un petit cadre, l'âme d'un paysage ou le mystère d'une pensée. Ni Ruysdaël, ni Rembrandt certes ; pas même Terburg ou Pieter de Hoogue ; mais un élève consciencieux de ces derniers, assez propre à traduire une anecdote en tableautin, à raconter la vie vulgaire et quotidienne, les incidents domestiques, les intérieurs calmes où les meubles et les cuivres bien frottés luisent dans l'ombre, où glisse, par un vitrail glauque, le rayon amorti d'un jour d'hiver. Ces intérieurs s'animent de personnages qui n'ont pas grande allure et grand éclat : bons bourgeois cossus, jeunes hommes sérieux avant l'âge, femmes vertueuses et sensées, et quelque jeune fille un peu grasse, d'une fraîcheur provinciale, occupée de couture ou de pâtisserie, point sotte, mais raisonnable jusqu'en ses folies.

Ces petites scènes intimes et familiales abondent dans les ouvrages autobiographiques de Delécluze, et la forme qu'il a choisie pour éviter le « je » haïssable, leur prête une amusante naïveté. Il parle de lui-même à la trosième personne, comme s'il racontait l'histoire d'un certain « Étienne » qu'il aurait tout particulièrement connu. Il nous apprend que le père d' « Étienne », architecte éminent, étranger à tout esprit de système, voulut faire donner à son fils une solide instruction classique. Il l'envoya, âgé de huit ans à peine, chez un M. Savouré, qui tenait une pension relevant du collège de Lisieux. Cela se passait au printemps de 1789. Trois mois

plus tard, le lendemain de la prise de la Bastille, au moment où Paris était encore en émoi de ce grand événement, le père d'Étienne, inquiet, courut chercher son enfant pour le garder près de lui. Il le ramena en traversant la ville, depuis le quartier du Jardin du Roi jusqu'à celui du Palais-Royal où il demeurait...

Deux circonstances produisirent une profonde impression sur le jeune écolier et se gravèrent pour toujours dans sa mémoire : la cocarde tricolore que l'on attacha d'autorité à son chapeau en face de la statue d'Henri IV, et l'effroyable détonation d'une pièce de 48 au moyen de laquelle on entretenait l'alarme dans la ville. D'ailleurs, l'enfant, comme s'il eût pressenti que son existence devait se passer au milieu des tempêtes politiques, se sentit peu ému des cris du peuple et de l'agitation générale des citoyens. Cependant, arrivés au perron du Palais-Royal, le père et le fils trouvèrent là, placé en faction, un de leurs voisins, l'homme le moins belliqueux et le moins partisan de la Révolution qu'il y eût sans doute dans le quartier. Armé d'un beau fusil de chasse damasquiné, pâle de fatigue et d'inanition, il était demeuré là six heures, à attendre consciencieusement que celui qui l'avait placé en sentinelle et qui ne se souvenait plus de lui, vînt substituer un factionnaire à sa place.

Le petit Étienne qui, ainsi que les écoliers, aurait fait bon marché de la chute de la monarchie pour avoir un jour de congé, voulut entraîner le voisin factionnaire en l'engageant à rentrer chez lui. Mais l'honnête bourgeois, tout las et contrarié qu'il fût de sa corvée militaire, lui dit : « Mon petit ami, quand on nous a confié un poste, il faut y rester, dût-on y mourir. »

Cette parole que les événements du jour et le trouble de la ville rendaient grave et solennelle, tomba jusqu'au fond de l'âme d'Étienne. Il devint pensif et lorsqu'il se fut éloigné du voisin en suivant son père, après quelques minutes de silence, il demanda à celui-ci : « Mais qu'est-ce donc que la Révolution? Que demande-t-on, mon père ? » La question était embarrassante. Le père aimait tendrement son fils et il craignait également de lui transmettre une idée fausse ou de faire germer dans son esprit des pensées dangereuses. « Mon enfant, répondit-il, après quelques minutes d'indécision... il est bien difficile de te répondre... Si tu étais plus grand... » Le père s'arrêta encore, puis, rassemblant ses idées et cherchant à profiter de cette occasion pour exhorter son fils au travail, il ajouta : « Tiens, je ne puis mieux faire qu'en te disant que la Révolution détruit toutes les distinctions entre les hommes. Désormais, il n'en existera plus qu'une, celle que la science et l'instruction mettront entre les ignorants et les savants. Ainsi, travaille bien si tu veux te distinguer : il n'y a plus d'autre noblesse. »

Ces mots qui n'étaient peut-être qu'une réponse évasive se gravèrent d'une manière ineffaçable dans la mémoire d'Étienne, et sans doute ils ont influé sur le destin de toute sa vie.

Ce récit qui n'est pas d'un grand écrivain, pas même d'un bon écrivain, donne une idée assez exacte de la manière de Delécluze. On ne dira pas « Cela est peint », car il n'y a guère de couleur ; on ne dira pas « Cela est fortement dessiné », car le trait n'est pas nerveux ou puissant, et il manque à la composition comme à l'expression, ce que les peintres appellent le « caractère ». Le style est celui de tout le monde — de tout le monde qui écrit sans savoir ce que c'est que d'écrire. Cependant il y a un charme de vérité, de naïveté, dans ce croquis un peu léger pris sur nature. Il porte bien sa date : il est bien de Paris ; c'est un sujet pour Daumier traité par un « premier en dessin » d'école primaire.

On prend un réel plaisir à ces pages maladroites et fraîches où « Étienne » raconte la grande Révolution vue par un enfant. Voici Paris sous la Terreur. L'écolier, libéré de l'école, est revenu chez ses parents, et il abandonne les études classiques pour le dessin qu'il adore. Sans maître, sans direction, il copie de vieilles gravures, d'après des peintres « académiques », Boucher, Van Loo, Natoire, dont il parle — en 1858 — avec un mépris rétrospectif bien amusant.

Le soir, madame Delécluze emmène sa petite famille aux Champs-Élysées, redevenus la promenade favorite des Parisiens depuis que la guillotine a quitté la place de la Révolution pour le faubourg.

Spectacle vraiment étrange : on voyait cette population hébétée de Paris se répandre dans cette promenade où l'on prenait soin de l'entretenir des idées de mort et de carnage qui se réalisaient à l'autre extrémité de la ville, à la barrière du Trône. Sous ces arbres des Champs-Elysées, les oreilles et les yeux étaient poursuivis par des chants, des tableaux atroces et par des propos sanglants. Dans son infernale sollicitude pour amuser la plus vile populace, le gouvernement entretenait des chanteurs ambulants. On entendait des hymnes ampoulés ou d'infâmes épigrammes sur les malheureux qui avaient été mis à mort quelques jours auparavant sur la place voisine. Un peu plus loin, étaient exposées en vente de petites guillotines, et comme si l'on eût voulu que les enfants s'accoutumassent à voir périr leurs parents, on avait substitué dans la parade de Polichinelle, à la scène de la pendaison, celle de la guillotine.

Tant qu'il faisait jour, les affaires journalières et le mouvement aidaient à tromper l'inquiétude affreuse dont chacun était oppressé, mais quand le jour décroissait et que l'on commençait à entendre les crieurs publics faire retentir dans les rues qui se vidaient, ces paroles funèbres : « Le *Journal du soir* ! Jugement du Tribunal Révolutionnaire qui condamne à la peine de mort 54 conspirateurs ! » alors, tous les cœurs se serraient et l'on rentrait en tremblant chez soi pour interroger la liste fatale et s'assurer si elle ne contenait pas les noms d'un parent ou d'un ami. Mais les instants les plus affreux à passer étaient ceux de huit heures à minuit. L'usage de dîner à deux ou trois heures au plus tard subsistait encore, en sorte que l'on faisait une collation le soir. Étienne n'oublia jamais ces lugubres repas. Il a encore devant lui la modeste table ronde autour de laquelle sa famille se rassemblait. Un seul plat, simple, grossier même, car tout pouvait être transformé en crime, suffisait au souper. Le père et la mère, soucieux, ne mangeaient guère et n'étaient tirés de leur rêverie que par le soin qu'ils prenaient de leurs enfants. Neuf heures sonnaient ordinairement lorsqu'ils se mettaient à table. Alors, toutes les boutiques étaient fermées, les rues étaient désertes, et le silence n'était interrompu que par le pas de quelque personne attardée, par celui plus lourd et plus pesant des patrouilles qui circulaient ou par les cris de « qui-vive? ».

Parfois à ces repas du soir, Étienne et ses sœurs (la plus âgée avait douze ans et demi), emportés par la gaîté naturelle à leur âge, se laissaient aller à rire entre eux : « Paix, disait la mère, j'entends du bruit ! » et chacun alors, respirant à peine, portait la plus grande attention à ce que l'on entendait dans la rue : « Ah ! disait la mère d'Étienne, dont la terreur se calmait en entendant le bruit s'éloigner, c'est la patrouille ! Elle est passée. »

Dans cette atmosphère étouffante, le petit Delécluze continuait ses minutieuses copies de gravures, en même temps qu'il reprenait ses études classiques interrompues. Il y fut aidé par l'abbé Bintot, ami et voisin de son père. Tant bien que mal, il apprit le latin et un peu de grec, mais il ne fit pas de rhétorique. « On s'en aperçoit en le lisant », dit Sainte-Beuve.

Pendant ces années d'apprentissage, Étienne avait un idéal secret, qu'il incarnait dans la personne d'un grand artiste, maître incontesté de l'école française. Étienne rêvait de voir, d'approcher, de suivre cet homme, à la fois peintre célèbre et commissaire de la Convention — j'allais écrire « commissaire du peuple ». Il rêvait de devenir son élève, de s'assouplir au joug de ce génie autoritaire et théoricien.

Ces désirs se réalisèrent bientôt, en des conditions imprévues.

Laissons Étienne Delécluze raconter lui-même sa première rencontre avec Louis David.

La première fois qu'il aperçut Louis David, ce fut à la fête de l'Être suprême (20 prairial an II). Les annonces et les apprêts pompeux qu'on avait faits pour cette cérémonie ayant excité la curiosité d'Étienne, son père consentit à le conduire aux Tuileries pour voir passer le cortège... Lorsque Étienne vit s'avancer les membres de la Convention nationale rangés sur deux lignes, et comme il considérait avidement cette masse d'hommes graves, décorés de la ceinture et du panache tricolores et tenant à la main un gros bouquet de coquelicots, de bleuets et d'épis de blé mûr, son père lui toucha l'épaule et lui dit : « Tiens, regarde, voilà Robespierre : c'est celui qui marche seul, devant la Convention. » Étienne porta alors toute son attention sur cet homme qui avait encore la destinée de tous les Français dans sa main. Sa taille était médiocre, sa figure pâle, son expression sèche et grave. A cette cérémonie, pendant laquelle il marchait de quelques pas en avant du large front que présentaient les membres de la Convention, il s'avançait à pas mesurés, la tête découverte, les yeux habituellement dirigés vers la terre et à sa démarche composée et parfois incertaine, il était facile de s'apercevoir que le rang à part qu'on lui avait assigné lui causait de l'embarras. Malgré la pompe et la nouveauté des ornements qui caractérisaient cette fête, le jeune Étienne fut frappé du contraste qu'offrait l'expression morne et inquiète de Robespierre comparée à l'agitation qui se manifestait par moments dans les rangs des représentants du peuple. Il observait cette disparate sans pouvoir s'en rendre compte, lorsque deux ou trois jeunes gens, marchant dans la contre-allée derrière lui et son père, dirent à demi-voix, et en faisant allusion à Robespierre qu'ils voyaient passer ainsi : « Ah ! ah ! monstre que tu es, ton compte sera bientôt réglé maintenant ! » Ceux qui entendirent ces paroles tremblèrent, car la discrétion et le silence, en pareille occasion, indiquaient la complicité et étaient punis de mort.

Mais presque au même instant, l'attention fut détournée par la voix d'un homme qui criait en marchant très vite : « Place au commissaire de la Convention ! » La haie des curieux qui bordait la grande allée des Tuileries s'ouvrit, et l'on vit un représentant du peuple en costume, tenant ses deux fils par la main et s'avançant avec vivacité vers le milieu du cortège pour faire presser la marche au groupe des juges du tribunal révolutionnaire qui précédait celui des membres de la Convention. C'était David, chargé de la disposition de toute la fête, qui agitait son chapeau surmonté d'un grand panache tricolore pour faire maintenir les distances entre les différents corps de fonctionnaires de la République formant le cortège.

Étienne oublia Robespierre et l'Être suprême à la vue du grand artiste si magnifiquement empanaché, dans ce rôle de « maître des cérémonies révolutionnaires ». Il devait le revoir un peu plus tard, sous un aspect beaucoup moins triomphal et beaucoup plus émouvant. Le 13 thermidor, après la chute du « tyran », M. Delécluze père, se promenant avec Étienne aux Tuileries, eut l'idée d'entrer dans la salle de la Convention et d'assister à la séance. Quel spectacle ! « Le représentant du peuple, le peintre David, était à la tribune, où il balbutiait quelques paroles sourdes qu'il cherchait, mais en vain, à opposer à la fureur de ses collègues... Il était pâle et la sueur qui tombait de son front roulait de ses vêtements jusqu'à terre où elle imprimait de larges taches. » Étienne fut extrêmement affecté en voyant son idole en péril. Il comprit cependant que l'Assemblée, hostile à David politicien, respectait David artiste. Le panache tricolore avait moins de prestige que la palette et les pinceaux. Ceux qui avaient condamné Chénier et Lavoisier hésitèrent à condamner un peintre illustre et dont l'œuvre était éminemment « civique ». Ils se souvinrent du *Serment des Horaces* et de tant d'ouvrages d'un caractère antique, philosophique et républicain. David sauva sa tête... Peut-être le souvenir de cette séance et de la sueur d'angoisse qui avait trempé tout son corps, l'aida-t-il à se rallier, sans trop de douleur, à l'Empire.

III

Vers 1796, Étienne, âgé de quinze ans, devint l'élève d'un élève de David nommé Frédéric Moreau, comme le héros de *l'Éducation sentimentale*. Ce Moreau, plus architecte que peintre, et d'une incurable indolence, travaillait à un certain tableau de *Virginius* commencé sous la Terreur et qui fut achevé un peu avant le règne de Louis-Philippe ! Il occupait un des nombreux ateliers de David — celui dit « des Horaces » — dans les combles dégoûtants du vieux Louvre, véritable sentine d'ordures et dédale d'escaliers et de couloirs. L'atelier était meublé et orné uniquement avec les accessoires que Louis David employait pour ses tableaux. Étienne,

en y pénétrant, reconnut la draperie verte qui forme le fond des *Horaces* et le lit de repos où s'étendit madame Récamier. Un grand vacarme venait des ateliers voisins, où les élèves se querellaient à propos des places assignées et de la pose des modèles. Chez Moreau, le silence et la solitude régnaient. Étienne attendit longtemps la venue de son maître. Il contempla le poêle brûlant, la tenture verte, les meubles de Jacob, le *Virginius*, et il fit, en cette austère compagnie, une sorte d'examen de conscience. « Dans la vie d'un homme, dit-il, il y a toujours des circonstances décisives qui l'enlèvent à la génération dont il procède pour le placer au milieu de celle dont il fait partie. C'est ce qui arriva à Étienne en cette occasion. Il s'aperçut tout à la fois de combien on était en arrière dans la maison de ses parents sur la marche qu'avaient suivie les arts depuis dix ans, et pressentit tout ce qu'il fallait qu'il connût ou qu'il étudiât pour rattraper le gros de l'armée, dans laquelle il se trouvait enrégimenté tout à coup. »

Quelques jours plus tard, le solitaire Étienne vit arriver un camarade dont la mine et les façons avaient de quoi surprendre. Ce camarade inattendu, élève du fantasque Moreau, et déjà plus habile qu'Étienne, s'appelait madame Charles de Noailles et comptait alors vingt-six ans. Assez jolie et très bien faite, coquette et simple à la fois, madame de Noailles avait des manières un peu enfantines qui mirent Étienne à son aise. Comme lui, elle apportait son déjeuner dans un panier et ne manquait jamais de lui offrir quelque friandise. Il acceptait, sans cérémonie, et souvent il se rappelait certaine journée terrible de son enfance, où le hasard lui avait fait rencontrer la charrette qui conduisait à la guillotine le propre père de madame de Noailles, M. de Laborde, banquier de la cour. Ce souvenir qui le poursuivait prit la forme d'une hantise. Le jour — ce jour tant désiré ! — que David vint pour la première fois dans l'atelier de Moreau, madame de Noailles conta qu'elle était tout heureuse parce que son frère Alexandre était revenu d'émigration. David, oublieux du rôle sanglant qu'il avait joué, félicita la jeune femme. Quand il sortit, Étienne resta assis auprès du poêle, « essayant vainement de composer un seul et même homme de l'ancien ami de Robespierre et du nouveau protecteur des émigrés ». Pensif

il tenait machinalement son regard fixé sur madame de Noailles qu'il ne voyait que par derrière. Ses cheveux châtain foncé, entourés de bandelettes rouges à la mode antique, faisaient ressortir la blancheur de son cou qui était élancé et fort beau. Ce rouge et ce cou blanc frappèrent tout à coup l'imagination d'Étienne, excitée déjà par les réflexions que la visite de David lui avait suggérées, et il lui sembla voir tomber la jolie tête de cette jeune femme. Ce ne fut même qu'en faisant un grand effort sur lui qu'il parvint à se rendre maître de l'agitation intérieure qu'il éprouva en ce moment.

Enfin, Étienne fut admis dans le sanctuaire, c'est-à-dire chez David. Il a laissé une description très intéressante de ce petit monde qui évoluait autour du maître ; il a dessiné consciencieusement le cadre, les figures principales et la figure dominatrice du « patron ». Les artistes, qui eurent bien des raisons de ne pas chérir l'entêté censeur des *Débats*, pardonneront beaucoup à Delécluze parce qu'il aura fait revivre pour les générations futures David et ses élèves, David et son enseignement. On voit l'illustre auteur des *Horaces* devenir peu à peu le peintre officiel de Bonaparte ; on suit l'évolution de ses idées politiques, moins inflexibles que ses théories artistiques ; on assiste aux séances de correction, lorsque le maître commente les esquisses... Et l'on soupçonne ce qu'Étienne ne dit pas, le verdict qu'il entendit un jour et que des témoins ont rapporté : « Ah ! tu es riche, toi ! tu fais bien. Tu ne travailles pas ; tu le peux, toi ! Tu ne seras jamais un peintre, ça se voit ! Mais tu es un peu bavard ; tu as des opinions... Étienne, tu seras critique ! »

IV

Étienne fut critique. Après avoir produit des tableaux inanimés, *la Mort d'Astyanax*, *l'Enlèvement d'Hélène*, *Herminie et Tancrède*, *l'Évanouissement d'Alexandre* et quelques autres du genre « pompier » le plus morne, il se contenta d'une médaille de 1re classe obtenue au Salon de 1808 et il abandonna ses pinceaux. Thuriféraire de David, il entreprit de perpétuer les doctrines de son maître et il commença contre les

romantiques une furieuse campagne qui dura toute sa vie. Au lycée (1819), au *Moniteur* (1822), aux *Débats* (1824-1855), il régenta, blâma, condamna, du haut de sa cravate à quadruple tour, les artistes chevelus et les poètes en gilets rouges. Il dénonça les « tartouillades » de M. Delacroix, et de M. Jéricho (*sic*). Il fut le Don Quichotte du faux classicisme expirant, et, de sa lance, il pourfendit les troubadours et les sultans, les paladins et les châtelaines, les janissaires et les odalisques, les nains, les géants, les sylphides, qui remplaçaient Romulus et Tatius dans la faveur du public. Entre temps, il élevait, avec le plus grand soin, un de ses neveux, qu'il chérissait comme un autre lui-même à cause de ses dons artistiques; il lui montrait force gravures d'après l'antique et des moulages et des dessins... Le résultat de cette éducation fit honneur à Delécluze, mais non pas de la façon qu'il espérait, car ce neveu devint le champion du gothique, le grand restaurateur des cathédrales : Viollet-le-Duc !

Une honnête fortune lui assurant l'indépendance qui permet aux bons écrivains de se révéler tout entiers et aux médiocres de tenir une place dans le monde, Étienne Delécluze mena l'existence paisible d'un célibataire sans charges et sans passions. En compagnie de ses neveux Adolphe et Eugène Viollet-le-Duc, il visita la province française, l'Allemagne et l'Italie. A Paris, dans son appartement de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il recevait des hommes distingués, gens de lettres ou gens du monde, et les jeunes rédacteurs du *Globe* et des *Débats*. On y pouvait rencontrer MM. de Rémusat et Duvergier de Hauranne, Stapfer, Vitet, Paul-Louis Courier, Ampère, Mérimée et Henry Beyle — jamais de femmes.

Beyle, si différent d'Étienne Delécluze, était devenu son ami, peut-être parce qu'ils avaient, en commun, certaines manies de vieux garçons, le goût des petits papiers et des journaux intimes et le culte de l'Italie. Dans les *Souvenirs d'égotisme*, il a noté les impressions de sa première visite chez Delécluze qu'il désigne sous le nom de M. de l'Étang :

« On me mena chez M. de l'Étang un dimanche, à deux heures. C'est à cette heure incommode qu'il recevait. Il fallait monter quatre-vingt-quinze marches, car il tenait son acadé-

mie au sixième étage d'une maison qui appartenait à lui et à ses sœurs, rue Gaillon. De ses petites fenêtres, on ne voyait qu'une forêt de cheminées en plâtre noirâtre. C'est pour moi une des vues les plus laides, mais les quatre petites chambres qu'habitait M. de l'Étang étaient ornées de gravures et d'objets d'art curieux et agréables.

» Je trouvai chez M. de l'Étang, devant un mauvais petit feu — car ce fut, ce me semble, en février 1822 qu'on m'y mena — huit ou dix personnes qui parlaient de tout. Je fus frappé de leur bon sens, de leur esprit, et surtout du tact fin du maître de la maison, qui, sans qu'il y parût, dirigeait la discussion de façon à ce qu'on ne parlât jamais trois à la fois ou que l'on n'arrivât pas à de tristes moments de silence.

» Je ne saurais exprimer trop d'estime pour cette société. Je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur, mais même de comparable. J'en fus frappé le premier jour, et vingt fois peut-être, pendant les trois ou quatre ans qu'elle a duré, je me suis surpris à faire le même acte d'admiration.

» Une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier.

» Elle est impossible en Angleterre, car chez M. de l'Étang, on se serait moqué d'un duc comme d'un autre, et plus que d'un autre s'il eût été ridicule.

» L'Allemagne ne pourrait la fournir, on y est trop accoutumé à croire avec enthousiasme la niaiserie philosophique à la mode (les Anges de M. Ancillon). D'ailleurs, hors de leur enthousiasme, les Allemands sont trop bêtes.

» Les Italiens auraient disserté ; chacun y eût gardé la parole pendant vingt minutes et fût resté l'ennemi mortel de son antagoniste dans la discussion. A la troisième séance on y eût fait des sonnets satiriques les uns contre les autres.

» Car la discussion y était franche sur tout et avec tous. On était poli chez M. de l'Étang, mais à cause de lui. Il était souvent nécessaire qu'il protégeât la retraite des imprudents qui, cherchant une idée nouvelle, avaient avancé une absurdité trop choquante... »

Beyle fut, dit Sainte-Beuve, « le premier auteur, le boute-en-train » de ces réunions dominicales, où chacun tenait son rôle, où Bernard de Jussieu, le botaniste, représentait le public

attentif et silencieux. Celui-là, qui ne se mêlait jamais aux controverses littéraires, se bornait à dire en sortant : « Ils ont été bien amusants aujourd'hui ! » ou « Ça n'a pas été aussi amusant que dimanche dernier ! »

Le soir, Delécluze rédigeait une sorte de procès-verbal de la journée ; il marquait les sujets traités par les causeurs, les répliques heureuses, les incidents. Et Beyle, rentré chez lui, faisait exactement la même chose. Chacun portraicturait l'autre, avec aménité d'abord, tant que dura leur sympathie, puis avec un *humour* tout prêt à la caricature.

Les salons les plus fermés s'ouvraient pour ce simple bourgeois qu'était Delécluze, comme si ses amitiés et l'honneur d'écrire dans les journaux graves eussent anobli le champion du classicisme. Il fréquenta beaucoup chez madame Récamier, pendant un séjour qu'il fit à Rome, et il connut, dans le petit salon de la *Via del Babuino*, les intimes de la belle Juliette : Chateaubriand, Ballanche, Ampère, l'abbé de Rohan, le duc de Laval. C'est là qu'il entendit Chateaubriand et Ballanche parler sur l'art d'écrire devant un cercle d'écrivains. Ils commentaient le vieux précepte de Boileau et confessaient qu'ils avaient remis souvent leur ouvrage sur le métier pour le « repolir ». Les auditeurs, qui appartenaient tous, plus ou moins, à la littérature, faisaient leur profit de cette leçon et ne soufflaient mot. Étienne Delécluze prit la parole : « Eh bien, moi, dit-il, c'est étonnant ! Voilà des années que je ne rature plus... » Il y eut un grand silence et des sourires. Ce n'est pas Étienne qui a rapporté cette anecdote dans ses souvenirs ! Étienne, malgré sa politesse qui charmait Stendhal, était beaucoup trop content de lui pour sentir certains ridicules.

V

Les nuances du style devaient lui échapper toujours, comme lui échappèrent certaines nuances du sentiment. Son cœur, aussi bien que son esprit, resta « bourgeois » et « raisonnable ». Il put composer un volume sur *Dante et la poésie amoureuse* ; il put traduire la *Vita nuova* : toujours, il demeura celui que la Fantaisie fuyait depuis son baptême. Il avait pu, à l'âge

de Fortunio et de Chérubin, vivre des jours et des jours auprès d'une belle dame aux cheveux châtains, au joli cou, dans la solitude complète de l'atelier. Son imagination ne s'était émue que par des considérations historico-philosophiques. Étienne n'était pas romanesque et le fit bien voir, quand il écrivit des romans. Il n'était pas davantage amoureux par tempérament et par vocation. Page, il n'eût point chanté la romance à la marraine et sauté du balcon dans les plates-bandes ; il eût respecté M. le comte et madame la comtesse ! Clerc de notaire, il eût pris le parti du patron contre Jacqueline et le grand sabre de Clavaroche lui eût fait peur. Le mariage lui paraissait une affaire si grave qu'il y réfléchit toute sa vie, sans pouvoir s'y décider. Une fois — il avait alors quarante-deux ans — il éprouva une velléité matrimoniale pour une jolie nièce de madame Récamier. Tel Panurge, il demandait conseil à tout le monde : « Épouserai-je mademoiselle Amélie? Ne l'épouserai-je pas? » Il n'oubliait que de consulter mademoiselle Amélie elle-même. Ainsi, il vécut et il mourut octogénaire, ayant défendu l'entrée de son cœur à la femme — cette ennemie du repos égoïste et de la prudente raison — comme il lui défendait l'entrée de son logis, le dimanche.

Cependant Étienne Delécluze a écrit *Mademoiselle Justine de Liron,* roman d'amour, thèse originale et hardie !

Comment expliquer ce phénomène? Le hasard n'y suffit pas. Les œuvres d'un écrivain tiennent à sa personne, à sa vie, par des racines apparentes ou secrètes, dont il ne connaît pas toujours les origines et les prolongements.

Le sujet de *Mademoiselle de Liron* devait choquer toute la sagesse bourgeoise de Delécluze. S'il le portait en lui, s'il l'avait conçu par cette opération mystérieuse de l'esprit où l'expérience acquise, l'observation désintéressée fécondent la sensibilité particulière de l'écrivain, comment expliquer le contraste qui existe entre le caractère presque subversif de ce sujet et la sensibilité d'Étienne, le bon élève docile à toutes les conventions !

Étienne, tel que nous le connaissons, tel qu'il s'est raconté lui-même, pouvait normalement imaginer l'histoire d'une fille noble, élevée en province, ménagère comme Charlotte, admi-

nistratrice de la fortune familiale, comme madame de Morsauf. Il pouvait imaginer cette fille intelligente, énergique, — quoique un peu grasse! — aimée d'un petit cousin blanc-bec et finissant par l'aimer aussi, mais refusant de l'épouser à cause de la différence de leurs âges. Il pouvait imaginer ce noble et généreux désir de Justine, d'employer, pour le plus grand bien d'Ernest, la puissance qu'il tient de l'amour, afin que l'adolescent stimulé et guidé par elle devienne un homme et prenne, dans la société, la place dont il est digne... Tout cela conté en un style un peu terne, avec bonhomie et bonne grâce, malgré quelques platitudes, tout cela pouvait être du Delécluze. Mais...

Mais cela n'est point le fond du sujet, et pour montrer ce fond essentiel, il faut reprendre l'histoire à son début ; il faut dire : Delécluze pouvait-il imaginer une fille noble, bien élevée, intelligente, « raisonnable », qui aime à vingt-trois ans un garçon de dix-neuf ans ; qui, voulant le bonheur de ce jouvenceau et ne voulant pas enchaîner son jeune cœur et sa jeune vie, désire être pour lui une sorte de Béatrice ; mais qui, avant d'envoyer le petit cousin à Rome, où il fera son apprentissage de diplomate, le recevra dans sa chambre et dans son lit — une nuit, une seule nuit !... Après cette nuit unique et délicieuse, Ernest partira ; il emportera le souvenir de Justine et lui sera fidèle — de cœur seulement, parce que les dames romaines sont belles et séduisantes. Il reviendra ; il redemandera les privilèges de l'amant qui lui seront refusés, de la manière la plus touchante, et au nom même de l'amour. Et Justine, libre de remords, presque sans regrets, ne se repentira pas devant Dieu de ce qu'elle ne consent pas à nommer un « péché » et mourra contente.

Ce sujet-là n'est point du cru d'Étienne. Je ne veux pas dire que Delécluze l'ait emprunté à quelqu'un, mais il ne l'eût pas trouvé peut-être, sans une influence étrangère.

Et je songe malgré moi à Stendhal, à ses héroïnes passionnées et calculatrices, à ses amoureuses qui se jouent des préjugés et du faux honneur mondain. Transposez le sujet de *Mademoiselle de Liron*, placez-le en Italie, ajoutez-y l'ardeur, la singularité, les contradictions sentimentales, la puissante vie intérieure, tout ce qui fait la beauté des *Chroniques ita-*

liennes, de *la Chartreuse*, de *l'Abbesse de Castro*. Sans modifier en rien le plan du livre et les rôles respectifs des personnages, vous aurez, non plus de l'Étienne Delécluze, mais du pur Stendhal.

Encore une fois, je ne prétends point que Beyle soit pour quelque chose dans *Mademoiselle Justine de Liron*. Je suppose qu'il a pu, inconsciemment, « suggestionner » Delécluze. Le brave Étienne s'est trouvé devant un beau sujet, qui le dépassait. Il l'a saisi — en le rapetissant à sa mesure. Il lui a donné cette couleur tranquille, cette naïveté hollandaise, ce tour prosaïque que nous avons remarqués dans les récits de son enfance. Il a voulu que Justine de Liron trempât ses beaux bras nus dans la farine des gâteaux, et qu'elle fût un peu grassouillette et potelée. Il a voulu qu'Ernest fût un bon garçon qui pleure et renifle dans le mouchoir de sa cousine. Il a voulu surtout cette fin, assez comiquement prudhommesque, où l'amant éploré se console, et fait un mariage de raison. « Il se détermina à prendre le grand chemin de la vie comme le lui avait dit sa cousine et il fut *raisonnablement* heureux, chose bien rare [1]. »

Ceci, assurément, n'est pas du Stendhal !

Mais tel qu'il est, ce petit roman intime, accident heureux dans l'œuvre d'Étienne Delécluze, mérite de n'être pas oublié. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur et qui eût été un chef-d'œuvre sous une autre plume. On le relira avec curiosité, avec plaisir, et souvent avec émotion, quand l'énorme série d'études critiques d'Étienne Delécluze ne sera plus qu'une chose morte, dans la poudre des bibliothèques.

MARCELLE TINAYRE

1. *Mademoiselle de Liron.*

SOUVENIRS

DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE

Dans l'automne de 1882, au moment où j'allais partir pour Rome comme « membre de l'École française d'archéologie et d'histoire », M. Renan voulut bien m'accorder quelques conseils. Je le vois encore, assis sur le canapé de Bellevue, pencher son large visage, tourner ses pouces de mandarin ; j'entends sa voix lente et précise :

« Vous allez connaître l'Italie, jeune homme ; vous avez vingt-deux ans et vous lisez les manuscrits grecs; voilà bien des raisons d'être heureux ! Vous comptez collationner beaucoup de textes à la Vaticane. C'est un projet excellent. Le Pape a les plus beaux manuscrits du monde, Vous savez, sans doute, qu'il possède d'autres trésors. Réservez-leur une part de votre enthousiasme. On a le tort d'y mal préparer nos jeunes missionnaires. Mais après tout, celui qui ne découvrira point seul Michel-Ange, il était inutile de l'avertir. Trouvez Rome avec votre âme, mon ami, et profitez de ces belles années ; il y aura toujours assez de paléographie dans votre existence. Que de bonheur j'ai eu dans la ville des Papes et au Mont Cassin ! quelles rencontres de ma vie ! Saluez de ma part mon vieil Amari, l'historien des Vêpres siciliennes, et ce vaillant Père Tosti, s'il se souvient encore de son pèlerin. Ce sont de vrais Italiens, ce sont des hommes... Je vous recommande surtout, dans cette Vaticane où vous travaillerez, la

noble pensée de Nicolas V qui l'a fondée, de Sixte IV qui l'a agrandie. Lequel préférer parmi ces grands Papes de la Renaissance, que nous ne saurions trop admirer pour tout ce qu'ils ont fait en faveur de la pensée humaine? Aidez-moi à honorer leur mémoire. Quand vous en aurez fini avec vos variantes, commencez un bon livre sur Nicolas V, et envoyez-le-moi avec tout ce que vous écrirez.

Je n'ai écrit ni la vie de Nicolas V, ni aucun ouvrage digne d'intéresser M. Renan. Quand un jour il désira présenter aux Inscriptions *Érasme en Italie*, dont le sujet lui agréait son obligeance seule me laissa croire qu'il l'avait lu. Mais je lui sais un extrême gré de m'avoir, dès l'abord, découvert le sens de l'Italie. L'historien des langues sémitiques gardait du prestige à l'École des Hautes Études, malgré la défiance qu'inspirait son talent. Il ne fallait pas moins qu'une telle autorité, et le souvenir d'un certain sourire, pour soustraire un débutant plein de zèle aux suggestions autoritaires de notre maître Édouard Tournier. Ce grand helléniste bornait à peu près l'exercice des facultés de l'intelligence à la critique verbale, et pensait qu'une collation complète des manuscrits d'Aristophane pouvait seule excuser un séjour à Rome et le temps qu'on allait y perdre.

Mais Rome, dès le seuil, libérait nos esprits. Le monde antique y apparaît si large, si varié. si attrayant, que l'étudiant sollicité par tant d'aspects du passé, ébloui de ces richesses inespérées, initié par ses premières promenades à toutes les questions d'une archéologie devenue vivante, se débarrasse peu à peu des disciplines livresques et met à leur juste plan les leçons qui l'ont formé. Son horizon se transforme en quelques semaines et lui présente tous les enchantements et tous les choix. Il va d'instinct où ses goûts le guident, assuré d'y bien exercer les méthodes apprises et de s'attacher à la science sur les points où il la servira le mieux. Tout modeste philologue que j'étais, j'avais pourtant la passion de la poésie ; c'est Joachim du Bellay qui, le premier, m'avait parlé de Rome. L'étude de l'Antiquité et celle de la Renaissance s'offraient ensemble ; désormais, je ne les séparai plus.

La Bibliothèque Vaticane est bien le lieu de la terre où les manuscrits grecs sont le mieux logés. Pour les aller voir, on chemine longtemps à travers l'immense palais, l'imagination toute émue des chefs-d'œuvre qu'il abrite. Il faut franchir la Porte de bronze, saluer d'un air entendu l'officier suisse au pourpoint multicolore, monter l'escalier de marbre que l'ordinaire touriste ne connaît pas, traverser la cour Saint-Damase où prennent jour les chambres du Pape, longer les « Loges » de Jean d'Udine, au-dessous de celles de Raphaël, et suivre enfin, sur plus de trois cents mètres, la magnifique « galerie lapidaire », où Gaetano Marini a rangé pour Pie VII plusieurs milliers d'inscriptions antiques. Qui oserait se plaindre de la longueur du trajet? Ne repose-t-on pas ses yeux sur les sarcophages à figures et les autels sculptés? Ne déchiffre-t-on pas, en belle lumière, avec un intérêt renouvelé chaque jour, quelques-unes de ces formules funéraires, administratives ou triomphales, où excella toujours le peuple romain? Ces impressions, toutes très nobles, nous préparent excellemment au travail. Il nous attend derrière la petite porte percée dans le mur couvert par les marbres. Mais plus d'une fois, nous la trouvons close : « Oggi è festa, signor ! » Nous avons oublié que c'est Vigile de la Pentecôte ou commémoration de saint Philippe de Néri.

La déception ne dure guère. On refait le chemin sans ennui. Au dehors, sonnent les cloches de Saint-Pierre, le soleil dore la colonnade et se joue dans les fontaines. Puisque « c'est fête », on va célébrer le saint du jour dans une *osteria* de la campagne, où le déjeuner sera gai et le vin digne d'Horace, à moins qu'on ne préfère monter à Albano, pour lire au bord du lac, sous les chênes-verts, quelque poète de France. Mais demain, on se gardera d'avouer à monsignore Ciccolini cet oubli impardonnable du calendrier catholique, parce que monsignore Ciccolini pourrait en induire que nous sommes de ces Français païens, qui joignent à la légèreté de leur nation l'irréligieux esprit des écoles de la République.

A vrai dire, le préfet de la Vaticane ne nourrissait point ces injustes préjugés. Ce prélat sicilien, subordonné du cardinal Pitra, bibliothécaire de la Sainte-Église, avait sous des manières assez rudes la plus exquise bonté ; et l'on s'en

assurait le jour où, après une période d'observation un peu longue, il vous invitait à puiser dans sa boîte de corne et à vous barbouiller les narines de son tabac. On pouvait compter dès lors sur une bienveillance inépuisable et, au besoin, sur le bon conseil du paléographe au moment d'une lecture difficile.

Aux premières années du pontificat de Léon XIII, la Vaticane ne connaissait rien des commodités modernes qu'elle a reçues depuis. La salle de travail s'éclairait d'une seule fenêtre, auprès de laquelle les places étaient recherchées. Les murs s'ornaient d'une boiserie brune, d'un crucifix et du portrait du pape régnant. Les longues tables recouvertes de drap vert dataient du temps de Mabillon, les règlements de plus loin encore. Les livres de références manquaient et le catalogue, fort bien établi au XVIIe siècle, était communiqué avec une défiante parcimonie. On voyait parfois le nez à lunettes d'un Allemand en témoigner quelque impatience. Chacun s'absorbait dans sa besogne. L'habit des religieux, qui étudiaient les manuscrits syriaques, faisait penser à une salle de couvent ; le plus rigoureux silence était observé ; c'était un coin vieillot et délicieux.

Nul de mes compagnons d'alors n'a gardé de souvenir morose de ces longues séances matinales. Mais je pense avoir été, avec Paul Fabre, de ceux qui surent y prendre les habitudes familières. Le caractère exquis de Fabre et l'âme religieuse qu'on devinait en lui gagnaient tous les cœurs de la maison. Il travaillait aussi aux Archives pontificales, que le nouveau Pape venait d'ouvrir d'un geste libéral aux savants du monde entier. Ce normalien, qui s'imposait la formation d'un chartiste, multipliait à tous les étages du Vatican ses découvertes sur l'administration de l'Église au moyen âge et le fonctionnement de ses institutions temporelles. Grandjean et Digard ne quittaient guère les Archives ; ils « faisaient leur Pape », ce qui voulait dire qu'ils recherchaient les bulles relatives à la France dans les registres de Boniface VIII et de Benoît XI. Charles Diehl, futur « byzantin », fréquentait les Antiques, pour préparer son séjour d'Athènes. Tel autre de nos camarades s'oubliait au ciel de Sicile, et André Pératé, qui nous rejoignit un

peu plus tard, étudia de préférence l'archéologie chrétienne sous les pins parasols de la villa Pamfili. La Vaticane offrait des joies plus austères ; je ne crois pas cependant avoir mieux goûté la vie à Amalfi ou à Taormine qu'en ce lieu paisible réservé aux ivresses silencieuses de l'esprit.

J'avais entrepris la description minutieuse d'un fonds de manuscrits légué au Pape par Fulvio Orsini, bibliothécaire des cardinaux Farnèse, où sont comptés quelques-uns des plus précieux ouvrages des auteurs anciens, outre des textes italiens et provençaux. Ce modeste travail, qui n'a pas été inutile pour la Vaticane elle-même, n'allait pas sans difficultés. La collection d'un contemporain de Grégoire XII et de Sixte-Quint, formée avec les bibliothèques des anciens humanistes, permettait d'évoquer les plus illustres d'entre eux et d'indiquer le cheminement des études pendant la Renaissance. Mais il fallait, pour comparer les écritures, se faire communiquer plusieurs volumes à la fois et les ouvrir devant soi en même temps ; à chaque instant, le règlement opposait quelque obstacle. Je devais recourir à monsignore Ciccolini et l'intéresser à mes trouvailles : « Voyez, monsignore, j'ai retrouvé des autographes de Michel-Ange, inconnus de Milanesi. Voici des lettres d'Érasme inédites, que je voudrais publier ; ne vous inquiétez pas, elles témoignent qu'il fut bon catholique. J'ai aussi classé, hier, tout un lot d'ouvrages possédés par Pomponius Lætus, le premier explorateur des Catacombes ; cela fera plaisir sûrement au commandeur De Rossi. Mais ces manuscrits du cardinal Bembo, ne voulez-vous pas qu'on les fasse connaître? Un si savant homme ! » Le bon prélat me regardait en souriant, et les autorisations peu à peu étaient accordées.

Bientôt, les *scrittori* scandalisés virent leur préfet conduire en personne ce Français encombrant dans les galeries intérieures, ouvrir avec lui les armoires « secrétissimes », bouleverser les rayons des incunables, où, depuis bien des années, on ne déplaçait pas un volume. Ces respectables textes des vieux imprimeurs d'Italie, des Giunta, des Aldes, avaient souvent leurs marges pleines des écritures que je cherchais ; quand la chasse était bonne, nous rapportions le Catulle de Pontano ou le Plaute d'Inghirami. Je dus à ces explorations

de parcourir à mon gré les salles somptueuses décorées par Sixte-Quint, de revoir maintes fois les « Noces Adolbrandines » et d'autres trésors privés de la Bibliothèque Apostolique. Il me souvient qu'une porte poussée dans des chambres lointaines me fit apercevoir de merveilleux plafonds de la Renaissance, qu'aucun guide ne signalait encore : c'était l'appartement Borgia. Excellent monsignore Ciccolini, aimable gardien de ces lieux illustres, que de reconnaissance ne vous dois-je pas pour certaines émotions que vous m'avez permises, à l'âge où elles ont tant de prix! Soyez remercié aussi de n'avoir pas réservé vos faveurs, comme d'autres faisaient en ce temps-là, aux seuls savants de la Germanie.

Il en venait parfois d'assez fameux, et celui dont je parlerai était une manière de grand homme. On le révérait comme tel non seulement à Berlin, mais dans l'Europe entière, et particulièrement chez la bonne comtesse Lovatelli, née Caetani, qui réunissait le vendredi soir la fleur sévère de l'archéologie romaine. Les jeunes membres de l'École française y étaient admis. Ce fut leur régal, de voir, sous les yeux avertis des Italiens, l'agile et subtil Gaston Boissier aux prises avec la brusquerie infatuée de Théodore Mommsen. Boissier, qui connaissait Rome à merveille, contait les promenades faites avec nous aux pays virgiliens des bouches du Tibre, pour essayer de reconnaître les sites de *l'Enéide* ; sur tel point controversé il demandait courtoisement l'avis de son grand confrère, non sans l'embarrasser de quelque malice. Le colloque s'achevait par l'échange d'une jovialité entre deux savants, éminents l'un et l'autre, qui s'estimaient à leur valeur. Je devais les revoir ensemble à Versailles, où Boissier plus tard m'amena Mommsen. En visitant le Château, celui-ci nous fit la grâce de ne pas insister trop lourdement sur les souvenirs de la proclamation de son Empire, qui gonflaient dans ce lieu les savants de son pays. Il y avait pourtant chez lui un fond de grossièreté tudesque, qui nous fut précisément révélé à la Vaticane.

Le *vir inluster*, qui nous éblouissait de sa gloire, travaillait alors pour le *C. I. L.*, qui est, comme vous ne l'ignorez pas, le *Corpus* des inscriptions latines publié à Berlin par

l'*Academia Borussica*, avec des collaborations internationales. Mommsen, Bismarck de l'entreprise, la menait avec autorité et pour l'honneur de son pays. L'amitié du grand archéologue De Rossi, qui avait colligé pour l'ouvrage les inscriptions de Rome, lui assurait à la Vaticane ses entrées favorisées. On lui réservait sa place, auprès de la fenêtre ; et plus d'un futur prélat s'estimait honoré de s'asseoir aux côtés de ce luthérien, dont le profil d'oiseau de proie disparaissait, dès l'arrivée, dans les in-folio.

Un jour, le Pape passa, comme il faisait quelquefois en allant à ses jardins. On entendit la hallebarde frapper le pavé de la galerie lapidaire ; une porte s'ouvrit à deux battants et Léon XIII, en chaise à porteurs découverte, traversa notre salle sans s'arrêter, élevant seulement ses maigres mains tremblantes pour donner la bénédiction aux travailleurs. Les catholiques s'étaient agenouillés; les protestants saluaient profondément ; n'était-ce pas le moindre hommage dû au maître de la demeure? Seul, Mommsen n'avait pas levé les yeux ; il affectait ne rien entendre, et ne voulait rien voir. Cette scène faisait juger de l'homme autant que de la race. Elle nous indigna, peut-être sans nous déplaire, et nous inclina depuis, à moins de déférence envers l'Académie royale de Berlin.

D'autres souvenirs me reviennent quand je songe à ces jeunes années. A la fin de la troisième, la dernière de ma mission, une rare fortune les consacra. Ce jour-là, en repassant la Porte de bronze sous l'œil familier des gardes suisses, j'emportais dans l'âme un beau secret, qui rendait assez fiers mes adieux à la Vaticane. Il me semblait payer ma dette au bon Pape qui nous ouvrait sa maison, puisque j'allais ajouter une richesse à sa glorieuse bibliothèque. Je venais d'y retrouver trois manuscrits autographes de Pétrarque, et l'un d'eux était le texte même du *Canzoniere*, sur lequel Alde Manuce avait fait une édition fameuse du poète. Cet original s'étant perdu, on accusait le grand imprimeur vénitien d'en avoir inventé l'existence. La trouvaille d'un Français obscur allait fixer d'une façon définitive un des grands textes classiques de l'Italie.

Après les vérifications nécessaires, mes bons maîtres Léopold Delisle et Gaston Paris me firent exposer la décou-

verte devant leur académie. Les philologues la discutèrent âprement. Comment Carducci s'y rallia avec éclat, et ceux d'outre-Rhin avec jalousie, c'est une anecdote qui n'intéresserait personne aujourd'hui. Je lui dois, pour ma part, mes plus belles amitiés italiennes et l'orientation de mes travaux. Dès lors, je me mis à rechercher dans les bibliothèques d'Europe les épaves ignorées de la collection de Pétrarque. Je reconnus à loisir dans mon cabinet de Versailles des manuscrits de la Nationale où se constatait cette illustre provenance. Je fus moins heureux à Londres, à Oxford, à Munich ; mais quel bon prétexte pour courir à nouveau l'Italie ! J'allai des clairs pupitres de la Laurentienne à l'étroite « librairie » du Séminaire de Padoue ; je feuilletai, à Césène, les in-folio enchaînés depuis Malatesta Novello ; je revis la chère Ambrosienne, où est le Virgile décoré par Simone Martini, et cette vénérable bibliothèque de Saint-Marc, commencée par le cardinal Bessarion, qui voisine si noblement avec les plafonds de Véronèse...

A la Vaticane, une transformation s'accomplissait. Des salles d'étude toutes neuves s'aménageaient, se garnissaient de livres de références, de catalogues excellents et même de fauteuils confortables. Le nouveau préfet, le P. Ehrle, jésuite allemand, historien de la Bibliothèque pontificale, faisait un accueil courtois aux jeunes « Farnésiens » que lui envoyait son illustre ami l'abbé Duchesne. Paul Fabre, alors fixé à Rome, guidait leurs recherches. Mes trois manuscrits de Pétrarque étaient maintenant exposés sous une vitrine d'honneur, en attendant que Mons. Vattasso publiât dans une édition magnifique, aux frais du Saint-Père, le fac-similé complet du *Canzoniere*. Fallait-il s'attarder en cette maison modernisée, où tout désormais facilitait le travail, mais où je ne retrouvais plus les enchantements d'autrefois? Je remis encore la main sur un Apulée, et sur l'*Histoire Auguste* de la bibliothèque du poète ; mais déjà l'écriture de Pétrarque m'intéressait moins que sa pensée.

Quel beau compagnon de voyage qu'un grand homme du passé, qu'on admire et qu'on peut aimer! Partout, en déchiffrant les notes dont Pétrarque chargeait les marges de ses auteurs, en transcrivant des pages inédites de ses œuvres

latines, j'avais l'illusion de vivre hors de mes contemporains, dans l'intimité de celui qui fut l'initiateur véritable de la Renaissance. Je me faisais l'humble humaniste du *Trecento*, habitant d'Avignon ou de Florence, enthousiaste disciple de ce poète de l'Amour, qui ne voulait pas être admiré pour ses sonnets et ses canzones, mais seulement pour les services de l'esprit rendus à son temps. De ce point de vue, tout un paysage de l'histoire des esprits s'éclairait. Pétrarque apparaissait comme le guide sur la colline, qui désigne des versants nouveaux. Ce monde qu'il révélait n'était autre, à vrai dire, que le monde ancien; mais lui, le premier après des siècles, arrivait à le bien voir et à l'embrasser dans son ensemble. Pour avoir entrepris de nous le rendre, il reste du petit nombre des hommes à qui chacun de nous doit quelque chose de sa vie intellectuelle.

Ce retour à l'Antiquité, le solitaire de Vaucluse l'enseigne avec la lucidité d'un citoyen romain qui a découvert dans Tive-Live les premières chroniques de sa patrie, et la ferveur d'un poète qui s'est reconnu de la lignée de Virgile. Il a proclamé cent fois qu'il devait tout à l'étude des anciens et à « l'amitié des livres ». Sa bibliothèque, pour lui vivante, était habitée comme celle de Ronsard par

Ces bons hostes muets qui ne faschent jamais.

N'était-il pas nécessaire de rechercher dans ses lectures les conversations tenues avec eux, de retrouver l'un après l'autre ces amis préférés et fidèles, souvent confidents de sa plus intime pensée. Six cents ans après sa mort, cet effort, commencé à la Vaticane, servait et rajeunissait sa gloire. Mais M. Renan n'avait-il pas tout dit, lorsque, ayant entrevu le rôle de Pétrarque dans le mouvement des idées, il le définissait « le premier homme moderne »? Et qu'ont ajouté ces longs ouvrages, sinon des confirmations superflues, à une formule heureuse dont l'histoire des lettres se contentera?

PIERRE DE NOLHAC

DEUX ANS EN ARGENTINE

Appelé en 1912 par le gouvernement argentin à occuper une chaire de géographie à l'université de Buenos-Aires, j'ai consacré deux années de séjour et de voyages à étudier de mon mieux la République Argentine. En me mettant à la tâche, je ne cédais pas seulement à l'attrait d'un monde nouveau. J'avais des préoccupations plus précises, et, si j'ose dire, d'ordre professionnel. Mes étudiants m'avaient semblé, au premier contact, unir à un sentiment national ardent et même ombrageux une indifférence surprenante pour les problèmes de la géographie argentine : ils les ignoraient sans remords. Leur patriotisme avait un caractère un peu abstrait et théorique, et manquait de goût de terroir. Ils se passionnaient avant tout pour la philosophie, l'histoire des idées et des doctrines, et ces études, bon gré, mal gré, les amenaient à s'intéresser principalement à l'Europe, champ clos où l'esprit humain a livré ses grandes batailles. Si je puis me risquer à user de ce terme, qui peut-être les scandalisera, ils me paraissaient déracinés.

Maintenant que j'ai pu acquérir une expérience assez complète de la vie argentine, de sa diversité et de son unité, j'ai quelque peine à retrouver dans ma mémoire les étapes principales de cette découverte, et comment se sont surajoutés les éléments essentiels de mon impression définitive.

I

BUENOS-AIRES

Une grande métropole vivante et gaie de deux millions d'habitants. Depuis 1850, la population a régulièrement doublé tous les quinze ans. Deux impressions dominantes : d'abord l'étroitesse des rapports avec le reste du monde et particulièrement avec l'Europe. Buenos-Aires ne manutentionne qu'une faible partie des exportations argentines (moins d'un tiers). Rosario, la Plata, Bahia-Blanca, d'autres petits ports encore exportent leur part de céréales, de laines et de viandes. Mais Buenos-Aires est le centre du commerce d'importation. En outre, c'est le port de débarquement des immigrants. Son monopole à ce titre est incontesté. Enfin, de même qu'elle distribue aux provinces de l'intérieur la main-d'œuvre immigrée, Buenos-Aires répartit entre elles les capitaux prêtés par l'Europe et qui sont employés à la mise en valeur du pays. Les banques, les agences des compagnies de navigation, les entrepôts des maisons d'importation, restés groupés au centre de la ville, dans les rues trop étroites où les camions, déchargeant les caisses dédouanées, arrêtent la circulation, — voilà ce que l'œil du nouveau venu remarque avant toute chose à Buenos-Aires.

La seconde impression est une impression de richesse et de luxe, le luxe étant un hommage à la richesse, comme l'hypocrisie est un hommage à la vertu. Ici sont dispensés — à bon prix — les plaisirs à la population de l'intérieur, lasse parfois d'une existence laborieuse, rude et solitaire. Buenos-Aires reflète dans ses devantures, ses équipages, ses toilettes, le prix de ses loyers, l'énorme et subite création de richesse dont l'Argentine moderne a été le théâtre. Ce capital nouveau est principalement un capital foncier. La colonisation a décuplé et centuplé la valeur de la terre. La hausse des terres commence à se manifester, et devient un phénomène permanent et pour ainsi dire normal au milieu du XIXe siècle. Le livre de Martin de Mousy (1859), qui marque la fin de l'Argentine historique — dirai-je médiévale — et annonce les temps

nouveaux, signale le premier la hausse des terres. Le résultat a été de maintenir une aristocratie indigène; telle famille créole, maîtresse de quelques lieues carrées, s'est trouvée brusquement enrichie, et sa richesse lui a permis de conserver une influence politique, même dans le milieu démocratique que crée l'immigration. Buenos-Aires est le grand marché des terres. Au comptoir des « rematadores » — courtiers de vente aux enchères — est canalisée la spéculation sur les terres. La foule se groupe autour de leurs panonceaux, envahit leurs bureaux. Le plus petit capitaliste participe en effet aux transactions sur les terres, grâce au procédé de la vente par annuités. De fait, les acheteurs ne connaissent souvent leur propriété que par un plan et un titre. Le marché des terres ressemble par son organisation à un véritable marché de titres.

Ainsi, avant de quitter Buenos-Aires pour l'intérieur, le Campo, dit-on là-bas, on a pu deviner déjà le fait essentiel de l'histoire contemporaine argentine, la mise en valeur d'un immense domaine longtemps trop vaste pour sa population, négligé pendant des générations, puis éveillé soudain à la vie par le labeur du colon et les besoins du marché mondial.

II

LA PLAINE PAMPÉENNE

Le phénomène de la colonisation sous sa forme typique et tel que l'ont rendu familier des descriptions sans nombre, c'est dans la Pampa, autour de Buenos-Aires, dans un cercle de 500 à 600 kilomètres de rayon, qu'il faut l'observer. L'immense plaine herbeuse étend là, sans interruption, ses sols de limons épais, plantureux à l'Est, au voisinage du Parana, à l'égal des plus belles terres de Beauce ou de Normandie, plus légers et plus sableux à l'Ouest, à mesure qu'on approche de la lisière de la brousse épineuse, qui cerne de toutes parts la prairie. Les ondulations du sol y sont presque toujours insensibles : l'œil accoutumé aux lignes horizontales s'exagère le relief des dunes qui la parsèment de loin en loin. Telle ligne de dunes mortes, le long du rio Salado, presque effa-

cées par l'érosion, et dont l'altitude ne dépasse pas 4 à 5 mètres, était emphatiquement appelée par les gauchos « la cerrillada ».

Après avoir employé quelques semaines à parcourir la plaine en tous sens, entre les chaumes interminables et les luzernes éternelles, après avoir goûté de l'hospitalité des grands éleveurs — et de celle, moins confortable, des auberges des petites villes qui parsèment la Pampa, un sentiment domine et efface peu à peu tous les autres : ce monde a les yeux fixés sur l'avenir. Tel centre nouveau-né, dans l'Ouest, comprend trois boutiques, aux enseignes parlantes : l'auberge s'intitule « la esperanza », l'épicier « el progreso », le bazar, « el porvenir ». Et la réciproque, plus frappante peut-être pour un Français, est que le passé est pour ainsi dire aboli. Dans l'esprit des habitants et l'architecture des cités, dans la conscience même de la population, il n'a pas laissé de traces. L'expansion de l'agriculture vers l'Ouest sur les terres neuves, la transformation des méthodes d'exploitation même sur les terres anciennes, l'afflux des immigrants qui a renouvelé la population ont été si rapides, qu'on trouve bien rarement quelqu'un pour vous retracer l'histoire de la colonisation dans un canton, même si votre curiosité modeste ne remonte pas au delà de quinze ou vingt ans. Nul ne se souvient des longues luttes contre les Indiens, qui datent d'une génération seulement, et de la terreur que répandirent leurs razzias. Les forts de la frontière n'étaient cependant encore en 1875 qu'à 250 kilomètres à l'ouest de Buenos-Aires.

Le géographe sent ici une lacune dans son information que nulle observation, nulle enquête sur le terrain ne peut aujourd'hui combler. S'il veut se faire une idée du caractère de la colonisation primitive, de ce qu'était l'élevage extensif jusqu'à la date où la multiplication des bergeries en marqua le crépuscule, il faut qu'il se résigne à le chercher dans les textes contemporains, et à se faire, pour un temps, historien.

Le nom d'élevage convient-il d'ailleurs pour désigner une industrie qui tient surtout de la chasse, et dont le principal produit fut pendant plusieurs siècles les peaux ? La véritable richesse de la province de Buenos-Aires, dit le Dean Funes (1816), était et sera toujours l'exportation des peaux, « la

pelleteria ». Le langage de Funes n'évoque-t-il pas l'image d'un pays de trappeurs, et de trafiquants de fourrures ? Les peaux exportées de Buenos-Aires pendant le dernier quart du XVIIIe siècle provenaient en effet en partie de la chasse aux bœufs marrons et aux chevaux sauvages qui s'étaient multipliés sur le territoire de la Pampa, au delà du Rio-Salado. Deux mille Espagnols de Buenos-Aires, de Santa-Fé, de Mendoza, chassaient tous les jours, dit d'Azara, égorgeant, outre les animaux qu'ils dépouillaient, une bête pour chacun de leurs repas. La révolution ne marqua pas la fin des chasses au bétail. D'Orbigny assiste encore en 1828 aux battues de chevaux à Entre-Rios. Longtemps le Gaucho argentin conservera les mœurs d'un chasseur plutôt que d'un éleveur proprement dit ; témoin les soldats d'Urquiza qui, pendant la campagne de Corrientes, en 1846, ne trouvant pas d'arbres pour y attacher leurs montures, égorgeaient des bœufs, aux cornes desquels ils nouaient les longes.

Si l'on se rapproche de Buenos-Aires et si l'on passe de la zone des bœufs sans maîtres à celle des bœufs marqués, on est surpris de voir combien le travail de l'éleveur primitif était encore apparenté à la chasse : il consistait avant tout à empêcher le troupeau de devenir sauvage. Le « rodeo » est le rassemblement périodique du troupeau, qui sert moins à le compter qu'à l'accoutumer au pâturage où il doit vivre (aquerenciar). L'estancia la mieux tenue est celle où le bétail est le plus apprivoisé. La valeur d'un cheval représente à peu près uniquement le prix de son dressage. L'éleveur ne voit pas sans inquiétude s'accroître son troupeau, redoutant de ne plus avoir les moyens de le domestiquer. Les révolutions, les guerres, les sécheresses rompent inopinément la fragile discipline du troupeau. Les bœufs, en quête d'eau ou de pâtures, se dispersaient au loin, et finissaient par être considérés comme sauvages et sans maîtres. Galvez, arrivant de Corboba à Buenos-Aires à la fin du gouvernement de Rosas, est frappé par l'abandon où il trouve les estancias. Les bœufs étaient devenus de véritables bêtes sauvages ; « on n'y marquait plus », dit-il.

Sarmiento, qui a profondément senti l'âme de l'Argentine primitive, a laissé un tableau admirable du Gaucho, fataliste et farouche, stoïque et cruel, superstitieux et impatient de

toute discipline. La solitude avait façonné ses mœurs, cette solitude, « horizon universel, qui s'insinuait jusque dans les entrailles du pays ». Par une illusion assez singulière, Sarmiento en vient à considérer comme une condition physique permanente et comme un des caractères du sol argentin lui-même, cette solitude et cette dispersion de la population. La colonisation pastorale primitive était peu exigeante; toutes les fractions de la Pampa lui convenaient également; elle y gardait partout les mêmes caractères.

La colonisation moderne au contraire à créé dans la Pampa des régions naturelles bien tranchées. A mesure qu'elle est devenue plus dense et plus industrieuse, elle a mis peu à peu en lumière la diversité du milieu physique qui jusque-là était passée inaperçue; chaque culture, chaque type d'exploitation rurale s'est concentré sur une zone d'élection. Il est possible actuellement de distinguer dans l'ensemble de la Pampa les régions suivantes :

1° La première, au Nord, comprend la partie centrale de la province de Santa-Fé. On la désigne en Argentine sous le nom de « région des colonies ». Là débuta il y a deux générations la colonisation agricole; elle se développa rapidement et témoigna d'une puissance d'expansion remarquable, surtout de 1880 à 1895. On récolte dans les colonies le blé et le lin. La terre y est divisée aujourd'hui comme un damier par des haies de sorbiers plantés qui encadrent les champs; on dirait, par opposition aux parties de la Pampa restées entièrement nues, d'un véritable bocage. Les colons sont propriétaires; les domaines sont d'étendue restreinte : 50 à 200 hectares. L'habitation est confortable, entourée d'un verger et d'un potager. Le colon est souvent à la fois un cultivateur et un petit éleveur; pour nourrir quelques bœufs, il a semé de la luzerne dans les terres basses, impropres au blé, et longtemps dédaignées.

2° Au sud de la région des colonies s'étend la région du maïs. Les limites de la zone du maïs, du « corn belt » argentin, dessinent autour de Rosario un arc de cercle d'un rayon de 100 à 150 kilomètres. Elle touche le Parana entre le 32° L. S. et le Baradero. C'est la terre de labour par excellence de l'Argentine. Le sol y est un limon rouge sombre, argileux

et fort. En outre les pluies d'été sont abondantes et favorables au maïs. La culture en grand du maïs est plus récente que celle du blé et date de vingt-cinq ans seulement. Cultivateurs de blé et cultivateurs de maïs ne se sont pas mélangés. La population de la région du maïs ne comprend pas d'éléments empruntés à la région des colonies. Elle est composée en majorité d'immigrants récemment venus d'Italie et d'Espagne. Sa densité est la plus élevée de toute la région pampéenne, et dépasse quinze habitants au kilomètre carré. Les terres lourdes exigent en effet plus de travail que les sols légers de l'Ouest ; il faut répéter les hersages, sarcler le maïs, puis, à la récolte, cueillir les épis à la main. Les exploitations sont restreintes, de 50 hectares en général. La propriété ne s'est pas divisée au moment de la colonisation agricole, la terre ayant acquis déjà, grâce à l'élevage, une valeur trop considérable pour pouvoir être achetée par les immigrants. Sur les terres qui lui ont été affermées s'est développé un prolétariat rural souvent indocile. Le rendement à l'hectare est élevé ; l'élevage a été rapidement éliminé ; tel département a perdu en six ans, de 1908 à 1914, les quatre cinquièmes ou les cinq sixièmes de ses moutons. Les éleveurs de bœufs, chassés par la hausse du loyer des terres, se sont transportés vers l'Ouest ou vers le Nord.

3° La troisième région est celle des luzernières. Elle est beaucoup plus étendue que les précédentes ; elle comprend tout l'angle nord-ouest de la province de Buenos-Aires, et le sud-est de la province de Cordoba. Sur le chemin de fer de San-Rafaël les luzernières atteignent à l'Ouest les limites mêmes de la Pampa et la lisière de la brousse. Dans toute cette zone, la luzerne couvre de 15 à 25 p. 100 de la superficie totale. La zone des luzernières est avant tout une grande zone d'élevage ou d'engraissage des bêtes à cornes ; mais c'est aussi une zone agricole. Les progrès de l'agriculture y ont été étroitement liés à la création des luzernières. La formation des luzernières est confiée en effet à des colons qui cultivent la terre quatre ou cinq ans, y récoltent du blé et du lin, et, à la fin de leur bail, doivent la restituer au propriétaire ensemencée en luzerne. Des contrats analogues servent à la reconstitution des luzernières fatiguées par le pâturage, de sorte que la terre est pério-

diquement rendue à la charrue. La superficie cultivée est actuellement à peu près stable, si l'on considère l'ensemble de la région, mais la colonisation agricole se transporte périodiquement d'un secteur à l'autre, et détermine par ses déplacements de brusques à-coups dans le trafic des stations de chemin de fer et dans le développement des centres urbains. Non seulement le cultivateur ne devient pas ici propriétaire du sol, mais il ne s'y fixe pas à demeure, et reste un véritable nomade. L'habitation a un caractère provisoire qui frappe au premier abord. Les défricheurs de la zone des luzernières ont été recrutés en majorité dans la région des colonies de Santa-Fé, où une génération nouvelle commençait à être à l'étroit.

4° Le sud-ouest de la province de Buenos-Aires et la « Pampa central » forment la zone du blé. C'est un pays plus sec ; les pluies diminuent en effet régulièrement à mesure qu'on avance vers le Sud-Ouest. Une dalle calcaire, la tosca, formée par la concentration sous un climat sec du calcaire contenu dans les limons, suit le sol à une faible profondeur. Si les pluies d'hiver ou de printemps font défaut, la récolte peut se trouver compromise. L'expansion du blé dans cette zone est de date récente ; elle commence vers 1898. La médiocrité du rendement est compensée par l'étendue des exploitations et la faiblesse des dépenses de main-d'œuvre. L'élimination de l'élevage par la culture est beaucoup moins complète que dans la zone du maïs ; les moutons paissent les chaumes et les jachères. Le troupeau de moutons représente encore la moitié environ du troupeau de 1895, date où les bergers étaient les seuls maîtres de ces terres. La population de la zone du blé comprend à la fois des Européens débarqués récemment et des colons venus d'autres parties de la province de Buenos-Aires et d'Entre-Rios ; il est parfois possible aujourd'hui encore d'y distinguer deux éléments immigrés à des dates différentes et superposés l'un à l'autre, les éleveurs de moutons et les agriculteurs.

5° Enfin, l'est de la province de Buenos-Aires, au nord de la Sierra de Tandil, est la seule partie de la plaine pampéenne où la colonisation agricole n'ait pas pénétré. Les terres y sont basses et mal drainées, la végétation n'y a pas subi d'autre

transformation que l'amélioration progressive qui est due au piétinement et au séjour prolongé du bétail. C'est aujourd'hui la grande région d'élevage proprement dit, ou production d'élèves, dont beaucoup sont ensuite engraissés dans la zone des luzernières. Ce sera sans doute de plus en plus la zone de la laiterie ; les vaches y forment en effet une plus forte proportion du troupeau que dans le reste de la Pampa, et surtout que dans les luzernières qui nourrissent de préférence des veaux et des bœufs.

Une première conclusion se dégage de cette analyse : au moment où débuta la colonisation agricole, on admettait généralement en Argentine que l'agriculture représentait une forme supérieure d'exploitation du sol, et que la Pampa passerait peu à peu du cycle pastoral au cycle agricole, ou, pour employer le langage local, que la « colonie » succéderait partout à « l'estancia ». Cette idée était fausse. La seule région où les faits paraissent actuellement la confirmer est la région du maïs. La loi générale est au contraire que le progrès de la colonisation développe un type d'exploitation mixte où l'agriculture et l'élevage sont représentés, soit que l'une alterne avec l'autre en une sorte de rotation périodique, comme dans la région des luzernières, soit que l'association soit plus étroite encore, et que les agriculteurs fassent une place à l'élevage dans leurs occupations, comme dans la région des colonies de Santa-Fé ou dans la région du blé au sud de la province de Buenos-Aires.

La colonisation apparaît en outre comme un phénomène complexe, qui dépend à la fois des conditions physiques et de facteurs d'ordre purement économique et social. Elle est d'autant plus rapide qu'elle exige moins de bras, et moins de capitaux. De 1875 à 1890, aussitôt après la pacification de la Pampa et la soumission des tribus indiennes, les éleveurs envahirent brusquement un immense domaine, au delà de la ligne des forts qui marquait jusque-là la frontière. Cette rapide expansion de l'élevage ne fut possible que parce que les bœufs n'avaient alors qu'une faible valeur marchande : faute d'un marché, on employa les troupeaux à occuper les terres neuves.

L'élevage a présentement sur l'agriculture l'avantage de se contenter d'un personnel moins nombreux, mais il nécessite un capital plus considérable. Parmi les cultures, les conditions de sol et de climat étant supposées également favorables, le blé convient mieux à la colonisation que le maïs, parce que la préparation du terrain et la récolte se font selon des procédés plus rapides et que le même nombre de colons peut cultiver en blé une superficie plus étendue qu'en maïs.

Le rôle joué dans la mise en valeur du sol par les groupes de colons qui essaiment d'une zone à l'autre est essentiel : ils forment l'avant-garde, ou, si l'on veut, les cadres de la colonisation ; ils transportent avec eux leurs habitudes et leurs méthodes d'exploitation, et ne les adaptent que progressivement à un milieu nouveau, bergers basques progressant pas à pas vers l'Ouest, estancieros de la région orientale de Buenos-Aires qui s'implantent à Cordoba ou dans le nord de Santa-Fé, colons de Santa-Fé qui émigrent vers la région des luzernières.

La colonisation n'est pas un mouvement individuel, le colon disposant rarement des capitaux nécessaires. Le rôle d'entrepreneur de colonisation est joué tantôt par les propriétaires eux-mêmes, qui vendent à terme des parcelles, tantôt par des compagnies de colonisation, qui achètent des domaines pour les allotir, plus souvent par des commerçants qui font crédit aux colons qu'ils ont établis, à condition que ceux-ci se fournissent chez eux et leur confient la vente de leurs récoltes. L'essaimage des colons de Santa-Fé a été en partie déterminé et soutenu par une migration parallèle des commerçants enrichis dans les colonies les plus anciennes, et qui ont ainsi étendu leur clientèle. Le commerçant entrepreneur de colonisation devient souvent l'intermédiaire entre le propriétaire et le colon, garantissant au premier une rente fixe de ses terres et recueillant du second un tant pour cent de sa récolte.

La colonisation est, pour ainsi dire, guidée par la spéculation sur les terres. La spéculation escompte le travail du colon et attribue aux terres une valeur qui n'est pas fondée sur le revenu qu'elles ont produit, mais sur celui que le spéculateur estime qu'elles peuvent produire dans l'avenir. Si le spéculateur est hardi, il ne se laisse pas décourager par les premières expé-

riences malheureuses, et il faut des échecs répétés pour venir à bout de son optimisme. Le colon peut, même si ses comptes de culture ne se règlent pas à son profit, réaliser un bénéfice si la valeur de sa terre s'accroît. L'augmentation de son capital lui dissimule la médiocrité de son revenu, d'autant plus qu'il obtient aisément des banques hypothécaires des avances sur la valeur de sa propriété, qui lui permettent de monnayer annuellement cette richesse. La spéculation porte surtout sur les terres neuves, à la périphérie de la zone déjà colonisée où le sol est, en règle générale, entre les mains des exploitants eux-mêmes. Les spéculateurs qui ont payé ces terres neuves un prix élevé cherchent à en organiser rapidement l'exploitation. C'est en partie grâce à leur influence que la colonisation étend sans cesse son domaine, au lieu de concentrer son labeur sur les régions anciennement occupées où il pourrait parfois être plus productif.

Enfin la colonisation ne progresse que si elle trouve un marché pour placer ses produits. Rapidement le marché intérieur cessa de suffire aux agriculteurs pampéens ; ils produisirent pour l'exportation. De là la nécessité de créer, à mesure que s'étendaient les cultures, un réseau de voies ferrées reliant les zones de production aux ports. Les chemins de fer de la Pampa ne sont pas superposés à d'anciennes routes ; ils ont servi à la mise en valeur de terres neuves. « En Europe, dit Valiente Noailles dès 1883, les chemins de fer sont construits pour desservir des centres de production et de consommation déjà existants... Nos chemins de fer, en Argentine, doivent permettre la colonisation. »

Si l'on compare l'histoire de la colonisation dans la plaine pampéenne et sur les plateaux du Brésil méridional, qui ont eux aussi attiré à la fin du XIXe siècle un flot puissant d'émigrants, on observera d'abord que la colonisation agricole s'est partout, au Brésil, logée dans la forêt. En Argentine au contraire, elle a toujours, aussi longtemps qu'elle a eu le champ libre, choisi la prairie et évité la forêt et même la brousse. La lisière de la brousse au nord de la Pampa forme aujourd'hui une manière de limite ethnographique, séparant les colons laboureurs immigrés de date récente, maîtres actuels de la prairie, et la population créole qui pratique

l'élevage dans la brousse. C'est que la destruction de la forêt exige une dépense considérable de capital et de travail. En outre la forêt brésilienne, même défrichée et ouverte à la culture, ne permet pas de longtemps l'usage de la charrue. On y cultive à la houe, entre les souches qui ne pourrissent que lentement. La superficie des lots reste donc forcément restreinte. La forêt ne limite pas seulement la surface que chaque colon peut féconder, elle est un obstacle redoutable à la circulation. L'établissement des routes et des voies ferrées y est coûteux. Les transports s'y font longtemps à dos de bêtes. De là l'isolement où ont vécu la plupart des colonies brésiliennes. Cet isolement a retardé leur essor, en même temps qu'il empêchait les groupes de colons étrangers de se fondre rapidement dans la nationalité brésilienne. En Argentine au contraire, l'absorption des immigrants dans le milieu national n'a jamais été un problème.

La Pampa a eu en outre l'avantage que ses produits — cuirs, laines, viandes et céréales — ont un marché très large et ont toujours été absorbés sans peine par la consommation mondiale. Leurs cours montrent une stabilité relative. Si l'on examine les crises périodiques qui de loin en loin paraissent suspendre la colonisation, on verra que dans les pays producteurs de denrées tropicales, sucre ou café, les crises s'expliquent le plus souvent par des raisons directes et claires, d'ordre purement commercial ; une récolte trop opulente ne peut être vendue ; les cours s'effondrent ; la culture cesse d'être rémunératrice. Ce facteur commercial joue au contraire dans les crises qui ont affecté la Pampa un rôle secondaire : ces crises sont avant tout des crises de crédit : si l'optimisme et la confiance des spéculateurs sont atteints, si un malaise des grands marchés financiers se répercute en Argentine, alors le prix des terres vacille, la fortune publique paraît ébranlée, les importations se réduisent, le travail languit dans les villes. Cependant les labours ne s'interrompent pas ; les exportateurs ne chôment guère ; les statistiques qui donnent la superficie des cultures ne marquent pas de recul.

III

TUCUMAN ET LES PROVINCES ANDINES DU NORD-OUEST

Après un long voyage à travers la prairie, puis à travers la brousse, à 1 200 kilomètres au nord-ouest de Buenos-Aires, on découvre au matin les vertes campagnes de Tucuman, au pied des pentes de l'Aconquija couronné de neiges qu'illumine le soleil levant. Les champs de canne à sucre couvrent la plaine et gravissent les pentes basses de la montagne, en rongeant la lisière inférieure de la forêt. Les cheminées des sucreries y sont éparses. La culture de la canne est concentrée sur un étroit espace : elle est liée en effet aux anomalies climatologiques que détermine à Tucuman le voisinage de l'Aconquija. Dressé comme une borne géante au seuil de la plaine, il rassemble autour de lui les nuées, et les brumes qui se condensent à ses pieds forment au-dessus des champs de canne un manteau protecteur qui réduit le refroidissement nocturne et empêche les gelées.

Buenos-Aires est le seul marché des sucres de Tucuman qui y ont éliminé les sucres européens. Les cultures de canne se sont étendues et les usines se sont construites du jour où ont été achevées les voies ferrées qui relient Tucuman à la Pampa. Mais l'étroite dépendance économique où Tucuman est aujourd'hui réduit par Buenos-Aires est un fait tout récent. Il marque dans son histoire une véritable révolution. les provinces du Nord-Ouest, ou, suivant le nom dont on les désignait jadis, les provinces d'en haut — « de arriba » — ayant eu, jusqu'au milieu du XIXe siècle, des relations plus régulières avec le Pérou qu'avec les provinces riveraines du Parana ou provinces du littoral.

En Amérique du Nord, la colonisation a progressé pas à pas de l'Est à l'Ouest pour aboutir tardivement, en fin de course, aux rives du Pacifique. En Amérique du Sud, sa marche a été toute différente : les côtes de « la mer du Sud », les plateaux péruviens, y comptent parmi les premiers centres de peuplement et de richesse. Buenos-Aires et Asuncion sur le Rio de la Plata et le Paraguay n'ont été longtemps que des escales

sur la route du Pérou, sans valeur propre. Tucuman et Salta ont été fondées par des conquérants venus de Lima, comme San Juan et Mendoza par des Espagnols du Chili. Ces provinces andines sont donc de vieilles terres historiques. Si l'on compare Tucuman ou Mendoza à tel centre de cultures irriguées de l'Est-Nord américain, on observera aisément l'originalité que leur valent trois siècles d'histoire. Le régime foncier, les droits d'eau, la distribution même des zones irriguées le long des vieilles routes, mille traits y révèlent l'ancienneté de la colonisation. La mise en valeur du sol, l'utilisation des eaux, n'ont pas été réalisées d'après un plan méthodique conçu à l'avance ; les ingénieurs qui ont construit des barrages modernes tentaient seulement de ménager mieux les ressources en eau que gaspillaient des cultures déjà séculaires.

Le Tucuman primitif est un excellent type de ville routière. Il vivait du grand chemin du Pérou dont il était l'étape principale, au gué du Sali, au point de contact de la montagne et de la plaine, où les marchandises étaient transbordées des caravanes de chars à bœufs aux convois de mules. La route faisait vivre ses industries essentielles, la tannerie et la bourrellerie, la fabrication des chars. Les propriétaires des chars étaient des entrepreneurs au compte desquels se faisaient les transports. En outre, une partie de la Bolivie venait se fournir aux boutiques de Tucuman et les négociants de la ville recevaient en consignation des minerais pour l'exportation. Ainsi la route accumule à Tucuman un premier noyau de capitaux disponibles. Ces capitaux se sont employés à la fin du XIXe siècle à l'industrie sucrière qui les a centuplés. Mais la majorité des usines appartient à d'anciennes familles du lieu.

Si l'on pénètre au nord-ouest de Tucuman au delà de l'Aconquija dans l'intérieur de la zone montagneuse, on aura l'illusion d'avoir remonté le cours des temps et de voir se lever devant soi le passé argentin qu'on croyait effacé. Ici la population ne s'est pas renouvelée ; la vie conserve un singulier cachet d'archaïsme. Les conditions physiques ont ralenti, et, pour ainsi dire, cristallisé l'évolution économique. La génération présente exploite encore le sol selon des tra-

ditions qui remontent en partie aux indigènes, maîtres des conquérants espagnols dans l'art de l'irrigation. L'industrie des convois de bétail et de l'engraissage, qui fut jadis pour le pays tout entier la source principale de richesse, s'y pratique encore sous nos yeux.

Des cols qui dominent Andalgala ou Santa-Maria, sur le revers de l'Aconquija, on pénètre dans cet étrange et anachronique pays des « valles ». Les valles sont de grandes fosses allongées ou de vastes bassins effondrés aux bords rectilignes, les uns encastrés au cœur de la montagne, les autres ouverts comme des golfes sur la bordure des plaines, qui découpent le versant oriental des plateaux andins dans le nord-ouest argentin. Les maigres rivières des Andes y sont perdues dans un cadre démesuré ; souvent elles y tarissent en abandonnant leur charge de limons et de sels. Les pluies sont rares. A Salta on peut encore pratiquer sans irrigation la culture du maïs ; mais, plus au Sud, elle devint de plus en plus incertaine. Les pluies d'été de Salta sont au contraire nuisibles à la vigne et gâtent le raisin. A la limite méridionale du maïs correspond la limite septentrionale de la vigne ; là est vraiment l'entrée du paysage typique des valles.

Au pied des massifs qui encadrent le valle s'étend de part et d'autre un immense talus incliné de cailloux à peine roulés. Cette double zone détritique est désolée, nue et solitaire. Au fond du valle, le lit desséché d'un oued trace un large ruban de sable, auprès duquel se sont conservés parfois, malgré la dent des chèvres et des ânes, quelques bois de mimosées clairsemées. Un vent diurne, à l'haleine brûlante, la Zonda, fait rage et dévore l'eau des sources et des rigoles d'arrosage. D'étape en étape, au débouché des ravins latéraux, juchés à mi-pente sur les cônes de déjection, abrités contre la Zonda par des rideaux de peupliers dont elle incline le faîte, on traverse de minuscules oasis. Combien leur fraîcheur et leur activité sont bienvenues ! Le marteau des tonneliers y résonne; l'eau court dans des rigoles pavées, sous les treilles, au pied desquelles, par économie d'eau et d'espace, on sème de la luzerne. Chaque jardin nourrit une famille. L'habileté et le soin avec lesquels l'irrigation est pratiquée ne sont pas plus admirables que la minutie des droits d'eau. Il semble que le vallista se

soit ingénié autant à s'assurer contre son prochain que contre la nature elle-même. L'irrigation occupe tout un personnel d'arbitres et de magistrats.

Ce pays de coutumes et de traditions est aussi un pays de circulation intense. De grandes routes historiques le traversent, routes d'armées et de marchands. On y suit encore la trace des chemins incasiques. La route de Salta à Jujuy et aux plateaux est la plus ancienne et la plus stable de toutes les routes espagnoles de l'Amérique du Sud. En outre, les échanges entre les divers étages de la montagne donnent lieu à une circulation multiple, si variée et si dispersée que les voies ferrées ne pourront jamais songer à la desservir. Elle se pratique toujours sous la vieille forme des transports à dos de mules (arriérage). Les Indiens du plateau apportent du sel et des laines, les vallistas leur vendent des céréales. Ces courants commerciaux sont d'origine très ancienne et vraisemblablement précolombiens. Boman a trouvé des épis de maïs dans les tombes préhistoriques du plateau d'Atacama, au-dessus de la limite de culture des céréales.

Mais de toutes les formes de trafic qui ont animé les valles, la plus constante, et celle qui a le plus profondément affecté leur existence a été la circulation du bétail. Dès la fin du XVIe siècle, le courant d'exportation de bœufs et de mules des plaines argentines vers les mines du haut Pérou et vers Lima est établi ; il ne s'est pas interrompu depuis. De 1760 à 1780, Salta envoyait annuellement au Pérou entre 40 000 et 50 000 mules. Bœufs et mules venaient de toute la partie colonisée de l'Argentine, de Cordoba, de Santa-Fé, de Buenos-Aires, d'Entre-Rios. Quelle que soit sa provenance, le trafic du bétail vient transiter par les valles. Les transports de bétail se faisaient ici dans des conditions particulièrement difficiles, l'obstacle principal n'étant pas l'altitude des cols et l'âpreté des chemins, mais la rareté de l'eau et l'étendue des « travesias » également pauvres en pâturage et en eau, et qu'il faut franchir à la hâte en doublant les étapes. La difficulté du voyage fit la fortune des oasis placées sur le chemin. Le meneur de bœufs ne peut éviter l'hospitalité du vallista, ni discuter le prix qu'il en demande. Pour recevoir et engraisser les troupeaux de passage, il se créa dans les

oasis des luzernières, les « invernadas ». La luzerne a été la culture caractéristique des valles, la plus rémunératrice. Elle s'établit partout où l'eau est assurée, sur la section supérieure des rigoles d'irrigation, tandis que les champs de céréales se logent à l'aval et sont atteints les premiers par la sécheresse. A chaque piste de bétail est liée une ligne d'invernadas, souvent complétée sur l'autre versant par un dernier groupe de luzernières, où les bœufs se refont du voyage avant d'être vendus et dispersés.

A côté des routes officielles ont existé longtemps des routes clandestines, par des ravins moins accessibles, où passait, loin de tout contrôle, le bétail volé. Guachipas était un point de rendez-vous pour le bétail d'origine suspecte, qui, pour éviter de se montrer à Salta et à Jujuy, s'engageait dans le ravin del Toro ou le ravin d'Escoïpe. Lorsque Brackebusch visita Guachipas en 1880, ses habitants n'avaient pas encore perdu leur réputation de contrebandiers.

Le centre principal du commerce des bœufs est aujourd'hui le village de Rosario de Lerma, à trois lieues au sud de Salta. Là se forment les caravanes à destination des usines de nitrate de la côte chilienne. Les bœufs ferrés remontent les ravins de la Cordillère, franchissant les cols neigeux, longent les dépressions du haut plateau, tapissées de sel étincelant, au pied des sombres volcans éteints, et vont aboutir sur l'autre versant à l'oasis de San-Pedro, port de ce désert.

Mais ne comparez pas au simple marchand de bœufs, pauvre hère, lié d'avance par ses contrats avec les usines à salpêtre, l'homme libre qu'est le marchand de mules : le commerce des mules ne déroge pas. Il faut voir l'orgueil de caste qu'il a maintenu parmi la population de Santa-Maria. N'est pas dresseur de mules le premier « gringo » venu, pour employer l'expression dédaigneuse que les Argentins appliquent aux étrangers encore imparfaitement dégrossis, et qui gardent trop visiblement les façons empruntées du vieux monde. Le premier travail du Santa-Marieño est d'aller jusqu'à Santiago ou jusqu'à Cordoba acheter ses bêtes. Il les amène à Santa-Maria à travers l'Aconquija par Catamarca ou par la vallée de Tafi. A Santa-Maria elles sont domptées ; puis on les conduit plus haut aux luzernières de Poma où elles sont mises

en forme. Elles passent là plusieurs mois au pâturage ; à la saison favorable, la petite troupe de Santa-Marieños se reforme, et, poussant devant elle les bêtes devenues dociles et sans charge pour rester plus fraîches, se rend à la foire de Huari en Bolivie, ou jusqu'à Sucre. On vend là 150 piastres les animaux achetés avant le dressage moitié moins cher.

Le commerce du bétail a été longtemps un véritable troc. Les Argentins qui menaient leurs troupeaux au Pérou en rapportaient des marchandises européennes venues par Panama et le Pacifique. Ils se font aujourd'hui payer en argent. Les Santa-Marieños reçoivent en Bolivie des lettres de change qu'ils négocient à leur retour dans les banques de Salta. Leurs bénéfices sont dépensés au profit des commerçants de Jujuy, de Salta et de Catamarca, qui se fournissent de marchandises aux maisons d'importation de Buenos-Aires. C'est la première forme que prend pour pénétrer dans les valles l'influence de Buenos-Aires. Elle en conquiert la clientèle avant d'en absorber la production.

IV

L'UNITÉ ARGENTINE

Ces premières tournées m'avaient révélé les deux faits essentiels qui caractérisent l'Argentine moderne ; le premier est l'essor de la région pampéenne ; le deuxième est la réorganisation rapide du pays tout entier autour de la région pampéenne devenue un puissant centre d'attraction. A mesure en effet que la Pampa s'est enrichie et peuplée, sa puissance de consommation s'est accrue. Elle a absorbé la production des provinces périphériques et les a attirées dans son orbite. L'une après l'autre, chacune de ces provinces a vu se dénouer les relations traditionnelles qui la rattachaient à l'étranger. L'orientation des courants commerciaux intérieurs s'est renversée. En même temps que la mise en valeur de la Pampa assurait à l'Argentine une place de premier rang dans l'économie mondiale, elle lui a valu une unité économique qui s'est aussitôt reflétée dans son régime politique.

Mes impressions postérieures vinrent se classer dans ce cadre. Petit à petit, au cours des voyages suivants, ce schéma se précisa et se compléta. Chaque province y prit sa place.

J'allai d'abord en pèlerinage à la Sierra de los Llanos, où fut la maison de Facundo, mauvais génie qui personnifie dans la prose évocatrice de Sarmiento toute la barbarie du gaucho, l'âme damnée de l'Argentine primitive. La Sierra de los Llanos est un petit massif granitique, isolé dans la brousse poudreuse, au sud de la Rioja. C'est un des centres les plus anciens de la colonisation pastorale, qui s'établit au pied des collines, autour de sources minuscules, aussitôt bues par les plaines altérées. L'ancienneté de la colonisation se marque par un régime foncier singulier. Les concessions de terre, restées indivises de génération en génération, constituent aujourd'hui de véritables propriétés communales où les troupeaux paissent librement. On appelle ces propriétés des « mercedes ». Seuls restent propriété privée les réservoirs (represas) où l'eau est conservée, et où chaque éleveur abreuve son bétail. La represa, soigneusement clôturée, est une mare artificielle formée dans le lit d'un oued intermittent par une levée de terre transversale. L'habitation est bâtie auprès d'elle et en surveille l'entrée. Depuis le petit jour jusqu'à la nuit tombée les bêtes y viennent, isolément ou par petits groupes. L'estanciero les admet, les laisse boire et referme derrière elles la clôture.

Si la sécheresse, comme un fléau de Dieu, s'abat sur les Llanos, si les represas tarissent, si le pâturage vient à manquer dans la brousse, alors il ne reste plus qu'un espoir de salut, émigrer en évacuant ce qu'on peut du troupeau amaigri, affaibli, aveuglé par la faim. Le loyer des luzernières convoitées. où l'on pourra attendre les pluies, s'élève à la ronde jusqu'à San-Juan et jusqu'à Jachal. On est surpris de voir combien l'imagination populaire reste longtemps impressionnée par le souvenir de ces désastres. En 1884, les troupeaux anéantis, les familles, riches hier, émigraient tout entières à pied, « n'ayant plus sur quoi mettre une selle », émouvante vision de la misère de ce peuple de centaures qui se sentent mutilés quand ils ont mis pied à terre.

Jusqu'à une date toute récente, la production de bétail des Llanos a été destinée exclusivement au Chili. L'établissement de relations régulières avec le Chili date du milieu du XIXe siècle et détermina dans les Llanos une rapide extension de la colonisation qui s'étendit au delà de la zone des mercedes dans la plaine, jusqu'au bord même des salines. Les acheteurs de Jachal ou de Tinogasta venaient à l'automne et les bœufs passaient l'hiver dans les prés d'embouche au pied de la Cordillère. Si vous voyagez aujourd'hui dans les Llanos, vous y verrez au contraire acheminer les bœufs vers les voies ferrées à destination de Buenos-Aires ; ou bien ils sont conduits aux foires de Villa Mercedes et dispersés là dans les zones d'engraissage de la Pampa. Vous observerez les conséquences multiples de cette révolution commerciale : le prix du bétail s'est élevé, partant celui des terres. Sur une terre valorisée, les méthodes d'exploitation s'améliorent ; on clôture les domaines ; les mercedes se divisent. Les traditions de l'ancienne vie pastorale se perdent. Il n'en restera plus dans quinze ans qu'un souvenir effacé.

Des Llanos, je gagnai au Nord-Est, dans la plaine de Santiago del Estero, la région des bañados du Rio Dulce. On appelle bañados les terres couvertes périodiquement par les crues des rivières, et où l'on pratique des cultures sur les limons abandonnés par l'inondation. Au milieu de la zone pastorale à population très faible, les bañados et leurs champs nourrissent une fourmilière humaine. La densité du peuplement y apparaît sur les cartes les plus anciennes. Ils sont dispersés surtout le long du rio Salado et, en aval de Santiago, dans la zone où le rio Dulce se perd par un véritable delta intérieur aux bras changeants. Là sont les communautés de Loreto, d'Atamisqui et de Salavina, qui portèrent jadis, et peut-être le méritèrent, le nom de grenier de la vice-royauté. C'est un damier de champs minuscules encadrés de haies d'épines à l'ombre des mimosées. La pratique des cultures par inondation est très ancienne. Le père Dobritzhofer, qui les décrit le premier, compare les bañados à l'Égypte pharaonique, et rien ne ressemble moins en effet aux cultures par irrigation proprement dite de la zone andine. Au

XVIIIe siècle les deux principales cultures des bañados étaient le blé d'origine européenne et la courge d'origine américaine. On parle encore aujourd'hui sur le rio Dulce la langue quechua.

Les bañados sont depuis longtemps un foyer d'émigration intérieure, émigration permanente et surtout émigration temporaire. Le Santiagueño était, disent les textes dans un espagnol pittoresque, andariego, ami des grands chemins. A telle saison on ne trouvait au village que les femmes. D'Orbigny signale au début du XIXe siècle l'afflux saisonnier de Santiagueños vers le littoral. « Les levées forcées pour l'armée, écrit-il (1827), empêchaient les Santiagueños de venir se louer, selon leur usage, par la crainte d'être obligés de servir. » Ils avaient appris le chemin de Buenos-Aires comme conducteurs de ces grands chars aux hautes roues, attelés de trois paires de bœufs, qui faisaient les transports entre le Rio de la Plata et Tucuman. Ils s'embauchaient pour la moisson, et souvent les estancieros eux-mêmes profitaient de ce renfort et louaient leurs services pour la marque. A l'automne ils s'en retournaient en caravanes, redoutés des éleveurs dont ils traversaient les domaines, et ramenant à la brousse natale des troupes de chevaux volés.

Les transformations récentes de l'économie argentine ont eu leur contre-coup dans les bañados. Parmi les Santiagueños, les uns vont aujourd'hui chercher du travail dans la région pampéenne. Ils arrivent à Santa-Fé avant la récolte, en même temps que les moissonneurs italiens qui ne passent en Argentine que les mois de l'été austral, et que les Argentins appellent « hirondelles ». D'autres vont à Tucuman couper la canne à sucre. Mais les plus nombreux sont des bûcherons et s'emploient à l'exploitation du bois. Ils se sont répandus dans tout le Chaco. Le nord de l'Argentine est devenu en effet un vaste chantier d'abattage. Il retentit partout des coups de la cognée. Les besoins de la région pampéenne l'ont éveillé à la vie. La Pampa est la cliente des scieries du Chaco. Elles lui ont fourni les piquets qui clôturent les luzernières, les traverses de quebracho qui portent ses 20 000 kilomètres de voies ferrées. La Pampa paie les salaires des bûcherons ; ces salaires sont rapportés dans les bañados. Ils ont contribué à y maintenir

un groupe de population pittoresque et original, auquel les ressources locales n'auraient pas suffi.

Après la montagne et la plaine, le troisième paysage argentin est le fleuve. Le Parana est en effet à lui seul toute une région naturelle, avec ses bras et ses îles, et la plaine basse sans cesse remaniée où s'étalent ses crues, au pied des hautes falaises de limon jaune qui l'enferment. Si l'on entreprend aujourd'hui une excursion sur le Parana, on reconnaîtra vite que sa fonction économique est double. Jusqu'à Rosario et à Santa-Fé il dessert surtout la navigation maritime et convoie les exportations de céréales de la Pampa. A Santa-Fé les vapeurs maritimes s'arrêtent ; le Parana devient le domaine des vapeurs fluviaux, des chalands, des gabarres qui assurent le cabotage entre les provinces du Nord et la région pampéenne. Buenos-Aires est le centre d'armement du cabotage fluvial et contrôle ce trafic. Elle reçoit par le Parana le maté des Missions, le tabac, les oranges de Corrientes. Son attraction a dépassé le long du fleuve les frontières argentines, et pénètre jusqu'au Paraguay.

Ici encore les vieilles routes historiques ont été corrigées. Rien de plus caractéristique que l'histoire de la ville de Santa-Fé. Elle vécut longtemps d'être sur le fleuve l'origine du chemin vers le Pérou et vers le Chili. Les muletiers de Mendoza y apportaient des fruits secs et des vins à destination des Missions du Parana. Santa-Fé était l'entrepôt du maté et du tabac qui descendaient le fleuve et gagnaient ensuite les provinces andines. Elle expédiait à Tucuman et à Salta des convois de mules amenées d'Entre-Rios et de la rive orientale de l'Uruguay. Au XIXe siècle tout ce faisceau de relations commerciales se rompt. La ville périclite et s'appauvrit. Elle laisse les Indiens hostiles avancer jusqu'à ses portes. Puis brusquement se lève une nouvelle aurore. Santa-Fé devient l'un des points de départ de la colonisation agricole dans la région pampéenne. 1854 est la date de la fondation de la première colonie, « Esperanza ». Date essentielle dans l'histoire argentine. Rosas vient de tomber. Le fleuve s'ouvre à la navigation maritime. La population de Rosario s'élève en cinq ans de 4 000 à 22 000 habitants. Le commerce des provinces andines s'oriente vers le fleuve et vers l'Atlantique.

Poncel donne une statistique curieuse des importations à Catamarca pendant cette période.

Il a été importé dans la province de Catamarca :

	En 1850	1851	1852	1853	1854
		(En milliers de piastres)			
Par le Pacifique, à travers la Cordillère.....	72	50	71	40	12
Par l'Atlantique (Buenos-Aires ou Rosario).....	11	7	20	64	116

A partir de 1854, la voie des Cordillères perd définitivement pour Catamarca le caractère d'une route commerciale et ne sert plus qu'à l'exportation des bœufs.

Si l'on suit de la Rioja vers le Sud le bord du piémont andin, on entre dans les territoires qui formaient autrefois la province de Cuyo, le pays de San-Luis, de San-Juan et de Mendoza, qui a perdu son unité historique depuis que lui aussi a subi l'attraction de Buenos-Aires et qu'il s'est lié à la fortune de la région pampéenne. Le chemin de fer de Buenos-Aires atteint Mendoza en 1885. A partir de cette date, Mendoza consacre toutes ses forces à étendre son vignoble, son unique marché étant Buenos-Aires et la région pampéenne. Le parallélisme avec Tucuman est frappant. Mais, tandis que la population de Tucuman, décuplée par l'industrie sucrière, est restée créole, ayant été recrutée dans les provinces voisines, Mendoza a attiré les émigrants latins, français, italiens, espagnols, habitués à la viticulture, et détourné à son profit une partie du courant humain destiné à la région pampéenne. C'est le seul centre de l'Amérique du Sud où un fort groupement de population d'origine européenne se soit fixé dans l'intérieur à distance de la côte.

L'oasis est étalée le long des canaux du Mendoza et du Tunuyan, sur l'immense cône de cailloux et de cendres volcaniques. Les pampres s'y déroulent entre les peupliers; les luzernières, qui engraissèrent jadis les bœufs en voyage vers le Chili, ne nourrissent plus aujourd'hui que les mules qui charroient les raisins au pressoir. La viticulture et la vinification elles-mêmes se sont transformées. Le pays de Cuyo avait en effet en cette matière d'anciennes traditions. San-Juan, qui a conservé

la clientèle des provinces créoles du Nord-Ouest, a gardé ses vignes américaines qu'on cultive en treilles, et livre toujours des vins fruités et doux, ajoutant aux vins achevés des mistelles pour simuler les fermentations imparfaites d'autrefois. Mais Mendoza n'a plus que des ceps français tendus sur des fils de fer. Ses vins, savamment élaborés, uniformes, comparables à des vins d'Algérie, sont adaptés au marché pampéen. L'histoire du commerce des vins en Argentine, la lutte des grandes caves de Mendoza contre les maisons d'importation de Buenos-Aires, qui fabriquaient des vins artificiels et les coupaient de vins importés, est un épisode entre cent de l'établissement des relations commerciales nouvelles entre les provinces de l'intérieur et la capitale.

La Patagonie enfin est, de toutes les régions argentines, celle qui a été mise en valeur le plus récemment. C'est aujourd'hui une vaste bergerie ; elle vit de l'exportation des laines, embarquées aux petits ports de la côte, et elle échappe ainsi en partie au contrôle de Buenos-Aires. Pourtant, si, traversant les tristes étendues grises du plateau patagonien, où règne une éternelle rafale, on débouche à l'Ouest au pied des Andes, dans la zone plus variée et plus humide du Neuquen et des lacs, on y surprendra, se réalisant sous nos yeux, la même révolution économique dont nous avons pu suivre les traces dans toutes les provinces du territoire argentin. Aussitôt après avoir été pacifié et conquis sur les tribus indiennes (1883), le Neuquen a été peuplé par des immigrants chiliens. La Cordillère est coupée ici de passages faciles, praticables même en hiver, et connus déjà des Indiens, qui trafiquaient par là avec Valdivia sur la côte du Pacifique. Par les cols plus au Nord, ils menaient jadis au Chili les bœufs razziés dans la province de Buenos-Aires. De même que les métis chiliens s'établirent à demeure dans les vallées de la Cordillère du Neuquen, les marchands de bœufs chiliens continuèrent à visiter le versant oriental des Andes. Les petites villes du Neuquen vivaient du commerce du bétail avec le Chili.

Depuis quelques années, les relations du Chili avec le Neuquen se sont ralenties. Une partie des Chiliens a quitté le territoire argentin ; les centres où se faisaient les ventes de bétail pour le Chili sont en décadence. En revanche, Buenos-Aires

et Bahia-Blanca expédient au Neuquen des farines, du sel, des produits fabriqués. La laine et les bœufs sont dirigés vers les entrepôts et les frigorifiques de la région pampéenne. S'il arrivait, comme on l'a prédit, que les ressources de la Patagonie occidentale en forces hydrauliques et en bois y permissent la création d'une région industrielle, elle aurait certainement pour premier marché non pas le Chili mais la région pampéenne.

V

LA GUERRE ET L'ARGENTINE

Quels effets la guerre a-t-elle eus sur la vie de l'Argentine? Les transformations qu'elle a apportées à l'organisation économique du pays seront-elles permanentes, ou bien, après s'être adapté tant bien que mal à des conditions anormales, reprendra-t-il son équilibre d'avant-guerre? Son développement aura-t-il été seulement ralenti par un trouble passager ou bien a-t-il reçu une direction nouvelle? Ce sont là des problèmes qu'il n'est pas aisé d'examiner d'Europe, et sur lesquels je ne peux me hasarder qu'à de brèves réflexions.

Les deux conséquences essentielles de la guerre paraissent avoir été d'une part l'arrêt du courant d'immigration ; d'autre part la réduction progresssive à l'appui que l'Europe donnait à la colonisation sous la forme d'avance de capitaux.

L'immigration s'est tarie : de 1909 à 1913, il était arrivé en Argentine 1 483 000 immigrants. En défalquant le nombre des émigrants partis pour l'Europe, le pays avait gagné 790 000 habitants, soit plus de 150 000 par an. De 1914 à 1918, pendant une période égale de cinq ans, le nombre des immigrants est tombé à 272 000 ; celui des émigrants atteint 482 000. Le déficit moyen annuel a donc été de 40 000 habitants. En 1918 le mouvement total des entrées et des sorties a été de 48 000, moins d'un dixième du chiffre de 1913.

Le retrait des capitaux européens est plus difficile à évaluer avec précision. Il a commencé avant la déclaration de guerre, pendant la période de crise économique qui précéda les hostilités, et s'est poursuivi sans arrêt, même depuis la paix. Les

capitaux nord-américains, engagés en Argentine, sont très loin d'avoir compensé l'exode des capitaux européens. La balance commerciale, extraordinairement favorable, a déterminé en effet la formation dans le pays d'une ample réserve de capitaux, et l'Argentine a conquis en peu de temps une indépendance financière qui aurait exigé, dans d'autres conditions, de longues années de travail et de prospérité. La valeur totale des hypothèques qui ne cessait de s'élever par bonds, parallèlement à la marche de la colonisation, a commencé à se réduire. Le gouvernement argentin lui-même a pu avancer aux Alliés le prix des récoltes qu'ils achetaient dans la Pampa. Le stock d'or à la disposition du pays s'est rapidement accru.

Ce serait, je crois, une erreur que de considérer ces deux faits, interruption de l'immigration, accumulation de capitaux, comme indépendants l'un de l'autre. Dans l'Argentine d'avant-guerre le capital étant rare, le loyer de l'argent était élevé. L'activité générale du pays se limitait donc aux tâches les plus productives et les plus rémunératrices, qui permettaient de rétribuer largement la main-d'œuvre. L'émigrant d'ailleurs n'était pas seulement attiré par de forts salaires, mais par l'espoir, dès qu'il parviendrait à rassembler un petit capital, de le faire fructifier rapidement. En parlant de la rareté des capitaux, je ne songe pas à comparer la fortune argentine à celle d'autres pays ; il s'agit seulement de la proportion entre les ressources disponibles et le travail entrepris. Dans tout pays où la colonisation progresse rapidement et où la production se développe, le capital est rare, parce que les bénéfices aussitôt réalisés sont employés à de nouvelles entreprises. On ne laisse pas dormir des économies, quand elles peuvent être employées à mettre en valeur des terres neuves, et ainsi rapidement décuplées. Mais que la colonisation s'interrompe, aussitôt les dettes s'éteignent, le capital disponible s'accroît, le taux de l'intérêt s'abaisse. Le chômage, ou du moins une moindre soif de travail, un moindre besoin de main-d'œuvre sont la rançon d'un régime de thésaurisation.

En même temps que l'Argentine s'enrichissait, l'Europe s'appauvrissait. A condition que le travail s'y réorganise, elle restera pendant la période de reconstruction une zone où le capital fera défaut et où les salaires seront élevés. Pour

toute cette période de reconstruction, il ne faut pas s'attendre à voir les relations entre l'Argentine et le reste du monde reprendre exactement le caractère des relations d'avant-guerre. Le présent ne peut plus être calqué sur le passé. L'Argentine prendra plus nettement conscience de son indépendance économique. Elle aura une politique commerciale et financière que l'Europe jugera plus égoïste, étroitement soumise au contrôle de l'opinion publique locale mieux consciente que jadis de ses intérêts particuliers. A l'intérieur, la population immigrée, n'étant plus incessamment renouvelée, sera plus complètement absorbée, et verra se dénouer peu à peu les liens qui la retenaient à sa patrie d'origine. L'expansion de la colonisation sera suspendue ou du moins ralentie, en même temps que la fortune privée et publique se consolidera. Peut-être des problèmes de classe, qui n'existaient guère encore qu'à l'état de germe, prendront-ils plus d'acuité et de gravité.

Cette transformation — il faut insister sur ce point — ne réduira pas les échanges commerciaux entre l'Argentine et l'Europe. L'indépendance ne doit pas être confondue avec l'isolement. L'Europe a besoin, plus que jamais, des produits de l'Argentine et les paiera le prix qu'il faudra y mettre. Elle ne se passera pas de ses céréales ni de ses viandes, de ses cuirs ni de ses laines. La concurrence des acheteurs se fera plus âpre, bien loin de se réduire. La culture du blé ou celle de la luzerne ne cessera pas d'être profitable. Réciproquement l'Argentine continuera à avoir besoin d'un marché. Elle reste et restera longtemps un pays agricole, incapable d'absorber à lui seul la production de ses champs. Le contraste entre l'Argentine et les États-Unis à ce point de vue est frappant. Aux États-Unis, les États de l'Est industriels font équilibre aux États agricoles de l'Ouest. Leur juxtaposition constitue un organisme complet se suffisant à lui-même. La prospérité industrielle de l'Est assure aux agriculteurs de l'Ouest un marché intérieur et les dispense d'exporter leurs récoltes. Il n'en est pas de même en Argentine. Il manque à l'Argentine l'équivalent de la zone des plateaux atlantiques de l'Amérique du Nord, où les premières générations de colons vécurent sur des terres souvent ingrates, et qui constituent aujourd'hui la

grande région industrielle de l'Amérique du Nord. La situation de Buenos-Aires, au seuil de la plaine pampéenne, est comparable à celle de Chicago, à l'entrée des prairies, si l'on effaçait de la carte les États du Nord-Est des États-Unis et le Canada oriental, et si l'on imaginait la mer pénétrant jusqu'aux grands lacs. Sans doute la guerre a provoqué à Buenos-Aires même, où la main-d'œuvre disponible était abondante, un remarquable développement industriel. Cet essor industriel a surpris les Argentins eux-mêmes. Je le crois durable. Je ne pense pas pourtant qu'il puisse jamais équilibrer l'essor de la colonisation agricole. Ses limites sont inscrites dans la géographie. Le manque de houille est un obstacle que ne permet pour le moment de surmonter ni l'utilisation des pétroles de Patagonie, ni celle des forces hydrauliques du territoire éloigné des Missions.

Il ne peut donc être question pour l'Argentine de rompre avec le monde. Cette sorte d'isolement et de neutralité dédaigneuse dont les États-Unis nous menacent volontiers, — neutralité politique, isolement commercial — n'est pas ici une éventualité à craindre, et nul n'y songe. L'Argentine ne risque pas d'oublier la solidité des liens qui l'unissent au marché universel.

Du moins la guerre n'aurait-elle pas eu pour effet de resserrer les relations entre l'Argentine et les États-Unis, et de rendre l'influence nord-américaine prédominante à Buenos-Aires aux dépens de l'influence de l'Europe ? Sur ce point, je suis loin, en tant qu'Européen, d'être pessimiste. Les années de la guerre ont été marquées, et surtout les premières années de la guerre, avant que les États-Unis fussent entraînés à prendre part aux hostilités, par un progrès remarquable des exportations nord-américaines vers l'Amérique du Sud. Le Japon lui aussi a profité des circonstances qui empêchaient l'Europe de continuer à approvisionner le marché argentin. Les États-Unis ont eu le champ libre, et se sont mis à la tâche avec ardeur. Les lignes de navigation se sont multipliées entre la côte ouest de l'Atlantique nord et le Rio de la Plata. Des banques nord-américaines ont ouvert en Argentine des succursales et s'occupent non seulement d'opérations commerciales, mais d'affaires proprement argentines. Le

danger d'une sorte d'éviction de l'Europe a pu paraître pressant. Cependant, si l'on examine les données d'ensemble du problème, on jugera sans doute qu'elles ne sont pas toutes en faveur des États-Unis. Dans la rivalité économique, où l'Europe devra défendre ses privilèges menacés, elle est désavantagée par le manque de capitaux. Les États-Unis au contraire en ont pléthore. Mais l'Europe a le bénéfice d'une longue expérience, de relations commerciales anciennes et solidement établies, d'une connaissance de la clientèle qui manque aux nouveaux venus. Ce serait peu si elle n'avait en outre l'avantage d'être pour l'Argentine — et pour longtemps — le marché essentiel de ses produits.

En ce qui concerne les exportations argentines, les États-Unis peuvent disputer à l'Europe les laines et les cuirs, mais longtemps encore les céréales et les viandes prendront le chemin d'Anvers, de Liverpool et de Londres. La densité de la population de l'Europe garantit à l'Argentine un client fidèle pour les produits de ses champs, et, un courant commercial engendrant de lui-même le contre-courant, l'Europe conservera en Argentine un marché pour ses produits manufacturés.

PIERRE DENIS

L'AUTOBIOGRAPHIE DE MRS ASQUITH

Les mémoires de Mrs Asquith obtiennent actuellement à Londres un vif succès de curiosité. On en a suivi cet été la publication hebdomadaire dans le *Sunday Times* et chacun en attendait le dimanche un petit scandale nouveau, tout au moins une révélation piquante.

Mais l'entreprise de Mrs Asquith est hasardeuse. Écrire les mémoires de son temps, évoquer les personnages politiques les plus en vue, qui furent ou demeurent ses amis, rappeler leurs mots, leur direction ou... leurs défections, le programme est certes intéressant pour un public curieux et informé. Malheureusement Mrs Asquith ne s'y est pas tenue, et son livre est bien plus sa propre histoire, que celle d'une société ou d'une époque... d'ailleurs le titre du livre est déjà un avertissement : *Autobiography*, annonce-t-il. Nous étions prévenus, mais nous pouvons regretter que l'auteur ait rempli la majeure partie de son ouvrage de faits si personnels qu'ils n'intéresseront qu'une somme limitée de ses lecteurs : celle qui la connaît le mieux. Elle insiste en effet sur sa vie intime « at home », ses flirts de jeune Anglaise libre, tout un papotage assez creux d'aventures de famille dont le lecteur se lassera vite, et se retirera déçu. Dans des chapitres sans cohésion (on peut commencer indifféremment par la fin ou le milieu du livre), l'auteur a cousu ensemble une série de souvenirs, notes, extraits de journal, le tout de 1883 à nos

jours. Il faut déplorer ce mode de travail, car Mrs Asquith a vécu dans un milieu politique fort attrayant, et son goût, son indépendance, sa grande fortune aussi, lui ont permis, jeune fille, de réunir autour d'elle les hommes les plus en vue de son temps. Miss Margot Tennant connut en effet Gladstone et Balfour Tennyson, Meredith, Lord Randolph Churchill, Édouard VII, Chamberlain et Lord Rosebery ; enfin son mariage avec H. Asquith lui eût permis, si elle l'eût compris autrement, d'écrire un livre précieux pour l'histoire de son pays.

Tel qu'elle l'a conçu, la personnalité la plus divertissante de ce livre, est la sienne, et la famille Tennant, qu'elle dépeint avec soin, est d'une saveur fort attrayante. A la fin de la publication, Mrs Asquith trace d'elle-même un portrait critique qu'il est bon de placer au début de cette étude — le lecteur sera prévenu une fois pour toutes du caractère de l'auteur — caractère assez casse-cou, qui la poussa toute sa vie aux entreprises les plus hasardeuses, soit qu'elle eût un matin l'idée originale de pénétrer dans le hall familial montée sur son pur sang, qui, surpris d'une excursion si inattendue, prit peur et démolit une partie du mobilier; soit que, sautant dans un train en marche, elle y abordât le général Booth, de l'Armée du Salut, se présentât à lui, et finalement, pour lui complaire, s'agenouillât au milieu du wagon, et se mit à réciter avec lui, des psaumes. Miss Margot Tennant, aujourd'hui Mrs Asquith, est ce que l'on appellerait chez nous *un type*.

Il y a toujours quelque naïveté à parler de soi, et à esquisser son propre portrait, physique ou moral : l'indulgence qui y éclate risque de faire sourire. Les auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle aimaient fort ce mode d'analyse, mais ils en ont parfois signalé les dangers. La Rochefoucauld n'écrivit-il pas : « Tant biaiser, et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite, pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit? »

Voici comment Mrs Asquith se présente à ses lecteurs... à la dernière page de l'*Autobiography* : « Je ne suis pas jolie, et

je ne sais rien de mon expression. Ma silhouette est demeurée ce qu'elle fut : mince, souple, vive. Étant audacieuse et nullement timide, je peux entrer dans un salon avec autant de grâce que d'autres, douées de plus de prestige ou de charme.

« Mon imagination me vient, non pas de ma fantaisie, mais de ma sensibilité, et ma conception de la beauté s'étend, non seulement à la poésie, la musique, l'art et la nature, mais aussi à toute vie humaine... J'ai un ardent désir d'obliger ceux que j'aime... La vérité pour moi est à peine une vertu... Il me serait difficile de dire ce que je redoute... physiquement pas grand'chose ; moralement, je crains les réprimandes aux domestiques, et le marchandage dans les magasins ; je crains aussi la maladie pour moi, les enfants ou Henry (c'est Asquith).

» Avec modestie, j'ai annoncé que j'avais de l'imagination, que j'étais aimante et brave, quels sont donc mes défauts? »

Suit la liste des défauts — ils sont négatifs ; Mrs Asquith s'accuse d'être « irritable et nerveuse ». Elle dit encore : « Si j'avais été plus appliquée, je serais une femme très instruite, mais je n'ai jamais su m'assimiler les sujets trop arides. J'ai la mémoire de la conversation et des livres, je n'ai pas celle de la poésie, ni des dates, je me souviens fidèlement des visages, jamais d'aucun nom.

» Je suis vive, brillante, j'ai un vrai talent de dessin, et suis intensément musicienne. » Quant aux sports : « Je monte à cheval mieux que personne, je danse, je conduis, je patine. » Mrs Asquith nous donne encore la liste de ses membres brisés : « Les deux os du cou, toutes les côtes, le genou »; viennent ensuite : « la mâchoire disloquée, une fracture du crâne, des ecchymoses du nez, et cinq commotions cérébrales ». Il faut ajouter loyalement que si Mrs Asquith s'en est tenue là, la raison en est qu'elle se maria, éleva cinq beaux-enfants, et en mit cinq autres au monde. Ce qui donna un cours différent à ses idées, et lui fit négliger un peu les sports.

Elle résume ainsi sa vie : « Une enfance libre, une jeunesse triomphante, beaucoup d'amourettes et quelques déboires ; une légère renommée, et encore plus de désillusion ; un vrai amour et un grand bonheur ; l'affection des enfants, et la félicité parfaite. » Elle ajoute ceci, écrit en

1906, qui sans doute est le souhait de son cœur : « Mourir jeune et avoir un enterrement encombré d'amis. » Ce dernier vœu n'est-il pas d'une charmante candeur?

***

Mrs Asquith eut douze frères et sœurs. Ce fut une enfant indomptable, élevée, il faut le reconnaître, de la façon la plus libre du monde. C'est une fort agréable façon pour les enfants ; peu ou point de discipline, une instruction souvent interrompue par des voyages ou des parties. Sa famille était riche, son père, dans l'industrie, fit une fortune peu commune. Mais sa mère, Mrs Tennant constamment enceinte, ne pouvait guère s'occuper que des enfants à naître, — les autres se débrouillaient seuls, ou avec des gouvernantes, ce qui revient, à peu de chose près, au même. Lorsqu'elle eut l'âge d'aller au bal, Miss Tennant sut se passer de chaperon ; elle sortait bien avec son frère Eddy, mais elle remarque naïvement : « Je ne me souviens pas d'avoir été ramenée chez nous par lui, nous avions chacun notre clef, et je rentrais seule, ou reconduite par un admirateur. »

Son père, Mrs Asquith le note, fut un « *business man* ». Tout en faisant de lui un portrait dans lequel elle reconnaît ses qualités, et chante ses louanges, l'auteur profite de la circonstance (assez inopinément d'ailleurs) pour reprocher à M. Bonar Law sa tendance à placer les *business men* aux affaires du pays. « C'est une folie, affirme-t-elle, de comparer le lancement et le développement d'une société industrielle à la conduite d'un gouvernement. On agite souvent la question de savoir pourquoi les intellectuels s'entendent si peu à la direction de leurs intérêts, tandis que MM. Smith et Brown réalisent de si belles fortunes. Mais « faire de l'argent » nécessite du flair, un instinct, une sorte de double vue, et les qualités d'un *business man* sont l'opposé de celles d'un homme d'État. Si M. Bonar Law, fervent partisan de l'opinion que je condamne, me lit, et persiste à garder ses illusions, je le prierai de se référer aux chiffres publiés dans le Livre Blanc de 1919 », et Mrs Asqnith affirme ceci qui est discutable :

« Les intellectuels font rarement fortune, et les hommes d'affaires sont rarement intellectuels. »

Entre un père constamment occupé, et une mère constamment enceinte, Miss Tennant et ses frères et sœurs s'en donnaient à cœur joie. Grimper aux arbres et courir sur le faîte des toits au clair de lune en chemise, était un de leurs divertissements favoris. Quant au jour, Miss Margot l'occupait à parcourir au galop de son poney les landes écossaises au fond desquelles elle passa son enfance. Quelques cours d'arithmétique, faits aux petits par l'infortuné maître d'école du pays, interrompaient parfois ces exercices sportifs, les parents renoncèrent bientôt à ces cours, et Miss Margot, plus libre que jamais, partagea désormais son temps entre le dressage des chevaux, et des exercices chorégraphiques inusités dans les salons.

« Ce fut l'habitude de la maison, écrit Mrs Asquith, que les hommes devinssent amoureux de nous, et si ma sœur Laura [1] éprouvait quelque chagrin à refuser ses prétendants, moi j'ignorais ce genre de pitié. » Excellentes dispositions pour traverser la vie sans s'encombrer de sentimentalités. Malgré son cœur « inhumain », Miss Tennant se laissa prendre plusieurs fois aux déclarations de ses flirts. Elle parle avec une complaisance marquée d'un jeune prétendant auquel elle se fiança sans souci du déplaisir des siens — et qui, repoussé ensuite par elle, s'embarqua pour les Indes, et en revint deux ans plus tard avec *des cheveux blancs* ; puis d'un autre encore, auquel elle interdit un soir sa porte, et qui pénétra chez elle par la fenêtre. Cette escalade ayant attiré l'attention d'un policeman vigilant, la jeune fille reçut encore la visite de ce dernier, et fut contrainte de déclarer à l'agent de la force publique, que le visiteur (blotti pendant ce temps sous un meuble) en voulait moins à sa bourse qu'à son cœur.

Ce côté de l'*Autobiography* de Mrs Asquith rappelle souvent les mémoires d'une autre femme, qui cependant ne lui ressemble guère, la terrible Hélène de Dœnnig, princesse Racowitza, maîtresse du socialiste Lassale. M. E. Seillière

1. Laura, sa sœur aînée, épousa Lord Lyttleton, elle mourut en couches quelques années plus tard.

consacra naguère à cette sirène un chapitre de son livre [1]. Très belle, audacieuse parfois, inconsciente toujours, Hélène Racowitza ne se soucia jamais que de ses charmes et de ses succès, empoisonna la vie de Lassale, qui fut tué finalement en duel par le fiancé de sa maîtresse. Or, les mémoires d'Hélène, c'est l'histoire de sa beauté. Rien n'égale sa vanité puérile et son monstrueux égoïsme. Elle écrit froidement : « Il ne fallut que deux heures, pour que les deux jeunes officiers fussent amoureux de moi... » Mrs Asquith, qui occupe aussi beaucoup son lecteur de sa personnalité et de son charme, parlant d'un de ses mariages manqués, cite les réflexions suivantes, prononcées à ce propos par deux de ses amies : « Si Margot Tennant eût épousé un tel, à cette heure, elle serait veuve et riche. »

« On ne mourrait pas, répond l'autre, si on épousait Margot Tennant. »

Cette commune vanité féminine, assez puérile d'ailleurs, est la seule ressemblance qui existe entre Hélène Racowitza et Mrs Asquith. Certes il faut convenir que la dernière se montre très orgueilleuse de la place qu'elle a tenue dans la société intellectuelle de son temps. Cette place, elle la prit de bonne heure, car elle l'occupait depuis plusieurs années déjà, lorsqu'elle épousa, à trente ans, M. H. Asquith.

Toutes jeunes, sa sœur Laura et elle-même, recevaient dans le boudoir de Grovesnor Square des débutants qui étaient Charteries, Arthur Balfour, Curzon, Alfred Lyttleton. Ce dernier épousa la sœur aînée de Margot Tennant ; il était le neveu de Gladstone. « The Great Old Man » aussi, fréquentait la maison, et, s'il faut en croire l'auteur de l'*Autobiography*, s'attardait surtout dans le boudoir des jeunes politiciennes. Une grande liberté, les flirts nombreux, les rendez-vous nocturnes ne distrayaient pas l'esprit de Miss Tennant de la politique, c'était son divertissement le plus cher ; il serait assez curieux de constater un goût si prononcé pour les affaires de l'État chez une jeune fille, si l'on ne discernait dans le cas de Miss Tennant la passion de paraître, de connaître des gens célèbres, enfin de jouer un petit rôle, et d'exercer une certaine influence. Sous le facile prétexte d'une libre

1. *Étude sur Ferdinand Lassale, fondateur du parti socialiste allemand*, par E. Seillière, 1897.

éducation, on la voit se jeter à la tête des personnages les plus graves, se présenter à eux, les entretenir de problèmes sociaux sur lesquels, à perdre haleine, chacun discute.

Le groupe des amis politiques que Miss Tennant forma, on l'appella « les Ames »: *The souls*. Mrs Asquith donne le nom de tous les membres de ce groupe en 1887 ; c'étaient alors Randolph Churchill, Gladstone, Asquith, J. Morley Chamberlain, Balfour, Salisbury, Hartington duc de Devonshire; irrévérencieusement elle ajoute : « des jockeys, des acteurs, le prince de Galles, tous les ambassadeurs d'Europe ». On voit par cette liste, que les opinions les plus diverses étaient réunies ici; cependant la cause libérale trouvait chez Sir Charles Tennant le plus solide appui, et Balfour se félicitait, nous dit-on, de l'existence d'une société dont les éléments disparates, en fusionnant, arrivaient à se mieux connaître. Mrs Asquith se demande même si l'avenir de l'Angleterre n'aurait pas profité d'une alliance Joe Chamberlain — Gladstone à cette époque : « Je ne puis croire que si ces deux hommes fussent restés unis, Chamberlain se fût jeté dans les bras des tories. Gladstone commit une erreur en ne nommant pas Chamberlain secrétaire d'État en 1885. » L'auteur s'étonne que les premiers ministres appartenant aux grands partis conservateurs soient généralement au-dessous de leur tâche. — Pourquoi ces partis ne peuvent-ils produire un grand homme? Est-ce le manque de foi qui est cause de cette stérilité?

Notre auteur fait le plus grand cas du duc de Devonshire ; l'opinion de Mrs Asquith est celle de l'Américain Bryan, qui vint vers cette époque écouter les plus célèbres orateurs anglais, et déclara que « Chamberlain ne lui était pas inconnu, et que l'Amérique pourrait produire elle aussi un Rosebery ou un Asquith, mais en ce qui concernait Hartington, duc de Devonshire, on ne trouverait son égal nulle part ».

La famille Tennant reçut en Écosse sir Charles Dilke et Chamberlain ensemble. Mrs Asquith en profite pour opposer l'un à l'autre ces deux hommes. « On se demandait beaucoup, écrit-elle, au début, lequel des deux arriverait le plus haut ; pourtant il n'y avait pas besoin d'être sorcier pour prédire que Chamberlain dépasserait non seulement Dilke, mais tous ses autres rivaux. Chamberlain ne s'est jamais trompé,

ce que l'on ne pourrait dire des politiques de son temps. Il possédait une mesure, une maîtrise de soi peu communes, et une si grande sobriété dans la discussion, que ses adversaires devaient être réduits par sa modération même. » Et Dilke? Celui-ci n'est pas doué du même pouvoir de concentration, le véritable humour lui fait défaut, et aussi il est terre à terre : « common place », il ne sait pas comme le premier « électriser son auditoire ».

Sir Charles Tennant, qui fut un ardent radical, heureux d'accueillir un partisan de Gladstone, se prépara, lorsque Sir Ch. Dilke vint le voir en Écosse, à le recevoir de son mieux. Le voyageur arriva pour le thé, s'installa, parla deux heures d'horloge sans interruption, et tant, que la petite Margot, toute jeune alors, exaspérée, déclara à sa sœur Laura que « leur invité était sans doute une homme remarquable, mais qu'il ne possédait ni esprit si sensibilité ». A ce jugement enfantin, Mrs Asquith ajoute une anecdote qui l'illustre. Rencontrant un soir, dans le couloir de la maison, Laura qui allait se coucher, sir Charles Dilke l'arrêta et lui dit : « Si vous voulez m'embrasser, je vous donnerai ma photographie signée par moi », mais aucune de ces deux propositions ne tenta la jeune fille, qui, tout de go, refusa l'offre et la demande.

Mrs Asquith s'étend davantage sur le sujet de Gladstone : « Mr Gladstone fut le premier politique de son temps, et excita à la fois l'adoration et la haine. Ce fut un grand caractère, et lorsqu'il était bien convaincu que le parti auquel il s'arrêtait était le bon, il demeurait aussi indifférent aux critiques de la presse qu'à l'opinion publique. Je n'ai jamais remarqué que Gladstone fût plus sensible à la flatterie que d'autres hommes, quoiqu'il fut plus encensé qu'aucun. Ne lui offrit-on pas, pendant son ministère, l'archevêché de Cantorbery? » Un jour, au cours d'une promenade en voiture qu'il fit avec Miss Tennant, Gladstone devint plus communicatif qu'à l'habitude, et lui parla avec abandon de ses confrères, de l'Irlande, et, surtout de Parnell qu'il plaçait très haut :

« C'était un homme de génie, dit Gladstone, puissant et résolu, très réservé; de plus, il voyait juste, et avait grande confiance en sa destinée. »

Gladstone professait aussi pour le caractère irlandais une

admiration fervente. Il expliquait la résistance de l'Irlande par une haine atavique qu'apporte en naissant chaque génération nouvelle. (Une haine ou une fidélité?) Miss Tennant rappelle à ce sujet cette lettre anonyme écrite à Lord Kimberly, alors vice-roi d'Irlande: « My Lord, demain, nous avons l'intention de vous tuer au coin de Kildare Street, mais nous voulons vous faire savoir que cet attentat n'a rien de personnel. » Gladstone poursuivait: « Quant aux tories, ils n'ont ni foi, ni espérance, et les meilleurs d'entre eux ne sont guidés que par un intérêt de classe qui domine leur traditionalisme lui-même [1]... Disraeli, lui, fut un grand tory. Je suis peiné de voir actuellement Randolph Churchill confondu avec lui, on voudrait voir en Churchill le successeur de Disraeli, mais il n'a ni le génie, ni la patience, ni les vues de Dizzy. »

L'événement politique le plus important de la jeunesse de Mrs Asquith, celui qui la frappa davantage, fut l'assassinat de M. Burke et de Lord Frederick Cavendish en mai 1882l Ces meurtres confirmèrent Gladstone dans son opinion : i. fut dès lors persuadé que l'Angleterre, ne pouvant comprendre le peuple irlandais, ferait mieux « d'encourager l'Irlande à se gouverner seule ». Gladstone eut l'espoir même de convertir ses collègues : aucun d'eux ne se rallia à lui, Chamberlain moins que tout autre. « Je me suis souvent demandé, écrit Mrs Asquith, ce qn'il serait advenu de la Conférence de Paris, si l'Angleterre eût adhéré dans son premier article du traité à la Ligue des Nations, plutôt que de s'y rallier à la fin, en *post-scriptum*. Je me demande de même, ce qui serait advenu, si Joe Chamberlain à cette époque, se fût rallié à Gladstone. Celui-ci eut alors toutes les maîtresses cartes entre les mains, exactement comme le président Wilson les eut dernièrement, mais Gladstone n'était pas homme à n'en pas profiter.

Sur l'« humour » du *Great Old Man*, Mrs Asquith raconte ceci:

Un jour Asquith, se trouvant dans une commission, assis à côté de Gladstone, entendit celui-ci l'interroger du ton le plus solennel :

« — Avez-vous jamais considéré quel était l'homme le plus laid du parti de l'opposition?

1. Pour bien comprendre la pensée de Gladstone, il faut se souvenir que le nom de *tory* fut donné aux royalistes vers 1648.

» — Certainement, — répond Asquith, — C'est X... — (et il nomme un fameux homme d'État indo-anglais).

» — Vous vous trompez, — reprend Gladstone, — X... est sans doute très laid, mais Y... l'est bien davantage (il nomme à son tour un conseiller de la reine). »

Sommé par Asquith d'expliquer ce jugement, Gladstone repartit :

« — Soumettez-les tous deux à une simple épreuve : imaginez-les agrandis par quelque énorme verre grossissant. La laideur de X... deviendrait digne, et même impressionnante, tandis que celle d'Y... serait de plus en plus vile. »

Miss Margot Tennant fut présentée à Édouard VII, alors prince de Galles, dans le *paddock* du champ de courses d'Ascot. Elle lui désigna ce jour-là avec assurance un cheval sur lequel il paria, et qui, contre toute prévision, gagna la course, ce qui valut à la jeune fille un porte-cigarettes d'or, et l'amitié du prince. Par la suite, il eut souvent l'occasion de la lui manifester. Se trouvant à un bal avec elle, ils soupèrent côte à côte, et le prince, après lui avoir déclaré qu'elle était « très originale », lui fit quelques confidences, assez bizarres en vérité, sur sa propre enfance « morose ». Il se plaignit que la reine Victoria, sa mère, ne pouvant se consoler de la mort du prince consort, et prolongeant indéfiniment son deuil, assombrît les jeunes années de son fils. Il dit encore qu'il espérait que, lorsque Miss Tennant serait présentée à la reine, elle n'en éprouverait pas de crainte, et remarqua avec un « charmant » sourire, « qu'à l'exception de John Brown, tout le monde redoutait la reine ». Cette dernière remarque du prince ne me semble pas du meilleur goût. On se souviendra que John Brown était l'ancien cocher de la reine, qui passait pour avoir pris sur Victoria une assez singulière influence, à cause précisément de sa ressemblance avec le prince consort.

La visite de Miss Margot Tennant à Tennyson serait encore à noter. Le poète était alors fort vieux, et la visiteuse très jeune. Elle lui demanda de lui réciter ses vers : *Maud*. Il les récita, et prit Margot sur ses genoux. Cette visite n'en rappelle-t-elle pas une autre? Celle de la jeune et endiablée Bettina au vieux Gœthe. Mais la jeune Bettina fut amoureuse de Gœthe, qui la caressait, et se réjouissait des flatteries de la jeune fille.

Miss Tennant n'est aucunement amoureuse de Tennyson, pourtant elle est flattée d'être reçue chez lui, et de l'entendre réciter *Maud*. Après cela, il faut toujours, avec elle, revenir aux politiciens. Elle note qu'elle connaît intimement sept ministres; Gladstone, Salisbury, Rosebery, Campbell-Bannerman, Arthur Balfour, Asquith et Lloyd George. Elle donne sur tous son opinion, sauf sur les deux derniers. Souvenons-nous qu'elle a épousé le premier, et que le second est actuellement au pouvoir : son silence s'explique donc pour ceux-ci. Elle s'arrête avec complaisance sur le portrait qu'elle trace de Lord Rosebery, trop sensible et « trop émotif » pour être vraiment heureux, « lord Rosebery prit le pouvoir à l'époque où la fortune du parti libéral était au plus bas... Certains ont cru voir en lui un homme de génie, souffrant de la vie politique et des atteintes de la presse, peu ambitieux, ce qui l'isolait du monde, prompt et déconcertant, complexe, séduisant. D'autres l'ont vu délicieux pour ses amis, acharné contre ses ennemis, indépendant, rêvant des empires, sollicité par les rois... un homme qui attirait par son charmant sourire et effrayait par son silence glacial, en vérité il était tout cela. Il venait souvent nous voir à la campagne, mon père et nous tous l'adorions... » Mais cette affection se refroidit lorsqu'on fit courir à Londres le bruit des fiançailles de Miss Margot Tennant et de Lord Rosebery. Celui-ci en voulut à la jeune fille de n'avoir rien démenti.

Enfin, en 1891, Miss Tennant rencontra Henry Asquith. Il lui fut présenté pendant un dîner qui eut lieu à la Chambre des Communes. Elle fut frappée de sa conversation et de son visage, auquel elle trouva immédiatement une ressemblance avec celui de Cromwell. Elle déclare tout de go, quoiqu'il fût « abominablement vêtu », qu'il était si différent des autres hommes, qu'elle subit immédiatement son charme. « Voici, pensa-t-elle, un homme qui pourra m'aider, et me comprendre. » Notez qu'Asquith était alors marié; après le dîner ils ne se quittèrent pas, causèrent indéfiniment sur la terrasse qui domine la Tamise, jusqu'au petit jour. Le lendemain, Miss Tennant apprit l'existence de la femme d'Asquith, et des cinq enfants, mais lorsque, bientôt après, il devint veuf, Asquith se déclara, et Miss Tennant prétend qu'une voix

intérieure lui conseilla de ne pas laisser échapper cette chance de bonheur. L'auteur fait allusion à un autre amour, qui depuis sept ans déjà occupait son cœur... Mais passons ! Cependant The Right hon. H. H. Asquith, homme d'âge, avait les cheveux blancs. Les amis de Miss Tennant intervinrent; Lord Rosebery, Churchill, firent à la jeune fille des remontrances, tentèrent de la détourner de cette singulière alliance. En vain ! Elle prit délibérément sa résolution, et épousa sans sourciller le veuf H. Asquith. Nous connaissions déjà l'audace de cette amazone.

Cette union fit quelque bruit, et Mrs Asquith s'en vante.

La foule qui se pressait le 10 mai 1894, le jour de la cérémonie, à Saint-George Hanover Square, l'enchanta. « Le chemin que nous devions parcourir, dit-elle, était bloqué par une foule excitée et enthousiaste. »

Mrs Asquith raconte avec beaucoup d'humour l'effet que causa dans le monde politique son mariage avec un homme sur le point de devenir ministre. Cependant elle faisait partie déjà de ce monde. Certes, et elle le divertissait jusqu'ici par ses excentricités, mais serait-elle digne de porter un nom célèbre? Et les matrones de lui prodiguer tant de conseils, qu'elle finit par douter d'elle-même, et assez drôlement avoue : « Ces discours étaient si éloquents et si sévères, qu'à la fin, je me demandai si je ferais bien de dormir avec lui. »

Parmi les nombreuses lettres que la fiancée reçut, la conseillant ou la blâmant, en voici une que je ne puis m'empêcher de transcrire. Mrs Asquith en connaît le signataire, mais elle ne le nomme point, cependant elle cite la lettre tout au long, sans doute parce que celle-ci contient, avec certaines critiques, bien des épithètes assez flatteuses :

« Ma chère Margot,

» Ce qui vous rend différente des autres, c'est votre jugement froid, votre cœur chaud et sensible, mais vous ne trouverez pas tout ; choisissez donc ce qui est durable, et avec de la chance et de l'audace, le mariage, auquel vous vous déterminez pour les motifs les plus élevés, sera heureux. Asquith est bien trop bon pour vous. Il a l'esprit le plus large,

et vous laissera beaucoup de liberté ; il vous adore, vous comprend, et est résolu à rendre votre vie la plus agréable du monde. Vous épousez un homme de premier ordre — moins, intellectuellement parlant, que du fait de son caractère résolu et dévoué.

» Ne vous plaignez donc pas. Vous n'auriez pas voulu aimer Pierre moins que vous ne l'avez aimé, quoique vous puissiez souhaiter ne l'avoir jamais connu [1].

» Cependant, sachez que vous avez trop accordé jusqu'ici à l'amour, et supportez-en les conséquences. Dans le fond de votre cœur, vous devez sentir qu'il est temps de mettre un terme à votre vie actuelle, et de renoncer à la tentation de vous faire aduler. Avec votre riche nature, vous aimerez Asquith passionnément. En l'épousant, vous éprouverez que vous êtes une femme courageuse, qui agit noblement, et non une femme dont la personnalité bruyante fait jaser. Estimez-vous donc heureuse d'avoir trouvé un tel refuge, après la vie dangereuse que vous avez menée. Estimez-vous heureuse, et rendez grâce à Dieu. »

MARIE-LOUISE PAILLERON

1. Pierre est l'ami que Mrs Asquith aima sept années.

SUZANNE ET LE PACIFIQUE[1]

Les traces du naufragé qui m'avait précédé dans cette île étaient évidemment du même homme, mais les unes semblaient dater d'hier et les autres semblaient centenaires. Des pics, des crochets portaient cent ans de rouille, mais à certains mouvements des antilopes je croyais voir qu'elles avaient jadis été caressées. Un des singes donnait l'impression qu'il avait été battu, un autre d'avoir été humilié. Tout ce que cet homme avait voulu créer en matériaux impérissables, sa maison de troncs d'arbre, son hangar de marbre, je le trouvais déjà mangé de mousse ou écroulé... mais les deux fossettes d'amitié et de crainte imprimées sur deux cœurs d'animaux étaient encore visibles. Sur quelques plantes aussi marquait sa marque : les herbes parasites respectaient au centre de l'île un enclos pelé, respectaient trois vieux épis, et les tiges de tournesols, pendant que leurs figures n'obéissaient qu'au soleil, étaient plantées suivant une ordonnance qui obéissait d'abord à un humain. Pas une femme sûrement, car il s'était entêté aux besognes pauvres qu'on assigne à l'énergie et au sexe fort dans les îles désertes : ici, où tout est abondance en fruits et en coquillages, il avait défriché et semé du seigle ; ici, près de deux grottes chaudes la nuit et fraîches le jour, il avait coupé des madriers et bâti une hutte ; ici, où l'on apprend à grimper en deux heures, il avait construit des échelles, des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 décembre 1920.

vingtaines d'échelles rangées au fond d'un vallon comme les veilles d'assaut ou de cueillettes des olives ; ici, où les ruisseaux coulaient à vitesse différente pour étancher les soifs les plus diverses, il avait amené des conduites en bambou jusqu'à sa case ; ici, où partout était la mer, il y avait une petite piscine en ciment, un tub ; ici, où la nuit s'égale au jour, où le soleil d'un jeu régulier avec l'équateur joue à la corde, il y avait des cadrans solaires sur chaque pierre plate et un vieux squelette de pendule en ressorts à boudins... Sur le rocher qui dominait la mer, était gravé un mètre séparé en décamètres... Le Pacifique pouvait se mesurer au millimètre. Comme une femme qui succède dans une chambre d'hôtel à un homme qui y fuma, j'eus le besoin d'aérer cette île, de jeter sur le banc de pierre, sur la chaise en bambous quelques écrans de plumes rouges et quelques divans de plumes bleues. Là où tout est solitude et bonté, il y avait gravé en latin sur la grotte : Méfie-toi de toi-même. — On y voyait aussi, dans un petit clos pris sur les champs d'orchidées, des fleurs misérables, des zinias, des balsamines... Près du tub, je trouvai un sou italien.

Un sou n'est pas grand'chose, surtout pour qui vient de découvrir un trésor, mais qu'il fût italien, mais que ce fût ce sou qu'on me refusait enfant dans les pâtisseries, et que les vagabonds n'acceptaient que s'ils allaient vers le Sud, j'en fus atterrée. Car j'avais imaginé un Irlandais, un Suédois seul dans une île, mais le dernier de tous, après le Belge, après le Luxembourgeois, un Italien... Jamais ma propre détresse, ma solitude ne fut claire comme à cette minute où je vis un Italien à ma place. Ce mot de solitude, supportable si juste avec son sens écossais ou danois, me fut décoché soudain d'Italie même et de sa capitale. Tout ce que la solitude italienne tient de villas, de terrasses, de feux d'artifice et de foule, avec les roulements des chariots ; avec les vignes d'où les vendangeuses tout à l'heure invisibles se relèvent à la fois quand vous passez ; avec, suprême solitude, dans un ciel tout bleu, un curé sous un aqueduc qui tend la main pour voir si l'eau traverse et goutte ; et la solitude des conciles; et le pape, presque seul aussi dans son île, et enfin les grands jardins où l'on serait seul, si l'on n'était justement avec la solitude comme avec un autre que vous ; la vision m'en

fit comprendre que, si j'avais supporté mon île, c'est que justement tout ce qui était italien en moi, j'avais eu la force de me le cacher. J'avais soudoyé de nacre, pour qu'elles ne me hantent pas, les terrasses d'onyx et d'albâtre; j'avais soudoyé de corail les marais pontins et le Rialto; de fruits rouges gros comme des citrouilles et d'orchidées les cyprès, les piments et les roses. Solitudes latines qu'hélas je découvris grâce à ce sou, et sans les avoir connues; enfant que je n'avais pas eu et dont je retrouvais pourtant les vêtements et les jouets. Solitude portugaise, avec des pampres au nord si épais sur les routes que les enfants y font des trous pour voir les aéroplanes, et Cintra, où les vautours, conscients eux de l'altitude, tournoient à dix mètres au-dessus des hommes, qui se croient toujours au niveau de la mer; avec le bruit des fontaines parfois assourdi, quand une femme met devant le jet son pied nu. Solitude espagnole, avec un grand sol en pierre sur lequel de petites taches de velours et de soie se promènent, qui sont les hommes et les femmes, un grand silence de Dieu avec de petits points tendres et amers, qui sont les guitares et mandolines! Comme on juge un poison sur un être plus faible, de l'absinthe sur un lézard, de l'opium sur une chatte, je versai une seconde cette solitude de l'équateur dans deux grands yeux italiens tendus au-dessous de moi comme pour recevoir un collyre... Et je vis mon Italienne blêmir, mourir. Une Florentine seule sur un récif, même proche de l'Italie; une Napolitaine seule en Sicile, une Corse, seule, toute seule dans l'île d'Elbe, quelle pitié, alors que de chacune des Touamotou, des Nouvelles-Hébrides et des Bahamas, une Anglaise en chandail jaillissait au moindre appel!

Rien ne prouvait d'ailleurs que le naufragé fût bien Italien. J'allais à la recherche d'autres indices, aussi acharnée à identifier cet ancêtre que si c'était le mien et que si les hommes se reproduisaient par marcottage, quelques générations après leur mort, sans intermédiaires palpables. C'était un marin, on le voyait à de petites ancres gravées sur les écorces et les pierres; c'était un homme qui avait quitté l'île, y était revenu, on le voyait aux bêtes dont la présence ne s'expliquait que par voyages dans d'autres continents : il y

avait des fourmiliers, mais pas une seule fourmi, et ils mangeaient les écorces et les feuilles comme l'eussent fait les fourmis mêmes. Il y avait des mangoustes, mais pas un seul serpent, et elles se vengeaient sur la seule chose commune aux autres espèces et aux serpents, sur les œufs. Je trouvai quelques ossements d'animaux venus dans l'île déjà vieux, ou isolés et sans femelle ou mâle, un chien, un chat, espèces éteintes pour moi désormais, espèces ancestrales. C'était tout. A part les dix centimes italiens, que je glissai dans une fente de corail comme pour que toute la mer se mît à jouer une marche, — l'appareil ne marchait plus, la mer se taisait —, pas d'autres signes que les ancres, distendues ou chavirées sur les écorces, intactes sur les roches, qu'il avait jetées sans arrêt comme dans une tempête, et qui résistaient, mordant aux acajous, aux amboines, sans voir qu'il était parti. En vain essayais-je d'obtenir quelque preuve de l'antilope aux caresses, lui disant des noms italiens, lui parlant avec l'accent vénitien, l'accent romain... La nuit déjà revenait... J'élevais mes bras pour bâiller, et les singes me lançaient, croyant qu'on comble ainsi le sac humain, les fruits qui croissent le plus haut. De l'autre île, mes oiseaux apprivoisés me faisaient leur dernière visite de ce jour, oies et canards suivant le courant à cause des poissons, tous les autres volant tout droit.

*
* *

J'avais résolu de nager aussi jusqu'à la troisième île, malgré son aspect. A sept ou huit encablures, inculte comme un cuirassé, elle surveillait ses deux sœurs. Pas un arbre. Le vent soufflait sur elle les pollens par cuillerées, les duvets de tournesols par quarterons, et ces oiseaux à bec long par qui se marient les palétuviers, et ces insectes gonflés de graines de fraisiers qui remplacent en Polynésie le marcottage, mais on la sentait stérile. Elle n'avait pas non plus sa bague, ses récifs, négresse près des deux favorites, épouse illégitime du Pacifique, et je n'étais pas sans inquiétude sur l'abordage. A mesure que je nageais vers elle, j'avais déjà assez l'instinct de la mer pour sentir les poissons de moins en moins nombreux. Je traversais des zones d'un liquide qui me supportait

à peine, et qui devait être du pétrole, puisqu'en sortant de l'eau, je vis mes tatouages à demi effacés. Je longeai une heure entière une falaise à pic et qui devait être en pierre ponce, puisque mon côté gauche, pour l'avoir effleuré trois fois, redevint blanc comme en Europe ; et par un escalier, un vrai escalier en pas de vis comme ceux qui mènent chez nous dans les caves, je montai, avec l'impression de m'enfoncer, sur la pointe des pieds et les coudes au corps, me gardant de petites sources qui devaient être des acides. C'est du dernier escalier que je vis les dieux. Ils étaient alignés par centaines comme des menhirs ; hautes de cinq, de dix, de quinze mètres, d'énormes têtes contemplaient ma tête encore au ras du sol, avec des nez tout froncés comme si tous m'avaient déjà senti monter, des yeux caves dont les plus proches de moi pleuraient de petites larmes sèches qui étaient des souris effrayées ; tous surpris dans une opération silencieuse, dont il m'avait semblé surprendre les miroitements, les scintillements. Mais je me sentais rassurée, de n'avoir touché leur île que de mes orteils. Je gravis les dernières marches.

Je les voyais tous de face éclairés de dos par le soleil, leur ombre dans cette revue rangée à leur pied comme un équipement. Tous l'esprit et le corps tendus comme le fils de Footit quand son père lui demande s'il sait ce que c'est que penser. Tous, à ma vue, se demandant, cherchant en eux s'ils le savaient. Tous poussiéreux comme des marbres de commode, offrant à un Kodak une proie superbe, et au cinéma juste le petit mouvement de leur ombre. Tous, par politesse pour un humain, essayant de m'accueillir par ce qu'ils croyaient la pensée ; celui-ci par un oiseau gris rampant qui le parcourait comme un pou, celui-là par une grenouille dans ses oreilles à rebords qui conservaient une eau plus pure que celle des orchidées ; celui-là, en laissant tomber de son corps géant un petit bras usé. Parfois j'avais l'impression qu'ils se relâchaient de leur immobilité, que là-bas on s'inclinait, qu'ici on remuait. Je poussais un grand cri, et le garde à vous reprenait

On apprend vite à distinguer les dieux. Un seul était vraiment beau, un seul m'eût plu, avec une belle raie et une belle pomme d'Adam, comme en ont à Deauville les joueurs de

tennis. Celui-ci d'une île où l'on a des faux cols. Un seul vraiment intelligent et auquel il eût été doux d'apprendre les quatre saisons, les quatre opérations. Il avait le nez levé, comme un fox. A mon âme un mouvement quand mon regard allait de celui qui avait un sourire passager à celui qui avait un sourire éternel. Certains paraissaient faux et truqués comme par des antiquaires; et ainsi que l'on se campe en face d'une commode Louis XVI, qu'on la juge vraie si l'on éprouve on ne sait quelle émotion Louis XVI, je me plaçais en face de chacun d'eux, je le jugeais, j'éprouvais je ne sais quelle horreur calédonienne, quelle tendresse papoue : c'était de vrais dieux. Certains que je croyais avoir déjà vus, je les retrouvais loin derrière, souriants de leur farce, parvenus à cette nouvelle place par une marche oblique ou droite comme le cheval ou le fou. Autour de quelques-uns, sans que rien pût faire comprendre cette maternité, le sol couvert de petites idoles. Tous marqués du même dessin comme un troupeau de dieux appartenant au même homme. Celui-là devinant presque, le plus habile, ce qu'était la pensée; me parlant par la voix d'un crapaud caché dans sa tête, puis, gâté par le succès, sifflant par un serpent caché dans son pied. Tous gênés, humiliés d'être convaincus d'impuissance vis-à-vis de cette femme blanche, devant cette mer, cette brise qu'ils avaient terrorisées. Ces deux-là avec des regards si nettement pointés vers un coin de l'île que malgré moi, je suivais leur invite, et, au dernier balcon de la terrasse, je pouvais voir enfin ce vers quoi tous étaient tournés : un océan sans île, tout ce qu'il y a de plus infini sur notre petite terre : il me fallut me tourner pour retrouver, derrière moi, mes deux îles comme deux bouées marquant le point où s'est englouti un sous-marin. Tous immobiles comme s'il n'y avait qu'un seul dieu caché dans leur armée, qu'il s'agissait pour moi de découvrir, et qu'en fait je cherchais, les touchant du doigt, comme Ulysse recherchait Achille dans le régiment des filles... Je le trouvai... !

C'est ainsi que le pendule de ma vie, trop tendu, ne battait plus que des animaux aux dieux. Certes, moi aussi, comme tous, je créais l'univers. Mais cet appareil si parfait jadis, et qui faisait que pour moi il n'y avait pas de train en retard, pas de visites en avance, il n'était plus au point. Je ne donnais

plus que ces mouvements lents de l'âme qui sont les singes, les perroquets, ou ces figures éclairs qui sont les dieux papous. Bientôt le gouffre encore s'élargirait. Je n'aurais plus à un bout de ma pensée que l'animal le plus proche des plantes, à l'autre que Dieu lui-même. C'étaient mes deux seuls voisins. Le moindre écart me heurtait au tatou ou à la Trinité. Seule à ne pas avoir un milliard d'hommes à ma droite, un milliard d'hommes à ma gauche, avec des femmes entre chacun pour amortir encore, tout ce qui venait de la nature ou du cœur m'atteignait de son premier choc et me bouleversait. Tous ces frissons qui m'étaient arrivés par mes nourrices ou mes poètes, m'arrachant à peine un soupir, ils me jetaient maintenant à terre, ils me roulaient sanglante sur des épines. Cette horreur de savoir Strasbourg allemande qui me faisait tout au plus, autrefois, transmise par mon tuteur, fermer les yeux, elle m'arrachait maintenant sur une berge étincelante des cris stridents. Cette haine des cravates Lavallière qui me faisait alors sourire, elle me faisait jeter contre des blocs de nacre coupante des soles blanchâtres. Chacune de mes pensées les plus simples ne s'arrêtait qu'après avoir atteint son zénith. J'avais beau cligner des yeux, cligner de l'âme, rien qui me redonnât ce monde dont le mouvement était l'allure Gaumont des cinémas médiocres et où j'eusse retrouvé mes amis... Parfois j'avais l'impression qu'il me suffirait de trouver un mot et de le crier tout haut pour sortir de cet enchantement. Je prononçais le premier venu au hasard, l'essayant sur l'horizon comme sur un coffre-fort, désirant plus qu'un sauveteur un simple dictionnaire pour le lire de bout en bout, certaine ainsi d'avoir à appuyer sur le vrai ressort, sur le mot qui ouvre Paris, les mansardes allumées, sur celui qui donne l'électricité, qui allume le gaz... En vain... Si dans ma sieste un nom me venait à l'esprit, je m'éveillais, je le criais vers la mer...

Rien, un oiseau.

Je me rendais compte que je l'avais dit trop brutalement, qu'il fallait l'entourer de deux ou trois consonnes indistinctes. Je le logeais dans cet assemblage... Je le lançais...

Il y avait là-bas un tout petit remous, — mais un vrai petit remous. Puis, plus rien... Je songeais à mourir.

Mais c'est alors que Calixte Sornin apparaissait et me sauvait. C'était le premier nom de mort que j'eusse entendu, à ma première messe. De Calixte je ne savais que ce nom. Un paysan sans doute, un ouvrier. Mais moi seule, sans aucun doute, de tous ceux qui vivaient, me le rappelais encore. Il était célibataire, il était orphelin, il avait quatre-vingt-onze ans, avait dit le curé. J'étais le seul dépositaire de cette faible mémoire. Moi disparue, alors que pour moi-même je n'avais rien à craindre, alors que mon souvenir vivrait encore longtemps dans Bellac et par Simon dans Paris, moi morte, le dernier reflet de la vie de Calixte était anéanti. Parfois je me sentais plus responsable de ce souvenir à son terme que de mon existence même. Je l'entretenais de mille promesses. J'obligerais Loti à appeler un livre de son nom. Je ferais dire une messe haute devant les enfants de Marie et jeter le nom de Calixte à cinquante mémoires d'enfants, sûre que l'une le prendrait et le nourrirait de sa sève. J'obligerais les géographes à appeler Ile Calixte mon île, ou plutôt celle des mille dieux, et à le lier ainsi, dans les cours des philosophes, à l'idée de Dieu lui-même... J'étais plus qu'un savant qui hésite à se tuer parce qu'avec lui meurt une découverte, j'avais la clef, seule j'avais la clef d'une vie humaine. Un être par moi mourrait ou vivrait. C'eût été de la lâcheté que de me laisser couler à fond, ou de me pendre. C'est ainsi que ce nom, qui le premier avait jeté sur moi du deuil, me soutenait au-dessus des tempêtes, et m'attachait à la terre, et me maintenait dans cette faible couche d'air, haute de deux mètres, où l'on vit....

VII

Dans Londres, la grande ville,
Il est un être plus seul
Qu'un naufragé dans son île
Et qu'un mort dans son linceul.
Grand badaud, petit rentier.
Jeanne, voilà son métier.

Aujourd'hui me revenait cette strophe de notre petit cours de morale. Cette autre aussi :

A Douvre un original
Tombe un jour dans le chenal.
Il appelle au sauvetage,
Il se cramponne au récif.
Mais vers lui nul cœur ne nage...
Adèle, ainsi meurt l'oisif...

Car mademoiselle Savageon, notre maîtresse, se fournissait exclusivement dans le Royaume-Uni de nos modèles pour vices et qualités. Les étoffes, par contre, étaient malheureusement commandées à M. Renon, de Boussac... Ainsi les oisifs et les rentiers d'Europe étaient plus isolés que moi! Je voulais bien le croire. Mais du moins tous là-bas m'avaient semblé heureux. Peut-être est-ce que tous fumaient, et je pensai donc à fumer : j'essayai les roseaux, les herbes sèches. Il y avait sûrement du tabac dans l'île, mais je n'en avais jamais vu et c'est peut-être la seule plante qu'il ne me vint point à l'esprit de brûler, alors qu'il est peu de feuilles et d'arbres, du tournesol au palétuvier, dont j'ignore maintenant le goût. Lasse de fumer, toujours comme les heureux oisifs, je mâchai des racines, découvrant parfois le goût de quelque médicament pris dans mon enfance. La patrie de ma potion Raoul pour raffermir les os, de ma poudre Richard pour durcir les gencives, c'était mon île justement. Puis je fis griller des fleurs, non plus sèches, mais épanouies, j'aspirai leur fumée, et de là (ma maîtresse avait tout prévu) :

Le grand Chinois de Lancastre
Vous attire avec des fleurs...
Puis vous inonde d'odeurs...
Bientôt sa pipe est votre astre!
Du lys au pavot, Cécile,
La route, hélas, est docile!

et de là me vint l'idée de plaisirs défendus. Par un bambou tout vert, j'aspirai les rôtis de la résine et du pollen. Puis je pensai à la cocaïne, contre laquelle pourtant Savageon n'avait mobilisé ni lord-maire de Belfast ni notaire de Bath. Tant pis si je devais en être un peu défigurée et si devait en

souffrir cette bonne forme physique qui pendant ces deux années avait été ma seule ambition, comme si c'était par une course à pied ou par la corde lisse que j'arriverais un jour à sortir de l'île. Les baies que j'avais reconnues poivrées ou que je croyais vénéneuses, je les essayai dans mon nez, et, car je me rappelais aussi la morphine, dans de petites blessures ouvertes avec des arêtes. Ou bien j'allais, humant l'air, espérant des sources d'éther. Enfin je découvris en moi ce que j'allais chercher maintenant jusqu'aux faîtes des arbres..., ce fut le rêve...

Un matin, moi qui jamais ne rêve, je sentis en moi un nouveau cœur, fragile, tout enveloppé d'un réseau de ficelles comme ces poêles de Sarreguemine qu'on déménage. Je n'ouvris pas les yeux, la moindre lumière allait le mettre en poudre... j'avais rêvé... J'avais rêvé ce qui en Europe eût été à peine un rêve, que je me levais, que je déjeunais, que je cousais. La plus humble servante n'eût pas compté cela comme un rêve. Je mettais le couvert, je brodais. J'empilais des assiettes, je coupais du pain. Toutes ces précautions pour soi-même, toute cette détresse aussi que donne à d'autres un rêve de Turkestan, de Ceylan, je les eus pour toute la journée de ces fourchettes, de ces assiettes, de ces verres. Le soir je m'étendis sous le même arbre, sur le même côté, dans l'espoir, sinon de visions plus actives, du moins d'un rêve qui me permettrait de revoir et de toucher les objets absents l'autre nuit, les huiliers, les coquetiers, les cuillers à poisson...

Je rêvai d'un homme.

Pas de raviers, pas de porte-couteaux. Un homme qui pleurait. Pas de couvert à salade, pas de compotier. Un grand jeune homme blond, avec de grands yeux noirs. Pas de fourchettes à huîtres. Un homme qui m'avouait tout. Il me tenait dans ses bras. Il me portait. C'était un rapt et en même temps un adieu éternel. Nous nous voyions pour la première fois et nous déchirions une vie commune. Pour la première fois il m'étreignait, et nous avions tous les souvenirs d'un long amour. Pas de petits coins de verre pour glisser sous les assiettes les jours d'asperge ou d'artichaut, pas de bols. Mais un homme-enfant qui me donnait un espoir-désespoir... Pas de cuillers en vermeil, de surtout en or. Mais ce frère fiancé qui pour la

première fois me parlait et dont pas une des phrases ne me paraissait nouvelle. Il avait le même geste, au-dessus des marais stagnants, pour m'incliner et me faire toucher du pied le courant impétueux. Il avait la même manie de placer chacune de ses paroles en nimbe autour de sa tête, d'échanger avec moi des boules d'ivoire qui glissaient et que nous rattrapions avec angoisse. Nous allions, dans le sens du fleuve, dédaigneux des chiens enragés qui eux devaient le remonter. Il avait ce cheval blanc que je n'avais jamais vu, le même... Je sanglotais... Notre seule consolation était de nous passer et repasser les boules, puis de nous troquer peu à peu l'un contre l'autre... Qu'il était drôle, avec mes deux petits bras pendant à ses épaules, comme un des dieux de l'autre île... Je m'éveillai!...

Le lord prévôt d'Édimbourg
Dit que l'amour est chimère.
Mais un jour il perd sa mère...
Ses larmes coulent toujours.
Irène, petite Irène,
L'Amour c'est la grande peine.

Dès lors je ne m'endormis plus que sous cet arbre qui donnait des rêves, habituant les oiseaux à ne plus venir y nicher, pressant mon côté gauche de la main et pensant à ceux dont je voulais rêver. Cette passion dura des semaines entières. Ce n'était pas que mes rêves fussent variés, je n'éprouvais guère par eux qu'une émotion : cette volupté, inconnue de moi jusque-là, qui mélangeait les sentiments les plus contraires, et que j'appelais la désolation. C'était non la tristesse seule, mais la détresse avec tous les triomphes, le bonheur avec tous les désespoirs ; un sentiment de trouvaille sans égale et de perte irréparable, un sanglot qui gagnait comme un bâillement tous les visiteurs saugrenus que m'apportait la nuit : c'était Louis XI, me soulevant d'un geste d'affection qui me vouait pour toujours à mes rois, regardant ma tête couchée, pleurant juste au-dessus de mes yeux deux grosses larmes qui n'atteignaient, tant les yeux de nos rois aimés ont plus d'écart, que mes tempes; de pauvres amies de pension renifiantes, avec cette voix rauque et enrouée qu'on a quand un malade est sauvé ; ce frémissement (comme si elles allaient sur une moto-

cyclette) de nos pauvres répétitrices renvoyées et regagnant la gare; c'était cette désolation que donne à tout le boulevard Saint-Germain la musique militaire de la Garde quand elle regagne la Cité ; ou celle, sur le casino de Vichy, désolation immense, de manger un sorbet en écoutant *Paillasse* ; c'était la désolation du chasseur qui vous poursuit, qui tire sur vous une seconde fois, vous achève, puis, vous reconnaissant, se penche, vous prend dans ses bras, et de ses yeux, — tant l'écart cette fois est juste et calculé, — deux larmes tombent juste dans vos yeux...

Puis venait le réveil...

J'écoutais... Mais ce n'était point le pas d'un braconnier sur la route. Ce n'était point le meuglement d'une génisse qu'on amène au boucher, et qui se refuse de ses quatre sabots, pauvre bête mal renseignée, à la hauteur de l'épicerie. Ce n'était pas le poulet qu'on attrape encore au poulailler pour le tuer le soir ; et toutes ces petites occupations de mort qu'éclaire l'aube des provinces. C'était toutes les fleurs portées par mon arbre, les siennes, celles de ses lianes, les catleyas qui sortaient de ses trous, déversant sur moi, chavirées par la brise — désolation d'un baobab — des pollens de toutes couleurs et si abondants que la rosée était séchée sur moi comme par une poudre... J'attendais. Comme un blessé qui met machinalement la main à sa blessure, je passais ma main sur mon corps et la portais ensuite à mes yeux, pour voir de quelle nuance me laissait aujourd'hui l'aurore... Plus de désolation heureuse ; seule, sans limites, la détresse. La joie se déliait soudain du désespoir, comme un serpent effrayé de son camarade de caducée, et disparaissait... Ce n'était pas les volets qu'on ouvre et qui claquent, ni la petite pluie du matin sur les bros des laitières. C'était les paradisiers sortant de la nuit comme la porcelaine d'un four, tous les jours d'un éclat que je n'attendais pas si vif; et c'était moi-même, accoudée à plus de petits palmiers, de petits bananiers et d'araucarias, et plus indifférente à eux et à la vie que sur sa voiture, boulevard Montparnasse, le commis de Belloir qui ramène sa flore d'un bal officiel... Je me dressais, secouant toute pensée et tout pollen de ce corps pour eux stérile, agacée, au sortir d'un monde malléable et généreux, de la résistance

de ces arbres, qu'on ne pouvait traverser, de ces vagues liquides et non solides, de ce soleil éternel, l'éphémère... Égoïste, je maigrissais... Envieuse, je ne mangeais plus... Menteuse à moi-même, j'avais des névralgies. Si bien que je décidai de me guérir... Un soir au lieu d'aller me loger, dès la première ombre, sous cet arbre, en cette empreinte dans la mousse qui me recevait maintenant comme une boîte-écrin sa louche, j'attendis la nuit, je m'égarai en elle, je l'aspirai à grands traits, j'en lavai mes yeux, j'en fis tout ce que l'on fait des collyres et des contrepoisons ; tous ces personsages, toutes ces émotions de mes rêves si habitués à m'assaillir dès cette heure qu'ils pénétraient aujourd'hui à vif dans mon âme la prenant pour mon sommeil, je les chassai tant bien que mal; puis, à la plus grande distance connue d'un arbre dans l'île, je m'étendis sur le dos, les pieds joints, les mains croisées, et je me donnai à un sommeil sans rêve...

Ce fut une passe pénible. Jamais je n'eus une âme plus veule, aussi fanée, jamais une vie physique plus aiguë. Cette lumière autour de moi était juste la plus vibrante avant les rayons ultra-violets; ces oiseaux, les plus beaux avant les oiseaux invisibles; ces étoiles, les plus proches du globe : celle-là, juste au-dessus, la plus proche ; le crissement de la mer contre les coraux le plus aigu après celui des scies ; il n'y avait plus entre moi et le néant des forces que cette dernière apparence exaspérée ; les couleurs les plus sombres de la nature, l'ocre, le noir, étaient elles-mêmes à leur octave la plus haute. Pas d'animaux à voix grave (je n'allais que tous les quinze ou vingt jours dans l'île des singes, n'ayant pas de protection contre leurs attaques) ; uniquement les cris suraigus des oiseaux, le bruit métallique de leur vol ; — à part, le soir, cinq ou dix minutes, seules petites bouches d'orgue reliées à l'Europe, mais qui ne donnaient que quelques paroles mesurées comme par un câble, les grenouilles taureaux. C'était l'époque aussi où les costumes de plumes ne me distrayaient plus, où j'avais renoncé à tout vêtement, où il m'était donné de voir sur mon corps, dernières contractions de ma vie française, ces mouvements que nous ignorons là-bas, perdus qu'ils sont sous nos robes et nos blouses, et je n'avais même pas pour moi la considération qu'un sauvage a du moins pour sa

propre impassibilité. Ma poitrine, mes épaules s'écartaient dès que je me sentais franche et loyale. Je relevais la tête, je me redressais à l'approche d'un animal, malgré moi, avec cette dignité qui soulève dans Bellac une bourgeoise de la première caste quand apparaît une de la seconde. Un jour aussi je découvris que je perdais la mémoire.

Je n'avais pu résister au désir d'écrire, et le couteau que j'avais ménagé deux ans comme ma seule arme et mon pourvoyeur, j'osai lui faire graver des phrases sur les arbres et dans le roc. Tous les eucalyptus aux angles des allées portaient un nom de rue, assez bas, on aurait pu le lire avec les mains la nuit. Puis, de coraux et de nacres, je composai dans les clairières des mots immenses, mosaïque un peu précaire, que je consolidais de résine, et sur laquelle j'évitai de marcher, mais chaque mètre perdu pour la promenade était gagné pour ma mémoire. L'île fut bientôt couverte de noms propres. Certains, selon le coquillage, brillaient surtout le soir. D'autres, que je croyais des plus indifférents, s'empourpraient soudain sans raison, et voulaient me révéler quelque amitié jusque-là inconnue. J'y trouvais parfois des oiseaux, pris dans la glu et qui luttaient pour leur vie contre une voyelle avide, des martins-pêcheurs pris dans le mot Hugo, des rossignols dans le mot Pasteur. Ils étaient confondus le matin quand la mousson avait soufflé. Sur la plage, des mots plus solides en rochers grenat que j'apportais un à un de la colline, y retournant chaque minute comme vers l'encrier ceux qui n'ont pas de stylo. Du promontoire, je les voyais ensuite me parler comme des réclames... Mais les hésitations qu'on éprouve parfois en écrivant une lettre, je les ressentais pour chaque syllabe de cette écriture géante. Point de participes à accorder, mais l'orthographe des mots les plus communs me devenait bizarre. Je voulus les appeler tout haut : mais jamais pavillon rouvert après des siècles ne rendit des portraits et des meubles plus vermoulus que ne le fit ma mémoire après deux ans de silence. Table ! chaise ! bouteille ! ces modulations me paraissaient étranges, d'un son inconnu, ces mots prêts à m'échapper, à fuir. Je m'appelai moi-même, mon nom flottait autour de moi et ne m'habitait plus, je me tus pour ne point devenir quelque corps anonyme. J'appelai mes amies ; tirés

par des attelages bizarres qui étaient les prénoms, les noms de famille parurent, durs et secs comme des objets. Non seulement le mot le plus familier ne me revenait qu'après un effort, mais, une fois prononcé, il semblait libéré, il devenait incolore, il n'agissait plus sur mon tympan. Je devenais sourde à l'Europe. Je résolus de me guérir. Je repris tous ces mots à leur enfance même, quand rien ne les effarouche et ne les dissocie, c'est-à-dire à mon enfance. J'imaginais mes premières classes. Je repartis, pour planter à nouveau ma mémoire, du lieu où j'étais né, des premières leçons de géographie ou du catéchisme, des premières phrases apprises par cœur...

Il était temps... Sur les dix communes du canton de Bellac, l'une déjà m'avait pour toujours échappé, et les autres, Nantiat, Le Breuil-au-Fa, Blond, tournoyaient déjà en moi comme des insectes un peu somnolents dans une salle dont on ouvre la porte ; un peu de soleil, et Nantiat, et Blond s'envolaient pour toujours. Des péchés capitaux, l'un aussi ne vint pas et se déroba jusqu'à ma délivrance. Vingt fois, cent fois, je répétai leur liste; parfois au hasard, soudain, dans l'espoir de me surprendre moi-même dans je ne sais quel flagrant délit avec le pêché absent; ou bien essayant d'en découvrir un indice dans mes gestes, quand je me redonnais ce que mes amies et moi nous appelions à la pension notre mauvais être; étendue, la tête redressée par un coussin, je regardais mon corps se gonfler des défauts de l'air. En vain. Le mensonge, la paresse, l'immodestie passaient au-dessus de lui comme les plus légers nuages; la gourmandise, l'envie, l'orgueil arrivaient sur lui dans un ordre aussi inoffensif et immuable que celui des couleurs du prisme. Mais le septième, ce péché capital que l'on commet sans doute sans arrêt dans la dixième commune de Bellac, résistait à tous ces hameçons que je posais sur mon corps même et que je croyais agiter en remuant un doigt, ou la langue. Car si ce n'est justement ce corps, nul moyen de le retrouver, nul dictionnaire. J'ouvrais les bras, les jambes, le feuilletant au hasard. En vain. Je regardais mon visage dans l'eau, l'y recherchant comme dans ces gravures où les enfants doivent trouver un poisson sur l'arbre ou un soldat entre les jointures de la fenêtre... En vain. Je m'étudiais dans la loupe, car peut-être sortirait-il

de mon image mille fois rapetissée... Je plongeais ma main, ma jambe dans une eau courante qui les allongeait, qui les faisait toutes courtes ou toutes rondes, les soumettant à une torture qui me les rendait seulement plus souples et plus fraîches, lavées même de l'orgueil et de la paresse. Ou bien, de même que j'avais retrouvé le nom de l'indigo, oublié lui aussi, en regardant un arc-en-ciel même, je prenais une journée d'Europe du lever au coucher, assurée qu'il suffirait de la pencher, de la secouer, comme un prisme justement, pour que le péché y apparut. Mais je tombais sur le souvenir d'une journée sanctifiée, où ne s'offraient à moi, au coin de la rue du Coq, sur la promenade, sur cette place mal famée elle-même, que des vertus théologales et de petits bourgeois à péchés véniels. Ou bien je me persuadais que je l'atteindrais, seulement dans la commune oubliée ; je recommençais toutes les promenades de mon enfance, je reprenais toutes les pistes qui avaient pu m'y conduire ; par toutes les portes de Bellac, je refaisais mes premières sorties vers la campagne, touchant de ma mémoire, à vingt pas, à quarante pas de la maison, le premier arbre, la première épicière que j'aie jamais vus ; mais commune et péché se tenaient en dehors de toute route vicinale. Si bien, tant les autres me paraissaient d'ailleurs bénins dans cette île, tant je me sentais peu orgueilleuse vis-à-vis des gourahs, peu menteuse vis-à-vis des ptemérops, peu luxurieuse vis-à-vis de la nacre, et cependant gonflée de je ne sais quels mal et fautes, que lui seul était le vrai péché, et j'en éprouvais en moi la présence terrible.

Des péchés, — suivant d'ailleurs en cela la progression imposée par mademoiselle Savageon, — je passai aux académiciens. Mais leurs ruses sont plus subtiles encore. Car je ne surprendrai personne en disant combien il était rare qu'un mouvement de mon corps ou un geste du ruisseau m'indiquât soudain l'un d'eux. En un jour, j'en eus malgré tout une cohorte d'une dizaine, que j'accrus peu à peu, les faisant sortir dans l'ordre de leur coupole, à l'heure que je passais chaque matin à consolider ma mémoire, et parfois, la mousson soufflant, le ruisseau coulant, comme vient justement un vers à un académicien poète, un nom neuf d'académicien se fichait d'Europe en mon cerveau. Flèches légères, moins aiguës évidemment

que celles de l'amour, mais qui atteignaient au moins, autant que la mémoire, une sorte d'amitié. Ainsi arriva à midi, un paon blanc grattant du bec sa queue qui s'écarta en deux gerbes comme l'eau d'une fontaine sous un doigt, à la seule pensée de jet d'eau, l'académicien Henri de Régnier, qui m'apporta du même coup tout un monde auquel je ne pensais plus, le jaspe, le jade, le stuc vénitien, l'onyx, noms étranges, moins usés pour moi, qui résistaient mieux aux termites de ma mémoire que calcaire, grès ou cailloux. Ainsi vint, le soir du même jour, en retard d'un jour sur lui à cette course autour du monde, l'académicien René Boylesve, grâce à une vraie ressemblance formée par des branches d'arbre, de tous les académiciens pour moi le plus palpable.

Puis, m'atteignant non comme une fléchette, celui-là, mais comme une élastique longuement étirée et qui me revint juste en plein cœur, l'académicien Bédier — car soudain, je les avais eux aussi oubliés, son nom me ramena Tristan avec Yseult. Puis, deux oiseaux écarlate s'enchâssant, les deux cardinaux. Puis, un jour, où je voyais un nuage éclairé rejoindre un nuage sombre, l'académicien Rostand que j'avais vu un jour rejoindre M. Bonnat. Tous ces chefs illustres, qui couverts du même titre et du même uniforme, aux jeunes filles de France paraissent à peu près le même et sont aimés en tout cas de la même passion, un grand clavier vert et noir, avec des dièses qui sont Barrès et Loti, tous, étrange influence de la Polynésie, me semblaient chacun seul et original. Puis, par l'Académie, comme par une grande trappe, passant des immortels qui vivent aux immortels qui sont morts, je m'engouffrai dans une région où, — ignorante comme je l'étais, seule comme je l'étais, — je me mis à imaginer notre littérature, et — j'y étais bien obligée si je voulais en savoir vraiment quelque chose — à la recréer.

Tous ces noms d'auteurs et de héros, de théories et d'habitudes qui ne sont guère, pour les élèves les plus grandes des pensionnats, que des paravents, j'essayai de deviner ce qu'ils dissimulaient. Ces noms de Phèdre, de Consuelo qu'on nous jetait vite aux yeux pour nous éblouir et aveugler dès qu'il s'agissait d'amour, ces noms de classiques, Racine, Corneille, Rotrou, qu'on nous donnait vite tous en bloc comme un

trousseau de clefs emmêlées pour que nous ne sachions distinguer quel tiroir de notre cœur chacun pourrait ouvrir, une fois prononcés, ils flottaient autour de moi, se refusant à rentrer dans mon esprit par le chemin habituel. Les moindres distiques de Ronsard, de Malherbe, une fois déclamés dans cette île, se cabraient et m'attaquaient doucement comme un attelage dont on a trempé le museau dans une fontaine enchantée. Ces vers de Lamartine, de Vigny, quand ils me revenaient soudain dans le vent, mon unique souffleur, souffleur embaumé, et dont la parole m'éventait toute ; quand on voyait les étoiles, si basses ici, balancées par la brise même, agacer un quatrain qui ne s'y prenait pas, mais que je sentais bouger en ma mémoire ; quand la nuit, dans un réveil subit, m'arrivait un vers de Musset, de Shakespeare que je répétais presque ahurie et meurtrie, comme on tient l'échelon rompu d'une échelle ; quand je m'amusais à réunir tous ces noms qui pour moi ne signifiaient rien mais que je sentais pleins de sens, Syrinx, Paludes, Théodore, Adolphe, avec le soin d'un milliardaire ignorant qui collectionne des noms pour ses chevaux de course et ses vaisseaux ; j'étais prise d'une langueur maternelle, en moi poussaient je ne sais quels germes, et un soir en effet, je me trouvai soudain face à face, — mes filles aussi à moi, — non plus avec des sonnets délabrés, des morceaux de prose bourrés de mastic, mais avec neuf personnes auxquelles j'avais bien peu pensé jusqu'ici, avec les neuf Muses. De même qu'un enfant préfère les boîtes et les écrins à leur plus beau contenu, j'éprouvai désormais mes plus grands plaisirs avec les noms seuls des genres et de mes nouvelles compagnes. Tragédie, Poésie lyrique, Histoire, aucune ne se déroba, aussi loyales que péchés et cantons limousins sont hypocrites, et je les lâchai au milieu de mon île, — première fois où les casoars heurtaient la tragédie, les paradisiers l'épopée.

D'ailleurs, tout l'émoi des lectures, ces départs aussi différents pour chaque livre que pour des trains pris au hasard, je les connus en m'engouffrant dans des titres d'œuvres à moi inconnues et en me laissant emporter par eux, Sertorius, et les Ménechmes, et Hamlet, et Aucassin et Nicolette. J'imaginais leurs aventures, je les habillais de gestes, de costumes

si nets qu'à mon retour en Europe les vrais m'ont semblé moins réels. Derrière toutes ces manies et ces cadres de l'esprit et de l'âme, dont nous répétions les noms au pensionnat comme des perroquets : Scholastique, Marivaudage, Préciosité,... à l'aide de vieux syllogismes, de vagues restes de leçons, j'essayais de les comprendre, et une source d'agréments nouveaux s'ouvrait en mon cœur comme un bar : Être précieuse, c'est désespérer alors qu'on espère toujours, c'est brûler de plus de feux que l'on n'en alluma, c'est tresser autour des mots révérés une toile avec mille fils et dès qu'un souffle, une pensée l'effleure, c'est le cœur qui s'élance du plus noir de sa cachette, la tue, suce son doux sang. C'est mademoiselle de Montpensier suçant le doux sang du mot amour, du mot amant. C'est mademoiselle de Rambouillet couvrant de sa blanche main tous les mots cruels, et nous les rendant ensuite, le mot Courroux, le mot Barbare, inoffensifs comme les détectives qui changent le revolver du bandit en un revolver porte-cigares. Le marivaudage? marivauder? c'est, sur un promontoire, allongée et nue, regarder le soleil soupirer, et se dire : tu ne soupires pas ! tu ne regardes pas le soleil ! tu as trop chaud, découvre-toi !... Marivauder avec l'Europe, c'est lui tourner le dos, c'est s'occuper uniquement de suivre sur le baobab les sauts de l'oiseau vert à ventre rouge qui se retourne à chaque minute comme un disque, c'est dire : Europe, tu n'existes pas ! Tu n'es pas pleine de grands magasins vitrés où errent les kleptomanes ! Que tes villes seraient belles si on les construisait à la campagne! Et le romanticisme, dit romantisme, — et l'alexandrinisme, dit hellénisme, et la catachrèse, et la litote, et tous ces noms que nous tendions fièrement aux examens pour les faire poinçonner comme dans le métro des tickets de toute première classe, je les perçais à jour à ma façon, j'eus mon alexandrinisme à moi, mon romantisme à moi, et des litotes fausses plus belles que vos vraies. Il est d'ailleurs je ne sais quelles ornières, d'Homère à Chateaubriand, auxquelles une pensée même ignorante n'a qu'à se confier pour éprouver au juste — impression physique — le vrai glissement de toute la pensée humaine. C'est seulement sur la route présente que je m'égarais. Ma création devenait confuse dès qu'il s'agissait d'un poète vivant, et moi, à

laquelle obéissaient le docile Eschyle et le docile Shakespeare, tout mon pouvoir mourait sur Jammes ou sur Bergson.

C'est cependant à l'aide de ces exercices et de ces joies factices, grâce à ces ombres et à ces surnoms qu'un beau jour (ainsi dans un pays étranger celui qui en apprend la langue, après six mois de surdité complète, un matin, dès son réveil comprend tout ce que dit la bonne, puis le conducteur de tramway, le soir la grande tragédienne) il me sembla tout à coup comprendre mes confrères les hommes. Une couture céda dans cette forme ronde et imperméable dont inconsciemment je les enveloppais comme de sachets les raisins aux treilles. J'eus d'eux cette révélation que d'autres ont de Dieu, d'ailleurs de moi tout aussi proche. Tous ces jugements que j'avais appris à porter machinalement sur leurs vices, leurs vertus furent soudain périmés. Desséchés par ce soleil tropical, greffes stupides, préjugés, bon sens, et bon goût tombèrent par vieillesse de moi. Le soleil se levait. Pour la millième fois je le voyais monter, et c'était pourtant comme si je levais pour la première fois la mèche d'une lampe. Une telle lumière s'installait sur le monde que tout ce que j'appelais jusqu'à ce jour crime ou défaut ou turpitude était lavé. Peut-être était-ce que je comprenais seulement ce jour-là la lumière ! Le vol, l'assassinat? Je voyais sur le voleur la lune adorable ; le couchant caresser les bras nus du criminel. Je voyais un doux rayon accompagner les corps adultères. Je voyais l'éclat d'un bec électrique sur le visage crispé de la mère dont le fils à échoué à l'examen. Je voyais la lumière d'une lanterne vénitienne éclairer le front du père qui ne pardonne pas, — et lui était pardonné. Je voyais sous leur lampe ces beaux crânes de savants sur lesquels la hache du pessimiste s'émousse comme sur un nœud dans du chêne. Je voyais un bras nu, — était-il éclairé de l'intérieur? — jouer dans la nuit, une hanche éclairée par un feu de sarments, et, ô lumière qui à vingt mille lieues à l'heure, après dix ans, après quinze ans ne m'atteignait qu'aujourd'hui, les vrais regards de mes amis enfin me parvenaient.

Le jour se levait. Des oiseaux, du milieu des clochettes d'où tombait un pollen tout rouge, secouaient non leurs plumes, mais leur couleur elle-même... Je comprenais les crinolines,

les manches à gigot... Je comprenais tous ces grands mouvements de la terre sur lesquels Copernic et Newton sont emportés soudain avec le commun des mortels, comme, dans les foires, les propriétaires de manèges et de trottoirs roulants. Chère petite humanité, qui sans ce réveil à révélation, eût toujours pour moi passé en fraude sur son astre, mais qu'un simple rayon ce matin trouait comme une aiguille de douanier le voleur caché dans la malle Innovation... Ne criait-elle pas d'ailleurs un peu? N'entendais-je pas crier un enfant, un amant? Une douceur en moi inexplicable, une langueur me saisit, l'odeur des fleurs devint trop forte et me fit défaillir... l'humanité s'installait en moi comme un fils... Mes deux paradisiers apprivoisés, que j'aurais voulu semblables et qui ne l'étaient jamais, car ils ne s'apprivoisaient que par couples, se penchaient chacun sur une de mes épaules, et je chavirais toute du côté du plus lourd... Ah! que je comprenais ce matin ce fou de Limoges qui ajoutait à chacune de ses phrases, quel qu'en fût le sens, les trois mots « comme un homme » ou « comme une femme ». Quelles délices de l'imiter! Je savourais cette heure comme si c'était la première heure du monde, la première où là-bas trois cents millions d'hommes dormaient, trois cents millions travaillaient, trois cent millions mangeaient, avec quelques dizaines de millions consacrés aux étreintes. C'était ce matin ma création... j'étais comble d'amour pour ces belles équipes. Tout ce qui d'elles autrefois m'avait choqué je l'aimais. J'aimais les barbes rousses, les verrues, les loupes. J'aimais les ivrognes, les négociants. Je comprenais ces magasins d'antiquaires à la sortie du cimetière Montmartre, où je détestais jadis voir les héritiers dépenser les premiers mille francs de leur legs. Je comprenais tous ces mariages le samedi à Saint-Sulpice, tous à onze heures juste dans les vingt-deux chapelles, et les mariés, les cheveux coupés de la veille, ras sur la nuque, assis sur vingt-deux tabourets, comme pour l'électrocution. Tous ces regards d'homme qui avaient joué dans mes yeux aussi maladroitement que dans une fausse serrure, ils s'y enfonçaient maintenant comme une clef de montre, et remontaient tout le poids de mon cœur... Les jacunas poussaient mille cris inhumains, comme un homme. Le kouro shivo soulevait

légèrement l'horizon, comme une veine gonflée, comme une femme... Que de pitié je ressentais aussi pour eux, que d'ennuis ils se créent à tort avec les contrôleurs de tramways, les emprunts russes et les nègres! Je leur souhaitais le bonheur, l'éternité. Je leur souhaitais l'alcool qui dégrise, la suie qui blanchit... Si bien, quand le soleil sortit de son toril, harcelé par deux gros nuages, ahuri, que c'est eux là-bas, par milliards, qui me semblaient soudain isolés et perdus... Et tout le jour ma solitude fut quelque chose de poignant, d'angoissé et de doux, — à croire que ce n'était pas de la solitude, mais de l'amour.

Qu'as-tu vu dans ton exil?
Disait à Spencer sa femme,
A Rome, à Vienne, à Pergame,
A Calcutta? Rien!... fit-il...
Veux-tu découvrir le monde
Ferme tes yeux, Rosemonde!

VIII

Un soir de ces rares jours que je ne laissais pas écouler anonymes, comme les milliers d'autres, mais que je rebaptisais de leur nom d'Europe, tant ils apportaient les goûts et jusqu'aux habitudes d'un jour précis, le troisième ou quatrième soir dans l'île où j'aie désiré boire du vin gris, manger des éclairs, danser la polka piquée, un samedi soir enfin, il me sembla voir remuer au large. A l'extrême bord de l'horizon, d'un flot à un flot tout proche, une forme avait couru et plongé, comme un rat à Paris d'une grille d'arbre dans la grille voisine. Si l'on ne nous avait appris, dès le certificat d'études (et en nous le faisant copier vingt fois comme la chose la plus utile, avec la distance de la terre à la lune, aux petites filles de Bellac), — que l'on voit toujours les voiles ou la mâture d'un navire avant sa coque, j'aurais juré voir un navire. Si l'on ne m'avait pas répété, dès le brevet simple, que l'espoir élargit les clavicules, dilate les vaso-moteurs, j'aurais juré, mes épaules soudain tombantes, mes artères soudain

comprimées, que je venais d'être traversée par l'espoir. Je me retournai vers l'île, la regardant comme le visage d'un ami, dans une forêt, quand on entend marcher, mais l'île jamais n'avait paru plus calme. A moins d'une hypocrisie incroyable de l'île, je m'étais trompée. Toutes ces manettes, tous ces manomètres dont je vous ai parlé tout à l'heure indiquaient la sérénité, la paillette du rocher Rimbaud étincelait, la petite feuille était immobile. Je me calmai : je descendis prendre mon bain du soir. Soudain je dus regagner la lagune, prendre pied au plus vite, courir jusqu'à la grève, comme si la mer était subitement devenue un danger. Là-bas avaient résonné deux coups de canon...

Je n'avais jamais entendu le canon, mais c'était bien lui. Moi seule d'ailleurs, l'Européenne, j'avais été atteinte par cette décharge. Rien ne bougeait dans l'île. C'était maintenant la nuit complète. Les oiseaux, la tête sous leur aile, n'avaient rien entendu... Ainsi des hommes étaient là! j'avais envie de ne pas attendre le jour, de nager aussitôt vers eux, de me donner au kouroshivo comme on se donne au train omnibus par dépit d'attendre le rapide.

Était-ce un signal ? Tout un navire tirait-il pour me demander conseil? Étais-je le seul recours de cent marins, de cent détresses... Soudain je vis deux lueurs, et j'attendis, en comptant avec plus d'angoisse que dans l'attente de deux obus ; et les deux coups m'arrivèrent.

Puis ce fut quatre, ce fut six, puis un silence. Puis vingt, trente: les lueurs des deux coups nouveaux s'appliquaient juste sur les deux coups derniers, et j'entendais et je voyais avec la même vitesse. Puis cinquante, puis cent ; on essayait sur le ciel toute la boîte d'allumettes... puis un silence. Parfois un coup unique dont je n'avais pas vu la lueur, bien que mes yeux n'eussent pas quitté l'horizon. Toute l'île maintenant était éveillée. Il faisait clair de lune, tous les oiseaux volaient, les oiseaux de jour en longues bandes heurtaient les oiseaux de nuit stupéfaits ; leurs couleurs que je voyais toujours isolées et à la même altitude, confondues et déséquilibrées; les oiseaux aquatiques planant dans le ciel, les oiseaux-mouches se posant, pour la première fois le corbeau orange descendait jusqu'à moi. Jamais kaléidoscope ne fut mieux

secoué que mon île cette nuit-là; pas une des combinaisons ne fut oubliée. Une fusée monta, d'abord dédoublant les étoiles, puis dédoublant la nuit. La dernière fois que j'avais vu une fusée, c'était du toit avec Ceorelle, le jour du 14 juillet. Peut-être était-ce encore fête ? Ou un fils de roi était-il né, ou deux jumeaux, car l'on avait tiré plus de cent une fois... Soudain, la gerbe d'un projecteur se promena sur les flots, avec quelle lenteur, s'immobilisa bêtement sur de petits remous qui m'étaient familiers et que je savais à peine creux d'un mètre, tourna et retourna autour d'une écume comme un cheval autour d'un chapeau, enfin atteignit l'île. Il resta figé une minute, hébété d'avoir heurté une masse solide ; je courus vers lui, effleurée par les oiseaux qui le fuyaient, tendant la main comme un naufragé vers une corde; il bougeait de quelques mètres, je regagnais à nouveau le centre de la gerbe, je me faisais traverser par le rayon du milieu, j'agitais les bras, je me débattais, je criais. Mais, comme le regard d'un ami vous touche dans une foule et ne vous reconnaît pas, vous voit toute nue vous débattre, agiter les bras et ne vous reconnaît pas, il s'éleva soudain, se redressa comme la cheminée d'un navire qui a passé sous un pont, se redressa de toute sa taille sous cette arche obscure, et s'éteignit.

En vain j'avais essayé avec ma loupe d'allumer une écorce à cette lueur. Il me fallait pour faire un feu attendre le soleil... Soudain un dernier coup de canon retentit, plus loin, mais plus sec. Une sorte de coup de revolver pour achever une bête morte, un homme fusillé : le premier que je compris... Le premier qui m'annonça que les rois n'avaient pas de fils, les capitaines pas d'anniversaires, la France pas de 14 juillet... qu'il y avait la guerre.

*
* *

C'est avec le premier rayon de soleil que mon feu fut allumé, le plus pur, le plus froid, mais j'avais préparé mon bûcher de feuilles sèches, d'amadou, de liège. Il flamba. Pour la première fois je laissais la flamme mordre sur les arbustes, les gazons voisins... J'étais prête à brûler mon île comme d'autres brûlèrent leurs vaisseaux... Mais du secret terrible de la veille

rien ne transparut sur le jour... Les vols d'oiseaux, dégagés de l'écheveau d'hier, étaient redevenus des fils brillants et droits. Un soleil ignorant brillait. Les ptémérops, les adjudants avaient tout oublié... Cette peine qui partait de ce matin ne m'était plus commune avec l'île et ses habitants, et je me sentais une nouvelle solitude au cœur même de mon isolement... Ainsi, la guerre de son regard avait effleuré l'île, et disparu sur son navire à la dérive, et sans que j'eusse eu besoin de la menacer d'une perche et d'une gaffe, comme j'avais dû le faire pour le couguar sur son radeau!... Et quelle guerre? Quelles nations à marines avaient plongé pour reparaître là, se battre devant un seul témoin, cherchant à meurtrir à coups de canon leurs grandes ouïes? En quelle langue disait-on maintenant : Mon fils est mort, mon père est mort? En quelle langue disait-on : Ils arrivent, ou bien : enfin ils partent? En quelle langue un bègue envoyé aux nouvelles annonçait-il la... la... annonçait-il que l'armée était... était... enfin, tapant du pied, annonçait-il la guerre? A mille lieues d'elle, je me sentais redonnée, comme toutes les femmes, à une masse où les hommes ont le droit de choisir. Quelles races de chevaux, de mulets mouraient de misère et de cruauté? Quelles villes sur des lacs sentaient l'éther et l'iode? Dans quelles gares les duchesses soudoyaient-elles l'employé de la statistique pour qu'il dirigeât sur leur embranchement des blessés sérieux? Je promenais la guerre sur la carte du monde, l'essayant à chaque pays comme un couvercle à une boîte longue ou ovale, et, en forçant, elle allait presque à tous. En quelle langue disait-on : Achevez-moi! J'hésitais à choisir, comme si je donnais par ce choix le signal, j'hésitais entre l'Allemagne et l'Autriche, l'Espagne et les États-Unis. La guerre, qui détachait soudain du blason des grands empires les animaux héraldiques et les faisait pour moi lutter silencieusement à mort, la licorne avec l'ours, l'aigle à une tête avec son collègue à trois têtes... Puis je pensai, égoïstement, moindre émoi, pire tendresse, que peut-être deux petites nations seulement étaient en guerre, Cuba par exemple avec la Bolivie, le Pérou avec son voisin nord, l'Équateur comme front. S'il fallait à tout prix un peuple européen, peut-être n'était-ce que la Norvège contre Panama, le Danemark contre l'Uruguay...

Toutes les capitales, je prononçai leur nom tout haut, cherchant dans l'air un cadenas secret qui remuait parfois, impassible au mot Paris... Oui, c'était bien par le mot Copenhague, le mot Lima que j'ouvrais en moi une citerne de pitié; pauvres Danois, hissant leurs canons pour une dernière résistance sur leur plus haute montagne, haute de cinquante-trois mètres! pauvres mille Liméniennes, quand dans la rue de Lima résonnait le clairon qui annonçait les listes de morts fermant toutes à la même seconde leurs yeux immenses!... Je me calmais un peu à confier la guerre à des mains aussi innocentes... La guerre, qui rend des nations entières ennemies soudain d'une couleur qu'elles éparpillent dans les champs pour l'exterminer, l'Allemagne du rouge garance, la Russie du vert turc, l'Italie du blanc... Tous ces chevaux de cuirassiers qui reviennent, chacun mangeant la queue de son chef de file, et dans l'escadron il n'y a plus de crins qu'aux casques! Tous ces millions d'hommes qui partent, choisissant des armes aseptisées et bien tranchantes, chacun s'encourageant lui-même, comme si chacun avait à se tuer lui-même... Guerre américaine sans doute, mais je n'arrivais pas cependant à calmer en moi l'Europe. Certes je voyais la France en paix, et pourtant je sentais déjà mes sentiments envers les autres pays, envers tous, vaciller, vaciller; — je sentais je ne sais quel poison gagner cet amour que j'avais des Espagnols, cette confiance en les Anglais, cette amitié pour la Bavière, et Madrid et Londres et Munich, toutes rondes sur leurs plateaux, n'étaient plus que les cases d'une roulette effleurée sans cesse par une bille qui touchait maintenant Lisbonne, maintenant Tokyo. Ah! je haïssais ce coup de canon, pour toujours peut-être interrompu, comme la voix d'une femme qui à la minute de sa mort révèle à son mari qu'un de ses amis l'a trompé, meurt juste avant d'avoir avoué le nom, et gâte pour lui, éternellement, la grande et la petite amitié.

***

A midi, j'avais l'habitude d'aller au rocher Claudel. Le courant effleurant l'île juste à ce point, tout ce que m'envoyait l'univers abordait là, et je m'y rendais comme à la

seule distribution de cette poste, qui jadis m'avait apportée moi-même. Tous les mois, un déchet de l'Europe ou un cadeau presque neuf de l'Océanie m'y attendait, mais le plus souvent je n'en revenais, au bout d'une ou deux heures, qu'avec mon ombre. Ce jour-là justement, collé par le flux au rocher, imposé par une mer insistante, flottait un corps de chien. Il était déjà gonflé. C'était bien cet animal dont le cadavre est le seul cadavre en France que l'on voit couramment, qui y rende le pire destin familier aux enfants, traversant tout Paris, dernière pudeur, toujours par l'arche du milieu. Mais ici, grâce au remous, il s'acharnait à vouloir mettre hors de l'eau, à tirer à sec ce symbole de la mort. Je l'écartai d'autant de coups de gaffe qu'un policeman anglais qui voit un vrai chien vivant aborder en Angleterre. C'était un caniche. Il s'écartait une seconde, puis revenait, dans un mouvement de la mer qui remplaçait sans le savoir le reflexe d'un caniche battu. Il dérivait enfin, quand j'aperçus son collier : je nageai vers lui, défis la boucle, et il s'éloigna, sa mission terminée, qui était de m'apporter ces deux mots incompréhensibles : Volga, Vermeer. Quelques minutes après, une masse plus lourde passa au large, un autre chien, un Terre-Neuve, qui me donna lui aussi deux mots : Kismet. Bellerophon. Caniches, Terre-Neuves, races fidèles, qui venaient me chercher jusque-là, et qu'eût escortés sûrement le chien de berger s'il n'avait été retenu au milieu de la Brie par son devoir.

Soudain retentit cet appel de mes oiseaux par lequel ils m'annonçaient qu'un oiseau nouveau avait pénétré dans l'île. Mais au lieu de poursuivre l'intrus de cocotier en baobab par de longs rayons rouges ou verts terminés par les kakatoès nègres, les moins rapides, au bord de la mer ils se pressaient autour d'une épave. Ils la cachaient, mais ils dessinaient autour d'elle une forme. Je voyais, sous tant d'ailes, une statue géante, une personne de tapisserie, mais gonflée et palpitante. A mesure que j'approchais, j'étais moi-même entourée et drapée d'un voile d'oiseaux excités, je redevenais une créature géante aussi, aérée, avec au centre un petit corps de femme. J'arrivais. Les premiers de mes perroquets se confondaient déjà avec les perroquets de l'épave. Je me penchai, je rejetai les oiseaux qui la couvraient, avec mes

mains, comme une couverture. Je vis une épaule, aussitôt cachée par de nouveaux plumages. Une minute je me battis contre cette enveloppe qui, crevant par places, me laissa apercevoir un genou, puis une main, puis une surface lisse, comme s'il y avait au-dessous un sol humain ; puis, j'avais dû toucher l'oiseau agrafe de cette robe, ils s'envolèrent tous à la fois, et, ce vêtement évanoui, je vis un homme.

Un homme qui m'arrivait nu, comme aux femmes d'Europe un enfant. Le haut de son corps était à sec sur le sable, mais l'eau montait à sa ceinture ; par pudeur, en mourant, il avait pu relever jusque-là la mer. Il avait les bras écartés, il semblait cloué par punition sur mon île, l'Océanie voulait faire un exemple. Sur ce corps d'homme, le premier que je voyais, du premier coup d'œil j'étais stupéfaite de déchiffrer sa vie et ses moindres manies ! avais-je donc une telle science des hommes? l'index de la main droite était jaune, c'est qu'il fumait ; les talons usés et éculés comme des talons de souliers, c'est qu'il était autoritaire ; la bouche ouverte sur le côté, il devait s'amuser à cracher loin ; la lèvre supérieure avancée, c'est qu'il était gai, c'est qu'il aimait les calembours ; la ceinture plissée et ridée sans doute par une vraie ceinture, un gymnaste. Il avait des cheveux roux et ras, la barbe fraîche ; on avait prévu la bataille, fait raser et tondre l'équipage. Le nez était cassé ; plus tard j'ai songé qu'il devait être boxeur. Sur une de ses hanches, des cicatrices comme des encoches, de son genou à son épaule, comme si un enfant s'était mesuré chaque année à lui. Les lèvres juste closes de celui qui vient de parler, mais le visage dur de qui n'attend plus de réponse : une plaisanterie sans doute sur la torpille qui venait. Je ne sais quoi aussi d'épars jusque sur la poitrine, les mains, qui indiquait la ruse, le mensonge. Mais je ne pensai guère à me demander s'il était imprudent de me donner un maître rusé et menteur, un maître qui crachait, et déjà j'étais courbée sur lui. Je ne pouvais tirer sa langue, car il était impossible d'ouvrir ses mâchoires, ni le suspendre par les pieds, car il était lourd, ni fermer et rouvrir ses bras, déjà trop raides. Une heure je tournai autour de lui, assiégeant ce corps pour lui donner la vie, avec la minutie de celui qui veut tuer une tortue ou une bête à carapace, cherchant un

défaut à son armure, essayant de le brûler avec ma loupe, comme jadis un ennemi dans un vrai siège. En vain. Sur le corail où je l'avais tiré, étendu et en croix, il me redonnait seulement à la fois l'étalon de ma religion et de ma race.

Parfois, assise à son chevet, je le gardais comme un typhique. Il me redonnait les vieilles mesures d'Occident pour juger ce monde où j'étais devenue la seule norme, le pouce, la coudée, l'aune. Parfois je le caressais au front comme un fiévreux. Sur son visage les ombres, à mesure que le soleil montait, modifiaient à chaque instant ses traits, sans que jamais cependant il ressemblât à quelqu'un que j'aie connu, épuisant les visages d'une série d'humains que je n'avais jamais rencontrée. Il était couvert de tatouages, d'abord indistincts sur son corps bleuâtre, mais que le soleil révéla peu à peu comme une encre sympathique, et je les lisais à mesure qu'ils apparaissaient sur lui. D'abord son prénom et son nom, cela était anglais, cela était le corps de John Smith. Puis son surnom, cela était, pour les dames, le corps de Johnny. Puis une insulte à qui lirait ses tatouages, mais je ne lui en voulus pas. Puis une phrase de la Bible le dédiant à celui qui fait bondir les montagnes, qui calme les cœurs, cela était l'âme de Johnny Smith. Sur son bras gauche, à côté de trois petites ancres en triangle, marques du vaccin qui libère pour toujours de la misère terrienne, deux mots en caractères anciens, du dix-septième ou du dix-huitième siècle, ROYAL NAVY. Puis là où les tatoueurs croient qu'est le cœur, juste au milieu du ventre, un cœur grandeur nature avec une flèche. Des noms de femme épars, Mary, Nelly, Molly, avec des dates et des villes, Mary de Plymouth, Nelly de São-Paulo, Molly de Dakar. Johnny était fidèle aux Anglaises quel que fût le continent. Une des jambes avec le dessus du tibia et du fémur, le pied avec tous les petits os, et, sur la plante, la signature de l'artiste : Macdonald, tatoueur du roi, Jermyn Street. Sur la poitrine en lettres de cinq centimètres le début d'une phrase, I AM, que je parvins à lire toute en retournant la plus lourde page qu'on ait lue en ce bas monde, I AM A SON OF HAPPY LEEDS. Un fils de l'heureux Leeds, de la riche Leeds, grouillante d'épingles à tête et d'épingles à cheveux plus qu'un divan. Je lisais tout haut,

je m'interrompais pour chasser les oiseaux, dans la langue, malgré moi, de Johnny Smith. Je n'ai parlé qu'anglais avec lui. C'est que je voyais l'Angleterre, à genoux devant lui, plus que si mille vaisseaux battant l'Union Jack avaient passé au large... Ainsi, par la loi des probables et des moyennes, c'était un Anglais que m'apportait la mer! Des cadavres flottant sur les eaux, le chiffre des Anglais dépassait au moins d'un celui des marines du monde réunies. La loi des deux tiers valait pour les corps de marins anglais, de chiens caniches anglais, autant que pour les cuirassés. Au premier coup de canon qui déchirait à fond mes flots, John Smith m'arrivait, comme sous la charrue en Berry un crâne gaulois ; un corps gonflé, une éponge passée sur l'Angleterre, avec un relent de gin, un buvard sur ces mots de Nelly et de Molly ; un de ces corps anglais, d'une densité plus faible que celle de l'eau de la mer, huile calmante qu'on répand autour des bateaux dans la tempête; un Anglais mort noyé. Mais l'idée de John Smith mort noyé, au lieu de troubler, donnait presque autant de calme et de confiance en le destin que celle d'un Florentin mort poignardé ou d'un Suisse mort centenaire.

La nuit tombait, les oiseaux les plus acharnés, gagnés par le sommeil, s'envolaient de notre groupe, allaient mettre sous leur aile le bec qui avait becqueté un humain, et bientôt je fus seule avec lui. Je ne pouvais me résoudre à le tirer jusqu'à l'une de ces baignoires de corail que je lui désignais comme tombe. La lune se levait et le repassait et l'argentait comme un objet de toile. C'était le premier homme, après mon grand-père, que j'eusse jamais veillé dans ma vie ; je n'avais pour cet inconnu de Leeds, à chaque instant, qu'un geste filial. Comme pour mon grand-père, je ne pouvais supporter d'être à son côté, je ne me sentais utile et sûre que debout à ses pieds, sur l'axe même de cette vie, formant au-dessus de la Mort, jadis avec ce mourant, ce soir avec ce noyé, à peu près le même groupe que l'homme et sa brouette au-dessus du Niagara. Chaque flot un peu bruyant, chaque liane glissant, chaque chute de noix me faisait frissonner comme s'il était lié par des fils invisibles aux fruits, aux branches, aux oiseaux, — anglais, à chaque vague, — et que tout bruit était preuve en lui d'un secret mouvement. Je le con-

templais, j'avais maintenant la science à peu près complète de son corps, je n'y découvrais que deux petites traces, imperceptibles, de son naufrage et de la mort, un œil fermé d'un bourrelet plus fort que l'autre, celui sans doute qui avait touché l'eau le premier, et une égratignure près de l'épaule.

Quand j'eus tout appris de lui, quand je l'eus épuisé comme un journal, quand j'eus tourné autour de lui, de près ou à distance, comme jamais Anglaise ne le fit autour d'une statue dans un musée, quand toute mon île eut été rebâtie, comme une ville européenne, et ma pensée aussi, à l'échelle d'un homme, je jetai sur lui des brassées de fleurs qui ne s'ouvrent que le soir, son dernier vêtement, plus vibrant et ajusté que le vêtement d'oiseaux, bientôt bruyant car toutes les grosses abeilles de nuit y vinrent bourdonner. Parfois je m'endormais une minute ; de là-haut un aéroplane aurait pu voir dans cette île un couple dormant ; je m'amusais à ce jeu, pour ce spectateur invisible, je m'étendais près du corps, je m'asseyais à sa hauteur, je m'endormais au-dessus de ce bras étendu. Je m'éveillais; je reprenais dans ma pensée, en sursaut, possession de ce mort, aussi ardemment qu'on reprend, en France, la nuit, la main d'une grande sœur. J'attendais le jour. Je voulais, puisqu'il n'était plus possible de le sauver des ténèbres, le sauver de cette dernière nuit. Enfin le soleil vint subitement; les petits oiseaux, maintenant moins curieux, s'occupaient de leur repas, et il n'y avait plus, dessinant le corps à une envergure immense, que quelques vautours perdus dans le ciel et que je n'avais jamais vus jusqu'à ce jour. Je sentais aussi des requins en route d'un fond lointain, nageant vers nous à la vitesse de la lumière. Je sentais des mouches appelées d'un autre archipel voler en droite ligne et qui bientôt arriveraient. Je sentais en rumeur toute cette agence du Pacifique qui veille aux enterrements d'une classe aussi haute. Je sentais partis, à vingt mille lieues à l'heure, les rayons qui allaient me le montrer plus livide, plus décharné, vert et indigne. Je me décidai donc, je le traînai jusqu'à la baignoire rouge, passant des rondins au-dessous de son corps pour qu'il roulât, et il laissa sur la grève, mais à contresens, l'empreinte d'un petit canot qu'on lance. Sous le poids de cet homme, jamais la trace de mes pas n'avait été aussi distincte et j'eus la même angoisse,

à voir mes empreintes profondes, en me retournant, qu'à voir celles d'un inconnu.

J'avais faim. J'avais faim d'une faim nouvelle. Après le premier travail que j'eusse accompli dans l'île, à cause peut-être du seul contact avec cet Anglais carnivore, j'avais envie de plus que d'oranges et de bananes. J'avais soudain appétit, récompense au labeur, réconfort des enterrements, de pickles, de rosbeef, de poulet Cocotte... Mes oiseaux tournaient autour de moi sans se douter du changement... Je voulus aller pêcher et griller des truites sur du charbon de bois. Soudain, comme je lançais à la mer un fruit rond qui m'avait heurtée, comme j'essayais en vain de chasser une abeille, comme je pensais avec tristesse que j'étais là, faisant les gestes, les mêmes, de Nausicaa, de Sakountala et qu'une ombre de mort seule m'épiait, comme je devinais à vif en moi plus de tendresse, de dévouement qu'il n'en a jamais fallu pour devenir héroïne et en plus l'art de nager, de grimper, l'art d'atteindre avec une pierre n'importe quelle noix de coco, et tout cela stérile, alors, — comme si regarder fixement la mort vous la fait voir ensuite cent fois, soudain, — j'eus la terreur d'un philosophe qui sentirait sa pensée, non se poursuivre par chaînons et écluses mais se reproduire en grouillant comme une culture, — je vis des cadavres aborder de partout. Ils abordaient là où eussent abordé des hommes vivants ; ils étaient une vingtaine épars à cet assaut; de toutes les petites criques par où je sortais de mon bain, sortait en ce moment un homme. D'autres pris dans le courant passaient au large, chacun avec sa nage propre, champion dans la mort de l'overarm, des épaules hors de l'eau et des bras dressés, là une tête, là une main, là-bas un pied, et en rasant la mer à niveau on eût eu de quoi me refaire le corps entier de Johnny. Mais la plupart collés au rivage s'usaient, inlassables, à leur pierre ponce ou à la nacre, avec ces saccades enfantines que nous donnent à nous les poussées de la mer.

***

Comme les hommes sont dissemblables, — si légers, si pesants, si fins, si grossiers, si vulgaires et si dignes jusque

dans la mort, que je devinai dans ces cadavres les reconnaissants et les ingrats. Après chaque sauvetage, je me reposais, mais déjà presque modelée par une demi-heure de contact ou d'étreinte à certaine forme d'homme, désorientée quelques minutes devant le corps suivant, corps habillé alors que l'autre était nu, souple quand l'autre était raide, forçant mes bras et ma piété à épouser vingt formes différentes. Parfois la lune éclairait le noyé, je m'habituais à son visage; parfois je repêchais un corps dans l'ombre, et plus tard, sur le rivage, je ne le reconnaissais pas, il me semblait venu sans moi. Parfois une vague inattendue poussait le corps, j'avais l'impression qu'il s'aidait... Le soleil revint. A chaque corps retiré de la mer, elle avait changé de couleur,... pourpre à l'avant-dernier, rouge au dernier, et soudain vide de mort, toute bleue. Premier jour cependant où, depuis des années, je ne me baignai pas...

Je les comptai ; j'en trouvai d'abord dix-sept, puis seize ; puis le disparu revint. Les uns avaient la tête, les autres les pieds tournés vers la mer. De la tête s'envolait toujours quelque oiseau, plus curieux que sont les oiseaux des visages que des corps. L'un avait un grelot dans sa poche, et sonnait. Deux avaient des alliances: j'eus désormais deux alliances au même doigt. Le plus jeune, imberbe, avait un veston noir avec des boutons d'or comme les collégiens chez nous ; rien n'y manquait, ni la cravate, ni la montre, comme aux collégiens un jour de grande rentrée; c'était des vêtements faits sur mesure, de ceux que la mer n'arrive pas à enlever au corps, la ceinture était fixée au drap par des boutons agrafes, et le midship retenait de la main sa casquette, seul objet qu'il eût pu perdre dans le désastre. Toute la douce peur de perdre sa casquette, mélangée à la confiance en son col, en ses brodequins, illuminait et sanctifiait ce visage. Mais à mesure que le soleil chauffait, cette troupe que je croyais d'abord uniforme, je la vis se diviser en deux. L'alliance que tous les noyés ont contre la nuit était rompue. Il y avait deux sortes de tricots, deux sortes de bérets ; c'est qu'il y avait eu deux navires ; il y avait deux sortes de têtes, de mains, même dans la mort deux attitudes ; il y avait deux coupes de cheveux : c'est qu'il y avait deux races. Alors je vis la guerre.

D'abord la compagnie de sept géants à chair blanche, jeunes tous et de taille égale comme un peuple mythique, les plus défigurés, et les plus gonflés comme s'ils n'avaient pas, eux, l'habitude de cette mort dans l'Océan, le visage si gras et leurs petites moustaches blondes si pommadées que l'eau restait sur eux en gouttelettes et n'avait pas désuni un poil, l'un avec un maintient-moustache, tous avec des instruments dans leur poche dont on n'a rien à faire au fond des eaux, des harmonicas, de petites flûtes, tous avec leur nom gravé à l'encre indélébile sur leurs tricots, mais sans tatouages et anonymes dès qu'ils étaient nus, les ongles faits au polissoir, chacun rapportant sur son visage non pas, comme d'habitude les morts, une ressemblance avec quelque inconnu entrevu dans un orchestre ou une diligence, mais la ressemblance exacte avec leur camarade d'à côté; et dix corps en basane et en muscles, avec des cous d'otarie, avec des fils de laiton pour cheveux, de la corne pour ongles, de l'or pour dents, tous divers, ressemblant tous (avais-je donc oublié à quoi ressemblent les hommes?) à des chiens, à des chevaux, à des dogues, l'un à un chat, le midship à une femme, avec des poches toujours vides si ce n'est de tabac et de pipes, mais dont presque tous les corps portaient le nom et les aventures, l'un avec la même Molly de Dakar, l'autre avec toute la bataille de Hastings, un troisième sa vie décrite depuis le cou en cinq ou six lignes, naissance, engagement, naufrage du *Sunbeam*, naufrage du *Lady-Grey*, et il restait pour inscrire sa mort toute une place réservée jalousement pour des noms de femmes, tout le sternum ; un dernier enfin (rien que cela me poussa à prendre parti entre les deux races) avec sur le bras : Souvenir de Boulogne et un pavillon français. C'était sept matelots allemands contre dix de la Grande-Bretagne ; c'était un petit midship contre un lieutenant an See dont le corps de deux mètres avait dû rouler au large de l'île ; c'était, je pouvais grâce à leurs noms nommer ces tournois, Meyer contre Blakely, Waldkröte contre Parrott. C'était ces bouches ouvertes, ces yeux chavirés, ces terriens qui voguaient sur la mer grâce à quelque truc, sans que leur densité y fût pour rien, les doigts si gros et écartés qu'il fallait bien constater qu'ils n'avaient pas de palmes, contre dix corps aux dents serrées, aux yeux

fermés, si amaigris que la mer, au lieu de les gonfler comme les autres d'elle-même, semblait les avoir sucés et de chaque Anglais repris un héritage. Voilà ce que l'on faisait sans moi là-bas ! C'était l'Angleterre contre l'Allemagne... Je m'étonnai soudain de n'avoir pas été prévenue par un bruit plus formidable... Je prêtai l'oreille...

La mer était à nouveau bleu de roi, colorée par ce dernier mort que personne ne pourra jamais retirer. Le vent allongeait vers moi un flot qui maintenant me semblait vide, un flot sans humain, cependant insistant. Tous ces signes par lesquels les chiens veulent annoncer que leur maître mort ou mourant est là, à côté, s'avançant d'un pas vers un inconnu, lui léchant les pieds, repartant d'un pas en arrière, se détournant vers une direction inutile, l'Océan me les faisait. Les fleurs de nuit sur Smith s'étaient flétries. Les oiseaux picoraient sur la plage les jeunes vers, et de chaque noix de coco qui tombait, dés qu'elle touchait terre, comme d'un obus partaient des flammes fulgurantes qui étaient les paradisiers. Le soleil, selon la pente des cadavres, atteignait déjà quelques visages, et me les désignait. Il fallait me hâter, déjà ces bêtes que je n'avais jamais vues dans l'île, arrivant du dernier cadavre d'oiseau à leur premier cadavre d'homme par un chemin souterrain, cloportes, nécrophores, surgissaient près de chacun, et près de chacun aussi, pour retarder ce dernier départ, les oiseaux qui croquaient les insectes... Je ne pouvais à temps creuser autant de tombes. Je décidai de jeter tous les corps dans la plus grande fosse de corail, et je commençais par les Allemands plus près d'elle. Ce fut d'eux que je m'enrichis, ils étaient chargés de bagues, de bracelets, de chaînes d'or; leurs ceintures, leurs portefeuilles, leurs poches étaient d'un caoutchouc que l'eau n'avait pu entamer, et tous par loi d'empire étaient devenus imperméables à la mer, par cette loi qui leur impose au contraire un visage et un cœur perméables, sensible au vin et aux châteaux, quand ils pénètrent dans la France, avides de ses saisons. Déjà je sentais en effet la France menacée elle aussi de la guerre, dans chaque corps, je cherchais un signe qui m'indiquât laquelle des deux équipes était morte pour moi; j'espérais le deviner en me relevant soudain, en les embrassant d'un regard...

Rien encore. Pas un signe. Et je me baissais pour ma récolte de plaques d'écaille, de pierres précieuses, d'algues et d'insectes conservés dans des herbiers, de tout ce que ce râteau à sept dents avait raclé du Pacifique. Ce n'est que dans le portefeuille du dernier Allemand que je trouvai le *Petit Eclaireur de Shangaï*, et un titre en lettres immenses m'apprit qu'en Champagne, c'est la première de nos victoires que je connus, cela m'aida à supporter la nouvelle, une de nos patrouilles avait ramené un prisonnier...

J'étais seule avec mes alliés...

Parfois, lasse de tirer sur un corps trop lourd, comme on délaisse un lacet qui s'est noué pour défaire d'abord l'autre soulier, je le délaissais pour un plus souple...

***

Je ne me réveillai que le lendemain, quand le soleil déjà déclinait. Ce fut la seule journée dont je n'ai vu que la moitié dans l'île et que je puisse soustraire à l'addition des autres. J'étais hébétée de sommeil. Je me laissais parler tout haut, à mon habitude, sachant que ma parole la plus machinale me renseignait sur moi-même.

— Suzanne, — dit-elle, — tu es seule....

Et en effet, on avait remonté ma solitude comme une horloge. Je me levai. Il ne restait plus de ceux qui avaient troublé l'île que quelques traînées légères comme d'avions qui atterrissent. J'errais sur la grève, je me mis encore au service de cette guerre qui comptait sur moi pour toucher l'extrême pointe de ses rayons, la libérer de cet homme mort dont chacun se coiffait. Pas une vague ce jour-là qui n'ait pris sous mon regard la forme d'un corps... Mais pourquoi après tout être plus triste qu'avant-hier? J'avais des gourdes pleines de rhum, j'avais des stylos, de l'encre ; je pouvais m'enivrer, je pouvais écrire une lettre ; j'avais tout ce qui retient au monde sept marins allemands et leur rend la vie préférable à la mort ; j'avais une de ces pièces de dix pfennig avec lesquelles on peut faire tout le tour de Heidelberg dans un tramway rouge ou de Munich dans un tramway bleu; un de ces demi-marks qui suffisent, au musée de Berlin, pour

que le gardien chef fasse tourner pour vous sur son socle à roulettes l'*Ève* de Rodin, alors que les plus pauvres ne peuvent voir *Ève* que de face, ou doivent tourner autour d'elle ; j'avais un de ces louis d'or avec lesquels on va de Coblentz à Bingen sur un vieux navire où est tracée en silhouette Bettina Brentano, à la place du pont où elle dormit pour aller voir Gœthe. J'avais douze cartes postales avec les vues de Singapour, et le portrait de cette pieuvre, la même, à laquelle Toulet jetait des langoustes... J'avais cinq harmonicas, deux flûtes, ; je les essayai... J'avais le sifflet auquel devait répondre le caniche... J'avais le briquet de celui qui ressemblait à un Français et que j'avais enterré l'avant-dernier ; le mouchoir en cachemire du midship, que j'avais enterré le dernier, pour que ses parents soient tranquilles, pour qu'il ait quitté le dernier son dernier bord ; le couteau à cran de l'Irlandais que j'avais retiré par les pieds de sa vague, le plus lourd, qui tout le jour avait semblé, à deux pas du rivage, un phoque assommé au moment où il regagne la mer. J'avais appris tout ce qu'une femme, en répulsion, en pitié, peut apprendre des hommes ; j'avais tout ce que vingt hommes peuvent jeter de gages, dans un jeu, sur un tablier de jeune fille, anneaux gravés à Rotterdam, lunettes, et des trousseaux de clefs, de quoi ouvrir, d'abord vingt coffrets et cantines au fond de la mer, puis vingt armoires dans Wiesbaden ou Cardiff, et une grande clef comme une clef de cave. J'avais le portrait de Sophie Silz en décolleté devant cette fausse mer en toile que les photographes installent pour les amies des marins ; celui de Bertha Krappenau, en travesti, en faux tyrolien, mais auprès d'un vrai lac, sur une vraie barrière ; j'avais le *Petit Éclaireur*.

Je n'avais pas rallumé mon feu. Je n'avais pas hissé mon pavillon. Aujourd'hui j'avais peur des hommes. D'instinct je me protégeais contre ces cent millions d'ennemis dont j'apprenais l'existence. Cette île qui avait gagné, par ma présence, je ne sais quelle vie et quel aspect français, en une minute je l'eus sans presque y songer maquillée, et rien n'y eût exaspéré le capitaine d'un corsaire allemand. Tous ces perroquets qui parlaient français je les attirai au centre de l'île par des graines de tournesol et le rivage en fut

libéré. Mes paravents tricolores, il me suffit d'y ajouter un volant de plumes safran. Les noms écrits en français au centre des avenues, je les grattai. Je défis les mosaïques de nacre qui justement cette semaine acclamaient Napoléon. Je ne pouvais lire le *Petit Eclaireur* que ligne par ligne, et avec des repos, car la lecture était un supplice pour mes yeux. Tout ce que j'avais pensé jusqu'ici du bien, du mal, tout mon raisonnement, tous mes goûts et dégoûts je les contenais, résolue à donner raison à mon pays. Si mon pays avait attaqué l'Allemagne, surpris sa frontière, violé la Belgique, ce tout petit nerf de mon âme, infime, qui admet qu'on viole la Belgique, je lui permettais soudain de croître. Si les Français avaient pillé, avaient violé, ce déclic, dans mon cerveau, — un peu rouillé, qui approuve le pillage et le viol du Palatinat, je le déclenchais. Si les Français avaient fui, je laissais ce démon de la déroute, cet amour épouvantable des chariots de blessés versant dans la boue, des chiens tués d'un coup de baïonnette par un caporal énervé, ce goût des révoltes contre l'officier qui barre le chemin, je le laissais, ce démon si faible dans un cœur de jeune fille, s'épanouir en moi ; déjà, pauvre déroute abandonnée au milieu des catleyas, mes dents se crispaient. Si les Anglais, leur flotte coulée, barraient la mer par des filets et des sous-marins, ce pli du cœur qui permet les naufrages cruels, je l'admettais ; tous ces ferments mauvais, encore minuscules, ils s'opposaient déjà en moi à ces grandes formes pures et tristes, toujours de grandeur nature dans les âmes de jeunes filles, qui sont la conquête de l'Alsace avec des clairons, la bonté des zouaves pour les prisonniers, l'anarchiste et le royaliste se portant l'un l'autre à l'hôpital, formes soudain immobiles et exsangues, presque ridicules, et qui attendaient un mot de moi pour reprendre leur vie.

Mais déjà j'avais lu les gros titres, puis les moyens. Déjà je savais que le fils de Kipling était tué, tué aussi le neveu du premier douanier de Shangaï, M. Boilard, et en plus de ces deux-là, les deux seuls tués depuis longtemps dont je connusse les noms; une statistique me disait qu'il y avait huit millions de morts en Europe. J'avais toute la tristesse, tout le remords surtout, que donne une telle nouvelle... J'y étais

cependant pour si peu ! Par quoi avais-je ma part de cause dans tant d'horreur ! Pourquoi me sentais-je un peu coupable ? Quels étaient ceux de mes gestes autrefois, celle de mes paroles, qui avaient apporté un poids, si léger fût-il, à la guerre? Par quoi avais-je, moi jadis à Bellac, manqué de prudence et appuyé sur le plateau? Tous les arbres de Picardie coupés, disait un titre. Plus de chevaux en France, disait un autre. Par quoi avais-je amené un arbre, un cheval de France à la mort? Oui, j'avais deux fois négligé, les deux fois où j'avais eu affaire à l'Allemagne même, de l'amadouer, de l'attirer. J'avais dit du mal de Werther, je l'avais trouvé, à mon brevet, plus menteur que sensuel, plus bourgeois qu'élevé; et, une autre fois, j'avais indiqué à un Allemand sur sa Mercédès la route de Limoges quand il demandait la route de Poitiers. Il avait vu Saint-Martial au lieu de Sainte-Radegonde. Voilà ma petite part dans cette guerre : J'avais irrité contre nous l'ombre de Werther et un capitaine de réserve.

Je lisais. Je lisais des pages obscures. Je voyais la France guidée par des noms inconnus, Joffre, Pétain; je voyais qu'il y avait eu chaque jour un communiqué et que le 911e seulement m'arrivait. J'apprenais que ce gros bateau, le seul sur lequel jadis j'avais compté, le *Lusitania*, était coulé ; je découvrais qu'on tue en avion, qu'on lance des gaz. J'eus une description en quatre colonnes de l'expulsion de M. Dahlen de l'École allemande de Changhaï, tous les détails sur la fidélité du Siam aux Alliés, sur le dévouement de la Cochinchine, le nom de tous les donateurs à la fête de charité de Hanoï, celui de tous les passagers et indigènes de Macao coulés sur le *Tokyohara*. J'appris que le grand-amiral vivait à terre, le général en chef dans une péniche. J'aurais tout compris de la guerre sans une phrase insoluble qui dans chaque article contenait le nom de la même rivière, sans qu'on pût en saisir le rapport avec le sujet. « Les Allemands sont chez nous, disait le premier journaliste, mais que disent-ils de la Marne? » — « Peu de raisin en France cette année, disait le second, la Marne suffit aux Français. » A la page littéraire, on se consolait des méfaits des cubistes avec le même contrepoison : « Nous avons visité les Indépendants, disait M. Clapier, le critique,

heureusement qu'il y a la Marne. » J'étais même un peu effrayée de voir mon pays défendu contre les Allemands et les mauvais arts par ce mot unique comme par un talisman. Qu'il devienne vide, périmé et la France, et l'Académie étaient sans armes! Mot qui semblait valable aussi pour les autres pays, seule monnaie française égale à son change : « Le Brésil est dépossédé du caoutchouc, disait la page financière; il se console avec la Marne »; et pas un journaliste qui se trompât et dît : « La Grèce est infidèle, mais il y a la Saône. » « Les architectes français sont nuls, mais il y a la Vire. » Sous toutes les lignes du *Petit Éclaireur* le seul nom de Marne coulait comme un ruisseau sous les planches à jour d'un pont. Si bien que machinalement je dis tout haut, essayant sur moi ce baume : « Elle est seule dans son île, mais il y a la Marne », et soudain, en effet, la Marne me promit mon retour, tant je revis nettement à Charenton, sur son embouchure même, ce pêcheur à la ligne plein de ravissement, — je l'avais félicité, et il m'avait tendu sa main gauche, — secouer avec la droite, de son poisson, pour ne pas mouiller trop sa poche, tout ce qu'il pouvait de cette eau sacrée.

Un moineau, apprivoisé sans doute sur un des navires coulés, — les moineaux sont bien laids et vulgaires, mais il y a la Marne — était venu se poser sur mon épaule et ne me quitta plus.

(La fin prochainement.)

JEAN GIRAUDOUX

LA

DÉCOUVERTE DE L'ANGLETERRE

PAR LES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE[1]

II

Quiconque vient de débarquer à Londres par la « machine volante » peut, après quelques promenades, disserter savamment sur l'abbaye de Westminster, sur les trottoirs ou sur la Bourse ; il ne lui est pas aussi facile de pénétrer dans la vie de la nation et de porter un jugement raisonné sur les hommes, les institutions et les mœurs.

Presque toujours notre voyageur ignore la langue. Grosley n'en connaissait que deux expressions : *very good* et *very well*, qu'il plaçait, dit-il, « au hasard, mais avec l'intérêt d'un homme qui est à la conversation ». Fontanes est réduit à converser en latin avec un pasteur qu'il a rencontré dans sa pension de famille. Ceux même qui paraissent avoir lu plus ou moins couramment l'anglais, comme l'abbé Morellet, l'abbé Coyer, madame Roland, sont pour la plupart incapables de suivre une conversation ou de comprendre une pièce de théâtre. Grosley prétend, il est vrai, que les Anglais ne tarderont pas à savoir le français ; déjà on l'enseigne dans les petites écoles, et il sera bientôt « par choix la langue du peuple anglais, comme il le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1920.

fut par contrainte et par nécessité sous les rois normands». Mais en attendant, il faut à tout moment recourir aux bons offices d'un Anglais qui parle notre langue et, s'il ne s'en trouve point, se contenter de « jouir des mines », ce qui ne suffit pas.

Autre difficulté : la qualité de Français n'est pas, il s'en faut, une recommandation qui fasse ouvrir toutes les portes, car la composition de la colonie française a donné à nos voisins une idée peu flatteuse de notre caractère national. Caissiers infidèles, banquiers faillis, officiers et soldats déserteurs, curés et moines défroqués, escrocs purs et simples, tels sont les échantillons du peuple français que l'on rencontre le plus communément sur le pavé de la capitale, avec les maîtres à danser et les coiffeurs pour dames. Il y a bien quelques hommes de lettres; mais c'est un singulier homme de lettres, et peu fait pour relever le prestige de la France, qu'un Théveneau de Morande qui tire du chantage le plus clair de son revenu.

Les Anglais se méfient donc, et Brissot qui a été lui-même victime de cette défiance générale avoue tristement qu'elle n'est pas injustifiée. Aussi *l'Ami des étrangers* ne manque-t-il pas, à chaque édition nouvelle, de rappeler à ses lecteurs que de bonnes lettres de recommandation sont indispensables à qui veut entrer dans le cercle de la société anglaise. Muni de ce talisman, on peut s'attendre à un accueil cordial, sans politesses inutiles, mais sans morgue, et observer tout à loisir.

*
* *

L'étude des mœurs anglaises est d'autant plus intéressante que le vernis de la politesse française qui a recouvert presque toute l'Europe n'a pas traversé la Manche. Quelques grands seigneurs ont adopté nos coutumes; ils s'habillent comme nous, engagent des cuisiniers français, font venir des confitures de France et lisent nos auteurs. Leurs femmes suivent les modes parisiennes ; l'abbé Coyer retrouve sur leur tête « ce buisson énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans et de plumes, pareil aux sept tours de la mère des Dieux », qui, du temps de la guerre d'Amérique, faisait la gloire et le désespoir des grandes dames de Paris. Mais cette aristocratie,

« corrompue par les voyages », ne représente pas l'Angleterre. La classe moyenne, qui est le cœur du peuple anglais, reste ferme dans ses principes, fidèle au roastbeef et à la Constitution, et persuadée que rien de bon ne peut venir de l'autre côté du détroit. Ici point de cuisine française, point de ragoûts ni d'entremets ; les « vrais patriotes » ignorent même les serviettes. Point de modes françaises ; les modes, surtout chez les hommes, sont toujours « antipodes de celles de France ». C'est dans cette classe évidemment, et non chez les « apostats », qu'il faut chercher les vraies mœurs de la nation ; c'est là qu'il faut voir ces deux institutions fondamentales de la vie anglaise, le café et le club.

Nous avons des cafés à Paris, ils s'y sont acclimatés au cours du XVIIIe siècle ; mais ce ne sont guère que les rendez-vous « des désœuvrés du mauvais genre et des joueurs de dames et de dominos ». Le café de Londres est tout autre chose. Les Anglais de toute condition « passent leur vie » au café, à tel point qu'on demande plutôt « quel est le café de quelqu'un, que la maison où il loge ». On va au café pour y rencontrer ses amis, pour traiter des affaires, pour lire les brochures et les gazettes, dont ces établissements ont toujours une ample provision, pour parler politique ou simplement pour tuer le temps. On y fait sa correspondance ; un clergyman y rédige son sermon du dimanche suivant. C'est, dit l'abbé Prévost, « le siège de la liberté anglicane ». Bien qu'il soit difficile de prendre à la lettre le passage où il assure avoir vu à la même table « un ou deux mylords, un chevalier baronet, un cordonnier, un tailleur, un marchand de vin, et quelques autres gens de même trempe », occupés à fumer et à s'entretenir familièrement des nouvelles de la cour et de la ville, il est certain que la société y était parfois assez mêlée et qu'on y « politiquait » ferme. Avec le sérieux et le flegme national cependant, car, si ces lieux sont ordinairement « puants et pleins de fumée comme un corps de garde », on convient qu'il y règne un « morne silence ».

Le café, qui a si complètement disparu du sol britannique, est alors un élément si essentiel de la vie que les Anglais se demandent avec étonnement comment les peuples qui en sont dépourvus peuvent faire leurs affaires. Pourtant son rôle est

en décroissance ; le club, qui est une sorte de prolongement du café, tend de plus en plus à prendre sa place.

Les clubs ou « coteries », comme nos pères les appellent, sont des associations que l'on compare — moins la sobriété — aux tables communes des Spartiates et qui ont « pour statuts fondamentaux tous les devoirs les plus rigoureux de l'amitié ». Tout le monde a son club ; il y a des clubs « de lords et de portefaix, de savants et de gens de loi ». Il en est qui s'occupent d'antiquités, de théâtre ou d'ornithologie ; car dès cette époque beaucoup d'Anglais ont leur *hobby*, auquel ils se livrent passionnément, en dehors de leurs occupations habituelles.

Les réunions se font le plus souvent dans la salle réservée d'un café ou d'une taverne où l'on s'assemble périodiquement. On s'assied autour d'une table ronde, les nouveaux arrivants prenant simplement un siège et saluant d'un léger coup de tête ceux auprès desquels ils viennent se placer. Des boissons variées, thé, café, vins et liqueurs, circulent sur la table : « chacun en use à sa fantaisie ». On porte des toasts ; des conversations s'engagent, surtout sur les affaires publiques, dont tout Anglais « est au moins aussi occupé que les ministres d'État ». On ne dit rien quand on n'a rien à dire ; les conversations sont souvent interrompues par des intervalles de silence, pendant lesquels tous les assistants se regardent et réfléchissent, « le menton communément appuyé sur la pomme de la canne qui sert de coussinet ». On joue aussi dans certains clubs et l'on parie beaucoup, car les Anglais ont la passion du jeu sous toutes ses formes. Mais paris et jeu sont en Angleterre des choses sérieuses ; les Anglais, qui calculent tout, portent là comme ailleurs leur esprit de calcul : « le jeu est plutôt chez eux une étude qu'un amusement de société ». Que l'on joue, que l'on boive à la santé des beautés célèbres ou que l'on parle politique, on le fait le plus gravement du monde, car « l'Anglais ne se délasse de la réflexion qu'en réfléchissant ». Aussi un Français comme Élie de Beaumont, au sortir d'une séance où il avait pris « le parti de fumer et de toaster comme les autres », avoue-t-il que « les clubs sont passablement ennuyeux ».

Ils sont utiles néanmoins. Si les Anglais ne s'y rassemblent

pas uniquement « pour s'occuper des intérêts de l'État et de la prospérité de leur patrie », comme le crut Helvétius, tout le monde s'accorde à penser que ces réunions entretiennent l'esprit public et qu'elles jouent un rôle capital, avec la presse et les discussions parlementaires, dans la vie politique du pays. Les clubs populaires eux-mêmes, « ce délire de la liberté anglaise » que nous allions apprendre à connaître sous la Révolution, ces clubs où, sous la présidence du boulanger du coin, des perruquiers et des savetiers discutent les plus hauts problèmes de la politique et de la religion, ne sont ni sans utilité ni sans mérite : « il s'y dit quelquefois de fort bonnes choses », et l'on y voit à l'occasion jusqu'à des ministres déguisés, qui viennent s'y rendre compte des véritables dispositions de l'opinion publique.

Dans cette organisation de la vie anglaise un Français du XVIIIe siècle ne peut manquer de découvrir une prodigieuse lacune. Entre le club et le café, la vie mondaine disparaît ; le salon à la française n'existe pas ; hommes et femmes vivent séparés.

Ils se rencontrent, il est vrai, le soir au dîner, devant ces énormes pièces de bœuf de dix à vingt livres qui constituent la pièce de résistance du repas familial. Mais le dîner, où figurent souvent des invités des deux sexes et qui devrait, semble-t-il, rapprocher les hommes et les femmes, offre au contraire un des exemples les plus extraordinaires de leur séparation.

Aussitôt le dessert fini, les femmes disparaissent de la table. La figure des hommes s'épanouit : « des écoliers ne montrent pas plus de joie lorsque leur régent les quitte ». Les femmes sont « remplacées par des bouteilles ». On dispose sur la table, sur de petits plateaux ronds doublés de drap qui glissent aisément, des flacons de tout âge et de toute provenance, soigneusement étiquetés. La cérémonie des toasts commence, et le dîner s'achève en une séance de club.

Le maître de la maison dirige la « compotation » et veille à ce que tout le monde boive les santés proposées, « que l'on ne peut refuser sous peine de l'impolitesse la plus grossière ». Il porte les premières santés, celles du roi et de la reine, par exemple ; puis les langues se délient, et chacun s'aventure à son tour. Parmi les santés qui se multiplient, celles

des hommes politiques les plus en vogue et des beautés à la mode tiennent la première place. Pour ces dernières, il n'est pas besoin de les connaître, pas besoin même de les avoir jamais vues; leur réputation suffit, et une belle dame peut être certaine que l'on boit à sa santé tous les soirs dans les endroits les plus variés et les plus imprévus de la Grande-Bretagne.

Dînant à Oxford, écrit Élie de Beaumont, chez M. Atterbury, petit-fils du célèbre évêque de Rochester, à Christ Church, dont il est *fellow*, je ne fus jamais plus surpris que d'entendre ce docteur, d'une physionomie aussi grave que son habit, porter le toast à miss Boyer, réputée la plus belle personne de Bath cette année. Je lui demandai s'il la connaissait ; il répondit que non ; si du moins il l'avait vue; il répondit que non...

C'est ainsi qu'en toastant et en buvant, on « s'enivre posément » ; du moins le cas n'est pas rare, car les Anglais aiment les vins capiteux et les liqueurs alcooliques, telles que le « ponche », dont ils ne font cependant pas leur boisson habituelle, comme on le suppose parfois en France. En cas de besoin, on passe un moment, « sans cérémonie », derrière un rideau ; la salle à manger, dit Grosley qui emploie volontiers le mot propre, est toujours « suffisamment garnie de pots de chambre ».

Au bout d'une heure ou deux, après avoir épuisé tous les toasts et tous les sujets de conversation, les hommes gagnent le salon où, pendant ce temps, les dames se sont gorgées de thé « jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus respirer ». La conversation générale s'engage enfin, ou plutôt devrait s'engager, car à l'ordinaire « les femmes y sont à peu près nulles, à moins qu'elles ne parlent affaires ou politique ». A dix heures et demie ou onze heures chacun s'en va chez soi.

Cette façon de vivre, bien faite pour étonner les contemporains de madame du Deffand, s'explique d'autant moins que, de l'avis unanime de nos compatriotes, les dames anglaises sont charmantes. On admet qu'elles ne savent pas porter la toilette comme les Parisiennes ; mais elles sont ravissantes le matin, dans la rue ou sur le Mail, avec leur habit « juste à leur taille », leur petit tablier de gaze, leur petit chapeau de paille à bords rabattus, doublé de taffetas rose. Le chapeau surtout est « une des plus adroites inventions de la coquetterie »,

et Linguet assure que si « Homère avait écrit sur les bords de la Tamise, il aurait donné à Vénus un chapeau pour seconder sa ceinture ». Et puis, costume à part, « le sexe est d'une grande beauté » en Angleterre. On vante la taille fine des femmes, leur teint de lis et de roses que le soleil d'Angleterre ne noircit pas, leur belle chevelure blonde, leurs yeux « qui ne disent pas beaucoup », mais qui sont si doux et mélancoliques. Elles n'ont point l'habitude, comme chez nous, de se peindre les joues de couleurs éclatantes ; on a le « plaisir de les voir rougir ».

Somme toute, on est bien près de penser qu'elles sont l'œuvre la plus réussie du Créateur. Un négociant de Strasbourg l'écrit en toutes lettres ; l'abbé Prévost le laisse clairement entendre, et le baron de Poellnitz déclare que, s'il était jamais assez abandonné de Dieu pour se pendre par amour, ce serait infailliblement pour une Anglaise.

Les Anglais sont donc sans excuse. Pour justifier leur manque de galanterie, ils se contentent de dire que les femmes de Londres ne sont pas aussi amusantes que celles de Paris, qu'elles sont raides et guindées et qu'une conversation intéressante est impossible avec elles ; mais n'est-ce pas la faute des hommes? La vérité est que ceux-ci « préfèrent le plaisir de boire à la santé des belles dans un cabaret à celui de causer avec elles dans un cercle », parce qu'ils peuvent ainsi s'enivrer tranquillement entre eux, sans gêne et sans contrainte, les grands comme le peuple. A cette absence de vie mondaine ils ont beaucoup perdu et, tout particulièrement, cette fleur de politesse qui fait l'homme du monde accompli. Les meilleurs, les plus instruits ont « je ne sais quoi de brusque dans le caractère qui prévient contre eux » ; dans un salon, ils restent gauches et embarrassés. « Cet homme n'est bon qu'à manger du veau ! » s'écriait une Parisienne exaspérée un jour que Hume, pourtant à demi Parisien lui-même, venait de se couvrir de ridicule dans un jeu de société.

De là cette rudesse, cette brutalité même que l'on observe dans toutes les classes de la nation ; cette passion pour les exercices violents, pour la course, le football, la lutte, la boxe, enfin pour « tout ce qui s'appelle *fighting* ». De là ces combats de gladiateurs, et même de gladiatrices, que les étrangers vont voir à peu près comme nous allons voir les courses de taureaux

en Espagne, et dans lesquels les adversaires, nus jusqu'à la ceinture et armés de sabres bien affilés, se tailladent horriblement le corps et le visage, tandis que l'assistance applaudit « en frappant des mains et en criant *bravo, bravo, encora, encora* ». De là aussi l'usage de vider tous les différends à coups de poing, en pleine rue, sous les yeux des passants qui « loueraient des places », et cela non seulement entre gens du peuple, mais même entre un grand seigneur et son cocher. De là probablement encore ces pièces de théâtre qui sont « des boucheries, capables de faire frémir les spectateurs les plus familiarisés avec le sang » ; des pièces comme *Hamlet*, où les fossoyeurs déterrent de véritables crânes et les jettent sur le théâtre, où tous les acteurs principaux périssent de mort violente et où le spectre lui-même a été empoisonné. Dans la littérature comme dans la vie, tout porte l'empreinte de la « férocité » anglaise.

*
* *

Cette « férocité », que le peuple de chez nous attribue naïvement à la viande à moitié crue dont les Anglais se nourrissent, a du reste sur le développement des caractères une influence qui est loin d'être entièrement mauvaise. C'est elle qui a préservé les Anglais de l'imitation et qui leur a permis de demeurer, au milieu de ce qu'ils appellent dédaigneusement les peuples singes, le peuple « le plus singulier de l'univers ».

Tout contribue à faire d'eux, en bien comme en mal et dans tous les sens du mot, les plus grands originaux du monde. Dès l'enfance, le système d'éducation les accoutume à l'indépendance ; on ne les contredit pas à tout propos, « on les laisse faire ce qu'ils veulent ». L'influence de cette éducation qui respecte la personnalité des enfants se fait sentir dans toute la vie; il en résulte, dit madame Roland, « je ne sais quoi de dégagé, de libre et d'assuré dans leurs mouvements, dans leur contenance, qui s'imprime à jamais et s'allie heureusement avec la fierté d'un républicain et l'indépendance d'un homme ». Adultes, il leur est « ordinaire de ne se contraindre en rien ». Tout homme est « ce qu'il a envie d'être », et non point ce que veulent la coutume et l'usage. Aussi chacun se préoccupe-t-il médiocrement des jugements que l'on peut porter sur sa con-

duite ; on ne craint pas de braver l'opinion, quitte à « passer pour fou, s'il le faut ». Tous les Anglais ressemblent quelque peu au « fou raisonnable » de la pièce de Patrat ou au Mylord Brumton que la marquise admire dans *l'Anglais à Bordeaux* :

Moi j'aime assez ce caractère ;
Il est brusque, mais il est franc.
Sa fierté qui paraît choquer la politesse
Relève en lui l'air de noblesse
D'un homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid, ses yeux ont de la flamme,
Et je lui crois une belle âme...

Des caractères aussi marqués sont peu faits pour se contenter d'un juste milieu. Violent et outré dans ses passions, sous un masque de froideur et d'indifférence, l'Anglais est l'homme des résolutions soudaines, brusquement exécutées ; aussi la Grande-Bretagne est-elle, par excellence, le pays des « mariages à l'anglaise », dans lesquels le maître épouse sa servante et la fille d'un mylord un comédien. Elle est le pays de toutes ces extravagances que les Anglais racontent, non sans fierté, à nos voyageurs stupéfaits et que ceux-ci consignent soigneusement sur leur carnet : comment des femmes ont pris l'engagement d'épouser le premier homme qu'elles rencontreraient dans la rue et ont tenu leur parole; comment un riche propriétaire a légué une partie de sa fortune pour faire aux Irlandais de son voisinage, tous les ans, à jour fixe, une distribution d'eau-de-vie, de bâtons et de couteaux, dans l'espoir de provoquer l'extermination de cette race maudite ; comment un autre s'est donné la mort, pour que ses biens fussent confisqués, conformément à la loi, et soustraits ainsi à ses héritiers naturels, auxquels il ne pouvait les enlever autrement ; et tant d'autres histoires analogues, plus ou moins authentiques d'ailleurs.

L'Anglais n'est donc pas, suivant la comparaison de Sterne, une médaille effacée et polie par l'usage, comme le Français; il a conservé tout son relief. Dans les rapports ordinaires de la vie, il apporte cette même « indépendance effrénée ». Il faut s'attendre avec lui à des sautes d'humeur incompréhensibles, car il suffit d'un vent d'est pour changer le cours de ses idées ; mais on aurait tort de s'en formaliser : « il n'y a

qu'à ne point faire attention à cette bagatelle ». « Hagards, mais sincères », les Anglais sont incapables, en effet, de dissimuler leurs émotions les plus fugitives; l'hypocrisie est tout à fait étrangère à leur nature et pour ainsi dire inconnue dans leur pays. C'est ce qui explique qu'ils ne pratiquent qu'à un faible degré ce genre d'hypocrisie mondaine que nous appelons la politesse. L'homme du peuple auquel vous demandez un renseignement, le chapeau à la main, vous répond en quelques mots, le chapeau sur la tête et les mains dans les poches. Quand deux amis s'abordent, ils ne se confondent point en salutations et en embrassades : le *shake hands* leur tient lieu de tous nos compliments. « Prendre ainsi son homme par le bras et le secouer au point de démancher l'épaule est un des grands témoignages d'amitié que se donnent les Anglais lorsqu'ils se rencontrent ; le tout froidement, le visage ne disant rien, et toute l'âme passant dans le bras qui secoue. » Geste simple, qui remplace toutes les révérences et qui s'est acclimaté chez nous, comme on sait, mais qui était encore, à la veille de la Révolution, complètement étranger aux usages de la bonne société française, et qui étonna fort Marie-Antoinette, un jour qu'elle vit l'ambassadeur d'Angleterre secouer ainsi la main d'une de ses dames d'honneur.

Les Anglais ne se contentent pas de simplifier l'entrée en matière. Ils vont droit au fait et ont retranché de la conversation tous ces compliments inutiles qui constituent « la petite oie de la civilité ». On ne saurait s'étonner après cela qu'ils n'aient qu'une assez piètre estime pour ce que nous entendons par l'esprit, qui n'est souvent autre chose que l'art de dire avec grâce des choses qui ne valent pas la peine d'être dites. Ce produit de nos salons, l'homme aimable, qui n'est qu'aimable et qui « borne son ambition à être bien venu dans le monde », leur paraît profondément frivole, et même ridicule. Avoir de l'esprit est, à nos yeux, un mérite essentiel ; ils font plus de cas de la raison, du bon sens et de la profondeur de la pensée, qui sont les qualités fondamentales de leur nation.

Dès 1685, La Fontaine, renseigné peut-être par Saint-Evremond, est persuadé que les Anglais « pensent profondément ». Cette opinion, qui n'est pas encore générale à l'époque, va le devenir au commencement du siècle suivant.

Boureau-Deslandes, en 1717, assure qu'ils sont « nés presque tous avec une profondeur de génie extraordinaire »; s'il y a quelque chose à leur reprocher à cet égard, c'est qu'ils « pensent trop ». Muralt estime que « parmi les Anglais, il y a des gens qui pensent plus fortement et qui ont de ces pensées fortes en plus grand nombre que les gens d'esprit des autres nations »; leurs ouvrages sont même « surchargés de pensées ». Après que Voltaire eut abaissé Descartes devant Newton et proclamé que Locke était l'Hercule de la métaphysique, la réputation de penseurs de nos voisins fut établie sans conteste ; l'Angleterre est « le pays des gens qui pensent », la « patrie des philosophes », une « nation de philosophes ». Le marquis d'Argenson n'hésite pas à écrire dans ses *Mémoires*, sous la date de 1747 : « La nation anglaise est philosophe, elle est composée de gens qui pensent beaucoup et continuellement... »

La littérature anglaise, que l'on apprend à connaître, par bribes, au cours du siècle, apparaît comme l'éclatante manifestation de la profondeur et de l'originalité de l'esprit anglais. Il y a dans cette littérature, comme dans toutes choses en Angleterre, une certaine rudesse. Il ne faut pas chercher dans les auteurs anglais « cette politesse dans le discours et cette attention aux manières qui dissipent et rendent l'esprit petit »; les ouvrages d'agrément ne sont pas du tout leur fait; tandis que nous nous piquons de goût et les Italiens d'esprit, les Anglais « se piquent de génie ». Malheureusement, leur indépendance les a conduits à mépriser les règles ; c'est ainsi que les œuvres de leur fameux Shakespeare qui est, selon l'abbé Le Blanc, « de tous les auteurs anciens et modernes le plus original », obligent aux plus expresses réserves.

Dans les travaux philosophiques et scientifiques, ce défaut est moins apparent. C'est là que triomphe le génie des Anglais, « la nation la plus raisonnable de l'Europe ». On les trouve, à vrai dire, un peu longs, et Voltaire, dans un moment d'humeur, les accuse même de « noyer la vérité dans des livres qui lassent la patience des gens les mieux intentionnés ». Mais c'est qu'au lieu d'effleurer les problèmes, comme on le fait en France, ils les approfondissent. Moins préoccupés de théories que de découvertes, ils ont appliqué ce bon sens, « qui leur est particulier », à toutes sortes d'objets utiles :

physique, médecine, politique, commerce, agriculture. Ils ont sur toutes ces matières « un nombre prodigieux d'excellents livres ».

Ils n'ignorent pas leur supériorité ; on peut même dire qu'ils l'exagèrent. Persuadés qu'ils sont d'avoir « devancé les autres nations dans les sciences de pas moins d'un siècle », ils supportent avec une peine extrême les éloges que l'on peut faire des écrivains et des savants d'un autre pays. Et cet orgueil national s'étend à tout. A les entendre, à lire leurs auteurs, on croirait que l'Angleterre est un Paradis terrestre, où tout est parfait : « tout l'effort de l'esprit humain ne peut imaginer un gouvernement plus sage que le leur », et le peuple anglais est « le plus industrieux, le plus brave et le plus vertueux de toute la terre ». Cette « fierté naturelle », que Montesquieu attribuait à l'empire de la mer, se retrouve dans tous les états, dans le peuple et dans la bourgeoisie comme dans les hautes classes. Le baron de Wimpfen croit même l'apercevoir dans un milieu où l'on ne s'attendrait guère à le rencontrer, chez ces « tristes filles de joie » qui circulent le soir sur les trottoirs de Londres ; « à les voir se promener en silence, on dirait qu'un rayon de la fierté nationale a pénétré jusque dans les asiles de la corruption ».

L'orgueil national ne va pas sans un certain mépris pour les pauvres diables auxquels la Providence a refusé le bonheur de naître anglais ; et de ce mépris général les Français ont, nous l'avons vu, plus que leur part. Les Anglais croient, ou font semblant de croire, que la misère règne chez nous sans partage et que nous portons tous des sabots, comme ceux qu'ils exposent publiquement à Oxford, parmi les curiosités du cabinet d'histoire naturelle. Dans leur théâtre populaire, le marquis français est invariablement le grotesque de la pièce. Dans leurs caricatures, nous sommes uniformément représentés comme des êtres hideux et décharnés, affublés de costumes ridicules, et mangeant des grenouilles. De la part d'une nation philosophe, cet orgueil démesuré et ce mépris « très antiphilosophique » sont faits pour surprendre ; ils diminuent à peine cependant l'admiration que l'on éprouve pour un peuple en qui l'on est bien près de voir, comme il le fait lui-même, Athènes, Rome et Carthage réunies. Ces excès

sont la rançon d'un patriotisme que nous ne connaissons sans doute pas en France ; ils sont aussi la rançon de la liberté. « Les nations libres, dira Montesquieu, sont superbes ; les autres peuvent plus aisément être vaines. »

On a d'autant moins de peine à pardonner aux Anglais leur orgueil national qu'il est la source principale de cet « esprit public », grâce auquel des sociétés de toute espèce « disputent au Parlement le droit de faire le bien ». Ici c'est une bibliothèque qui est fondée par un particulier ; un autre a construit à ses frais la Bourse de Londres; un troisième a créé un jardin des plantes ; un autre encore a fait élever un phare pour signaler aux navigateurs un rocher dangereux. A Oxford, vingt collèges ont été dotés de cette manière ; un homme « nourri dans les armes », le colonel Codrinton, a sacrifié quatre cent mille francs à l'avancement des sciences.

Mais c'est principalement à « la partie souffrante et indigente de l'humanité » que s'intéresse l'esprit public en Angleterre. Ce ne sont partout qu'hôpitaux et fondations charitables : hôpital de Chelsea pour les vieux soldats, hôpital de Portsmouth pour trois mille matelots, hôpital de la marine marchande, hôpital de Saint-Barthélémy pour cinq mille malades, hôpital de Bedlam, que les fous « béniraient s'ils pouvaient réfléchir sur leur sort », et surtout ce merveilleux hôpital de Greenwich, véritable palais royal, symbole du pays qui gouverne les flots. La description des monuments de la bienfaisance anglaise remplit les pages de La Coste et de l'abbé Coyer. Mais ce qui les étonne et les charme le plus, c'est que toute cette charité n'est pas l'œuvre de l'État et de ses administrateurs salariés; ce sont les contributions volontaires des particuliers qui ont fondé, qui soutiennent ces établissements innombrables ; ici, la charité est « réellement offerte par le sentiment ». Admirable effet de l'orgueil patriotique, et aussi de cette humanité qui est, de toutes les vertus, « celle qui caractérise le plus la nation anglaise » ! Nous avons aussi de belles choses en France, mais, hélas ! « toutes faites par le prince aux dépens de ses sujets, arbitrairement imposés, et pleurant au fond des provinces le bien auquel ils ne participent que par leurs sueurs et leurs souffrances ».

L'Anglais est donc profondément humain ; il l'est même

envers les criminels, même envers les condamnés à mort. Comme on conduisait le docteur Dodds au dernier supplice, une averse survient ; vite on abrite le condamné sous un parapluie ; trait de bonté caractéristique, que Coyer n'oublie pas de consigner dans ses *Observations*. Et pourtant l'Anglais est peu sensible par tempérament ; une certaine « apathie », que l'on attribue à l'épaisseur de l'atmosphère et à l'usage exclusif d'aliments gras et nourrissants, émousse la vivacité de ses sensations. Un jeune mylord qui connaît La Coste et qui l'a conduit à Newgate « voir jouer la machine nouvellement inventée pour pendre », se contente de s'écrier, en voyant le plancher disparaître sous les pieds des condamnés : « Bien ! très bien ! fort ingénieux ! » tandis que le Français est obligé de recourir à un flacon de sels. L'humanité anglaise est le résultat, non d'une sensibilité souvent aveugle et passagère, mais du calcul et de la réflexion; elle s'allie parfaitement avec ce flegme et cette impassibilité dont l'Anglais ne se départit jamais.

Graves, sérieux, taciturnes, telles sont en effet les épithètes qui viennent sous la plume de nos voyageurs, lorsque au sortir d'un jardin public ou d'une séance de club ils comparent la tristesse de Londres et la gaieté de Paris. La conversation anglaise, faite surtout de silences, entrecoupés de *How do you do*, fournit à nos auteurs comiques un thème de plaisanteries toujours nouvelles. Dans un endroit où l'on s'attendrait à trouver sinon de la gaieté, du moins de l'animation et du tapage, un cabaret populaire, La Coste aperçoit cinq ou six cochers qui boivent ensemble de l'eau-de-vie, « debout, le fouet sous le bras, ne proférant pas une parole, et ayant l'air d'être tout eau-de-vie, comme la statue de l'abbé de Condillac était rose en respirant le parfum de cette fleur ». Au Ranelagh, à Vauxhall, dans ces immenses et somptueux édifices consacrés au plaisir par les Anglais, « on entendrait trotter une souris ». D'Holbach, suivant Diderot, les trouva sinistres : « Cent femmes, droites et silencieuses, s'y promènent autour d'un orchestre construit au milieu et où l'on exécute les morceaux les plus délicieux; le baron compare ces tournées aux sept processions des Égyptiens autour du mausolée d'Osiris. » Nulle part ce « léger délire » que nous regardons comme l'ex-

pression naturelle du bonheur. Tout le monde semble dire, comme un personnage de *l'Anglomane* :

> Sachez, monsieur, qu'en Angleterre
> On se pend quelquefois, mais qu'on n'y rit jamais.

Tant de gravité, tant de tristesse, pourraient bien être une maladie ; et, en effet, c'en est une, bien connue de nos pères, la mélancolie anglaise. Cette mélancolie se manifeste par des « vapeurs », par un incurable ennui, et finalement par le « dégoût de toutes choses ». Les étrangers eux-mêmes y deviennent sujets, dit-on, lorsqu'ils font en Angleterre un séjour prolongé ; quant aux Anglais, elle les poursuit partout. Vainement ils essaient de la fuir en s'échappant de leur île ; « un Anglais qui voyage n'est souvent qu'un homme qui sort de son pays pour s'aller tuer ailleurs ». Il y en a qui viennent se jeter dans la Seine, au risque, s'ils en réchappent, d'être pendus par ordre du Parlement de Paris ; la plupart cependant se contentent de la Tamise et restent chez eux. Mais là, c'est un véritable débordement de suicides, que les gazettes enregistrent avec la même régularité que les arrivées de bateaux ou les résultats des courses. Suivant la saison, suivant la mode, on se pend, on se noie, on se coupe la gorge. Personne n'est à l'abri de la maladie nationale, pas plus les femmes que les hommes ; on montre aux étrangers, comme une curiosité, un étang du parc Saint-James qui, par la coutume, est exclusivement réservé à leur usage.

Sur les causes de ce mal singulier nos voyageurs ont écrit des volumes. Le climat est sans doute une des causes essentielles ; ces brouillards dont l'île est constamment couverte, ce ciel nébuleux et bas, auquel l'Angleterre doit ses incomparables gazons, agissent à la longue sur les esprits, les assombrissent, amènent l'hypocondrie. A Londres, la fumée de charbon dans laquelle on vit continuellement porte également dans le sang de ceux qui la respirent « de nouveaux principes mélancoliques ». La nourriture doit y être aussi pour quelque chose ; ces masses énormes de viande et de graisse que les Anglais absorbent, presque sans pain, et qui se mélangent dans leur estomac avec une bière compacte, doivent produire « un chyle dont la pesanteur visqueuse ne

peut porter au cerveau que des germes de mélancolie ». A ces causes physiques, il faut ajouter les causes morales : la violence des passions; la fureur avec laquelle l'Anglais « use en un moment toutes les ressources de la vie »; l'esprit philosophique qui prétend qu'on n'a pas plus le droit d'empêcher l'âme « de quitter sa demeure qu'un homme libre de sortir de sa maison lorsqu'il est dégoûté d'y demeurer »; la contagion de l'exemple ; et enfin le courage d'un peuple pour lequel « mourir est si peu de chose ». Peut-être même ces dispositions morales ont-elles des effets plus puissants que la nourriture ou le climat. Les habitants des Pays-Bas vivent sous un climat analogue à celui de l'Angleterre ; ils boivent de la bière, ils brûlent du charbon de terre, comme les Anglais ; or, on ne voit pas qu'ils aient pris, comme eux, l'habitude de se couper la gorge.

N'existe-t-il aucun remède à cette terrible mélancolie? Les Anglais essaient de combattre les « vapeurs » en portant de petits sachets d'*assa fœtida*; mais ces sachets, qui sentent très mauvais, ne sont pas un préservatif infaillible. D'aucuns préconisent un travail incessant, grand remède contre l'ennui. Grosley, lui, en bon Champenois, a découvert une médecine bien simple, et, à son avis, d'une efficacité certaine : un peu de bon vin.

***

C'est à l'âpreté de leur caractère que les Anglais ont dû de conserver, seuls parmi tous les peuples de l'Europe, ce qu'ils regardent comme le premier des biens, leur « précieuse liberté ». Dans son *Guide d'Angleterre*, qui parut en 1744, Moreau de Brasey conseille aux pères de famille anglais d'envoyer leurs enfants de l'autre côté de la mer, pour leur faire voir « les misères de l'esclavage du monde ». Ce serait, dit-il, imiter « les Lacédémoniens du vieux temps qui montraient à leurs enfants leurs esclaves ivres pour leur inspirer l'amour de la sobriété ».

Les Anglais sont fiers de leur liberté ; on fait pour elle, en Angleterre, « ce que tout bon citoyen ferait pour l'honneur en France ». Les grands ne courent pas après les pensions et les emplois ; ils ne sont pas courtisans ; on les voit « sacrifier des places de cent mille écus » pour suivre un ami dans

l'opposition. Une grande dame, à qui le roi, mécontent de ses idées politiques, ordonne de ne plus paraître à la Cour, lui fait répondre : « Je rends grâce à Votre Majesté de m'en bannir; les soins que j'y rends depuis longtemps me fatiguent et me gênent. » Quelle différence avec les mœurs de Versailles !

De même que les grands sont indépendants de la Cour, « les petits tiennent peu aux grands », et s'ils les respectent, ce respect est purement volontaire. Il n'y a pas de classes privilégiées, pas de corvées, pas d'hommages ; sur le valet même, le maître « n'a point le droit du bâton ». A plus forte raison, le grand seigneur qui a offensé un simple particulier ne peut-il pas se tirer d'affaire en le faisant bâtonner par ses laquais et enfermer à la Tour ; le roi lui-même n'y parviendrait pas. En Angleterre, la loi est égale pour tous, et l'homme du peuple le sait ; c'est ce qui le rend si fier, si « haut à la main » « Qui pourrait s'imaginer, s'écrie l'abbé Prévost, que le plus misérable crocheteur disputera le pas dans la rue à un mylord dont il connaît la qualité, et que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne pas céder, ils se battront publiquement à coups de poing, jusqu'à ce que le plus fort demeure le maître du pavé? » C'est pourtant ainsi que les choses se passent dans les rues de Londres.

Il existe cependant une classe que l'on appelle la noblesse, mais elle n'a presque rien de commun avec celle qu'on désigne par le même nom sur le continent. Il n'y a de vraiment nobles, au sens légal du mot, que les pairs du royaume, dont les privilèges se réduisent à ne pouvoir être arrêtés pour dettes et à être décapités au lieu d'être pendus, s'il leur arrive d'être condamnés à mort. Tout le reste, le fils cadet du pair comme l'artisan, le petit seigneur de campagne comme le bourgeois de la ville, rentre dans la catégorie des *commoners*. Tout le monde paie l'impôt, et l'on ne demande de preuves de noblesse pour aucun emploi ; on récompense le mérite partout où il se trouve : c'est ce qui explique qu'il y ait « plus de gens de mérite en Angleterre que partout ailleurs ». En définitive, « tout le monde étant roi chez soi », on pourrait dire que tout le monde est gentilhomme, bien que dans la pratique cette appellation soit réservée à ceux qui font partie des classes supérieures. Le gentilhomme anglais n'a, du reste, aucune

morgue aristocratique ; il ne parle pas à tout propos de ses parchemins ; il n'a pas de préjugé contre le travail ; il ne croit pas déroger en exerçant la « marchandise » et en faisant sa fortune, en même temps que celle du pays. En Angleterre, et en Angleterre seulement, on trouve cette noblesse « commerçante », dont Voltaire avait parlé et que l'abbé Coyer voulait instituer en France, dans un projet qui fit grand bruit, mais qui n'eut aucun résultat. La noblesse anglaise ne ressemble donc pas à notre brillante et frivole aristocratie. « Les seigneurs français ne sont pas comparables à ceux-ci, écrit Helvétius à sa femme; *presque tous sont instruits.* » Il en donne la raison : c'est la noblesse qui remplit les deux Chambres du Parlement, et pour y tenir sa place, comme « on est contredit sans ménagement », il faut bien s'informer des affaires qui s'y traitent.

L'esprit de liberté et d'égalité qui est à la base de la société anglaise se retrouve dans toutes les institutions nationales. On le retrouve dans la religion ; à la seule condition de s'ennuyer en conscience pendant toute la journée du dimanche, chacun est libre de « servir Dieu à sa mode » et d'aller au ciel « par le chemin qui lui plaît ». On le retrouve dans l'administration de la justice, dans l'interdiction des arrestations arbitraires, dans la publicité des débats, et surtout dans cette admirable institution du jury qui est « ce qu'il y a de plus beau dans les lois de l'Angleterre ». On le retrouve enfin dans la Constitution même de l'État.

Comme Rapin de Thoyras le faisait observer dès 1717, dans une petite *Dissertation sur les whigs et les torys*, dont Montesquieu fit sans doute son profit plus tard, cette Constitution est « d'une espèce particulière, qui n'a point de semblable au monde », car elle est un composé des différentes formes politiques connues, contre-balancées l'une par l'autre dans un équilibre savant. Ce régime n'est à proprement parler ni monarchique, ni aristocratique, ni républicain : « les prérogatives du souverain, des grands et du peuple y sont tellement tempérées les unes par les autres qu'elles se contiennent mutuellement ».

L'Angleterre n'est donc pas gouvernée « selon le caprice et la fantaisie d'un seul homme » ; le pouvoir du roi y est limité ; il n'est, en somme, « qu'un magistrat chargé de l'exécution

des ordres de l'Assemblée nationale ». Il ne dispose point des revenus de l'État, comme le roi de France ; il n'a que sa liste civile, qui est votée par le Parlement. L'abbé Coyer assista précisément à une séance de la Chambre des Communes dans laquelle George III fit demander une augmentation de cette liste. La demande fut présentée très respectueusement, presque humblement. « Vous auriez vu ses commissaires saluer la Chambre de trois profondes révérences, exposer l'objet du message, laisser sur le bureau le papier qui le contenait et se retirer en réitérant les trois révérences, mais à reculons par respect. » Les débats n'en furent pas moins très vifs, et si la majorité vota l'augmentation, Coyer eut le sentiment qu'un roi « qui dépend de son peuple pour son revenu, s'il veut être heureux, doit être économe ».

Ainsi le véritable souverain n'est pas « l'individu quelconque que le hasard de la naissance a placé sur le trône », mais le Parlement, et plus spécialement la Chambre des Communes, qui vote les subsides. Comme cette Chambre est l'expression de la volonté populaire, tout Anglais regarde les affaires de l'État comme ses affaires propres. La noblesse et la bourgeoisie parlent politique dans leurs clubs, en buvant du porto et des vins de France ; au cabaret, tout en vidant leur pinte de bière, les gens du commun parlent politique, arrangent le ministère et critiquent le bill sur la Compagnie des Indes, à grand renfort de coups de poing sur la table. Ces discussions « inépuisables » sont entretenues par les gazettes et les brochures, par cet « essaim de feuilles et de demi-feuilles volantes » que chaque matin voit éclore dans la capitale et que les tenanciers des cafés servent, encore toutes mouillées, avec le pot de bière ou la tasse de thé. C'est, en définitive, l'opinion publique qui gouverne. Comme le dit, dans un couplet moitié sérieux, moitié plaisant, le mylord de *l'Anglais à Bordeaux* :

Le moindre citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics et régit l'Angleterre,
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des lois,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pèse les intérêts des rois,
Et du fond d'un café leur mesure la terre !

Dans la presse, dans les débats parlementaires, dans les conversations des clubs, tout est examiné, discuté, passé au crible, et il est « impossible que huit millions de têtes ne trouvent pas la vérité ».

*
* *

Avec une Constitution si bien équilibrée, des mœurs un peu rudes, mais simples et fières, et la passion de la liberté, cette nation de philosophes offre à nos ancêtres l'image à peu près complète du bonheur. « Heureuse île ! » s'écrie en quittant le rivage l'« homme de qualité » dont l'abbé Prévost rédige les mémoires. « Heureuse Angleterre », écrit madame Roland. « Fortuné pays », dit le comte de Hartig. Helvétius, enfin, s'il faut en croire Saint-Lambert, « en quittant ce pays où il n'avait point vu l'humanité humiliée et souffrante, répandit des larmes ».

Dans la seconde moitié du siècle, cependant, et même chez des observateurs qui n'ont pas échappé à l'anglomanie régnante, des réserves apparaissent et, à mesure que le siècle avance, se mêlent de plus en plus au panégyrique. L'Angleterre est-elle, après tout, si parfaite? L'Anglais idéal que nous nous sommes forgé correspond-il vraiment à la réalité? On remarque que, si le commerce est florissant, la vie intellectuelle est faible, l'instruction peu développée ; on ne lit que les gazettes. Quoi qu'en ait dit Voltaire, on trouve aussi que ce peuple de marchands n'a pas pour les lettres et les arts le respect qui convient : on « s'amuse des arts sans trop considérer l'artiste », et ce dernier mourra de faim sans que personne s'en émeuve outre mesure. Quant à la Constitution anglaise, elle est certainement la meilleure connue, mais ce n'est pas beaucoup dire. Cette Constitution « trop vantée » — le mot est d'Helvétius lui-même — a de sérieuses imperfections, et l'on ne saurait la transporter telle quelle de ce côté-ci de la mer. Elle a développé l'esprit de faction, que les enfants « sucent avec le lait ». Elle a créé les partis politiques, qui sont un mal sans mélange ; grâce à elle, l'Angleterre est divisée « en deux corps aussi animés l'un contre l'autre que si des intérêts différents les séparaient ». La corruption est générale ; électeurs et députés se vendent au plus offrant et « les champions

les plus zélés de la nation ne le sont que jusqu'au moment où le ministère les rend muets avec un bâillon doré ». Il y a plus : cet état d'équilibre entre les pouvoirs, dont les Anglais se vantent, pourra-t-il subsister éternellement? Assurément non ; tout finira par le despotisme ou par la république. Peut-être même cette transformation s'est-elle opérée déjà, à l'insu des Anglais ; car le système de corruption organisé par George III est-il autre chose, sous des apparences parlementaires, qu'un gouvernement absolu ?

Le mal vient de ce que l'Angleterre est devenue trop riche. Son commerce a fait d'elle « l'entrepôt de l'or de presque tout le globe » ; mais tout a été subordonné au commerce et « l'argent est le seul dieu de cette île ». Dans cette poursuite de la richesse, qui est le but suprême de tous les individus, l'intérêt public disparaît ; à plus forte raison fait-on bon marché des intérêts et des droits des autres peuples. Lord Clive et ses compagnons ont montré dans l'Inde de quoi l'avidité d'une compagnie de commerce anglaise était capable. Une politique mercantile a tout envahi et ce peuple, qui avait autrefois la réputation d'apporter dans les traités plus de bonne foi que les autres, est devenu, suivant Mirabeau, un peuple « cupide et très voisin de la foi punique ». Graves accusations, comme on le voit, et qui font prévoir une orientation nouvelle de l'opinion française.

L'enchantement des voyageurs qui avaient découvert l'Angleterre avait été fait, en grande partie, des arrière-pensées qu'ils apportaient de France; leur panégyrique des mœurs et des institutions anglaises était une critique de nos institutions et de nos mœurs; leur Angleterre, une Utopie, destinée à nous servir de modèle. Or, voici que l'on commence à trouver que le modèle n'est pas aussi parfait qu'on l'avait cru tout d'abord. Pour le moment, ces quelques dissonances disparaissent encore dans le concert presque unanime d'éloges; mais vienne la Révolution, et l'Angleterre de Pitt apparaîtra comme l'antithèse de celle de Voltaire et de l'abbé Coyer : l'« heureuse Angleterre » ne sera plus désormais que la « perfide Albion ».

D. PASQUET

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

ESQUISSES VÉNITIENNES
par **Henri de Régnier.**

Le Véronèse consacra à la splendeur de la reine de l'Adriatique l'œuvre célèbre du palais des Doges : l'*Apothéose de Venise.* On ne peut compter les écrivains et les artistes qui se sont, depuis, voués à sa glorification. C'est son charme mélancolique que célèbre aujourd'hui Henri de Régnier, en réunissant les pages que lui inspirèrent palais, canaux et jardins. On suivra avec le plus vif agrément ces rêveries délicates qui raniment le peuple gracieux des fêtes passées : seigneurs, belles et masques. L'imagination de l'auteur les fait surgir des demeures désertes, voire des tableaux, des écritoires anciens, des mille objets enfin qui furent le décor familier des disparus.

LA MUSE AU CABARET
par **Raoul Ponchon**

Le prix du Cornet vient de consacrer l'œuvre de Ponchon, en couronnant ce savoureux recueil de poèmes truculents, essaimés durant de longues années. Il est inutile de recommander un poète aussi généralement apprécié. Sous sa verve et sa gaîté toujours victorieuses apparaissent une réelle sensibilité et une fine compréhension de la vie. Sa muse n'est au cabaret que de passage, elle a des délicatesses qui lui viennent bien certainement d'ailleurs. Ponchon est un vrai poète et pas seulement un poète bachique (loin de nous d'ailleurs l'idée de rabaisser une aussi estimable source d'inspiration), comme il voudrait modestement le faire croire.

SALONIQUE
par **Charles Diehl.**

L'historien qui sut ranimer Byzance et Venise consacre une intéressante monographie à Salonique. L'antique Thessalonique nous apparaît d'abord dans toute sa richesse et sa prospérité. Puis nous assistons aux miracles de saint Démétrius qui attirèrent tout l'Orient au moyen âge. Viennent enfin les pénibles siècles de la domination turque et les années récentes encore de la libération. A tout cela, comme à la description de la ville, l'érudition et le goût de Ch. Diehl donnent un relief puissant. Ce petit livre occupe une place de choix dans un groupe d'intéressants ouvrages d'art, illustrés d'excellentes photographies, parmi lesquels nous signalerons une étude sur les hôtels de ville du nord de la France, de Camille Enlart, et un travail de Louis Hourticq sur la galerie Médicis de Rubens au Louvre.

LA COMTESSE GHISLAINE
par **J.-H. Rosny aîné.**

C'est une aventure de guerre et d'amour que nous conte M. J.-H. Rosny : celle d'un aviateur forcé d'atterrir dans les Ardennes belges, près d'un château habité par une princesse de légende. Encadrée par le tragique de la bataille, l'idylle est d'un grand charme. Tantôt c'est la canonnade lointaine qui l'accompagne, tantôt ce sont les murmures de la forêt enchantée que Shakespeare aime. Dans ce petit livre où l'émotion humaine abonde, on trouve aussi les harmonies puissantes de la nature, et tout le mystère que dégagent dans leur vie innombrable les arbres, les plantes et les fauves autour du couple amoureux.

CHARLES BAUDELAIRE
par **Gonzague de Reynold.**

Aimer passionnément un poète, chercher à comprendre sa vie et ses œuvres plus qu'à les critiquer, et les faire comprendre aux autres, c'est exercer noblement le métier de critique : cet amour et cette intelligence toujours en éveil font tout le charme du livre que M. Gonzague de Reynold consacre à Baudelaire. Dans ce livre, l'homme et l'œuvre, patiemment, amoureusement étudiés, vivent d'une vie intense, avec tous les conflits d'idées et de sentiments, d'aspirations et de déceptions, qui leur ont donné leur originalité propre. Tous les documents, tous les témoignages relatifs à la vie de Baudelaire sont examinés avec le constant souci d'arriver à la vérité : les lettres inédites publiées par la *Revue de Paris* en 1917 sont une des sources les plus précieuses pour cette étude. Quant à l'œuvre, elle est l'objet d'une seconde partie aussi vivante que la première, où l'auteur fait preuve d'une grande finesse de pensée et de sentiments. Quiconque aime ou veut aimer et comprendre Baudelaire se reportera à cette étude où l'admiration ne fausse pas la méthode, où la méthode est loin de toute sécheresse.

LE POÈME DE LA PIPE ET DE L'ESCARGOT
par **Tristan Derème.**

Les vers que M. Tristan Derème réunit sous ce titre, ont le tour, la grâce, le charme et la désinvolture de la plus aimable fantaisie. M. Derème est un excellent poète. Son lyrisme, dont il rompt à tout instant l'envolée et le mouvement par des rythmes jetés comme à rebours dans la trame du poème, est bien de notre époque. En effet, si Musset célébrait la valse, M. Tristan Derème, lui, a tout l'air de faire danser à sa muse un foxtrot éblouissant et parfois pathétique dont il sait battre, mieux que personne, la mesure.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.